John Carter Brown.

35. 2

MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LAHONTAN:

Qui contiennent la Description d'une grande étenduë de Païs de ce Continent, l'intérêt des *François* & des *Anglois*, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coûtumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE *de la Langue du Païs.*

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Seconde Edition, augmentée de la maniére dont les Sauvages se régalent.

Duplicate sold to Bartlett & Welford. N.Y.
NEW-YORK HISTORICAL SOCIETY.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE' & COMPAGNIE.

M. DCC. XXVIII.

RPJCB

MEMOIRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

OU LA SUITE DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LAHONTAN.

JE vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Riviéres de ce Païs-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entrepriſes que les *Anglois* ont fait pour ſe rendre les Maîtres des Colonies *Françoiſes*, des incurſions que les *François* ont fait à la *Nouvelle Angleterre* & chez les *Iroquois* : En un mot, j'ai dit tant de choſes qui juſqu'à préſent ont été cachées par

raison d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaises affaires à la Cour, si vous étiez capable de me sacrifier à son ressentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires sont des véritez plus claires que le jour. Je ne flâte ni n'épargne personne. Je ne suis point partial, je loüe des gens qui ne sont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de plusieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet esprit d'intérêt & de parti qui fait parler certaines gens; je sacrifie tout à l'amour de la Verité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choses comme elles sont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu soin de faire des Journaux très-particularisez pendant le cours de mes Voyages; le détail en seroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer, demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici dequoi vous former une idée parfaite du vaste Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. jusqu'à présent, j'en garde les copies avec beaucoup de soin. J

ne me suis attaché qu'à vous mander les choses les plus essentielles pour ne pas jetter vôtre esprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui sont arrivées en ce Païs-là. Si vous consultez mes Cartes à mesure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention : elles sont très-particularisées, & j'ose vous assurer qu'il n'en a jamais paru de si correctes. Mon voyage de la *Riviére longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Missilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il est vrai qu'elle ne marque simplement que cette Riviére & celle des *Missouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoissance des Païs circonvoisins, qui jusqu'à présent ont été inconnus à toute la Terre aussi-bien que cette grande Riviére dans laquelle je n'aurois pas eu la témerité d'entrer sans en avoir été instruit à fond, & sans une bonne escorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires ; la grace que je vous demande, c'est de ne la communiquer à personne sous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y sont contenus, aussi-bien que dans mes Lettres ; ainsi vous la pourrez consulter lorsque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abregée du Canada.

VOus croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle France* vulgairement appellée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanais* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieuës que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devroit faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde sait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est-à-dire du Sud du *Lac*

Septentrion
Midy
Occident
Orients
Tom. 2. pag. 5.
CARTE GENERALE DE CANADA
GRAND ESPACE DE TERRE DE LABRADOR OU DES ESKIMAUX
Explication des Marques
Sont des Villes Françoises ou Angloises
Sont des Villages Anglois ou François
Sont des Villages des Sauvages
Sont des Nation sauvages detruites par les Yroquois
Sont des Pais propres à faire les chasses de Castors
Ces fortes avec de petites Croix sont abandonez
Sont des Saults ou Cataractes dans les Rivieres
Sont des lieux ou l'on porte les Canots dune Riviere l'autre
BAYE DE HUDSON
Port de Nelson
Isles Danois
FORT DE NELSON
Port aux Danois
Petit Fort du S.t S.t Germain pour empecher les Assinipovals de descendre au Port de Nelson
Fort tantost aux Anglois tantost aux François
Fort tantost aux François tantost aux Anglois
FORT DE KAMINISTIGOYAN
R. de Lemipisaki
R. de Machipikoton
Machandibi
Machadibi
Monzoni
Tabitibi
Pisceotata
R. des Machandibi
R. du Tombeau
Ile Minong
LAC SUPERIEUR
Raux bois
FLEUVE DE LAURENS
Chaouanigon
Sauteurs
Iesuites
Nockes
Missisakes
Nepisirini
Temiskamine
Grand Riviere des Outaouas
MATAOVAN
MISSILIMAKINAK
Hurons outaouas François
I. du Detour
Ile de Missilimakinak
Ile aux bbis blanes
LAC DES HURONS
Anse du Tonerre
Fort supposé
Pais de Chasse de Castor des Yroquois
Chasse de castor des Yroquois
Chasse de Castor des amis des Fr.
Sakis
Chasse de Castor des amis des Francois
Fort S.t Joseph
Maskoutens
Aouiatinons
Aouittanons
Errieronons
LAC ERRIE ou DE CONTI
Chasse des amis des Francois
Chasse de castor des Yroquois
Andastogueronons
LIMITES DE CANADA
Ces Limites font justement la route que les Illinois, Oumamis et autres Sauvages tiennent par terre, de même celle que les Yroquois suivent pour aller porter la guerre chés les nations jusqu'au de la du Missisipi.
Ouabach R.
Fort de Crevecœur
Portage de Chegakinak
R. de Ouarick
R. des Puants
R. de Ctenta
R. des Illinois
Villages des Francois nations sauvages
Chasse des Francois
Chasse de Castor des Francois
Chasse de Castor des Yroquois
Fort de Frontenac
Fort de Kenté
Fort magasin
Fort sup.r
Gouogoüin
Ison
Iouais
Sonnontouans
Tsonnontouans
Apelles Hurons
Ontario ou de Frontenac
Lac de Tsinasuc
Riviere de Gannaraske
Riviere de la Famine
Montagnes
Connyentes
Aonus
Cuerre plus
Cerlas
Orange
YORK
MANATE
BOSTON
NOUVELLE ANGLETERRE
MER OCEANE
R. de Manate
Echelle de 120 lieues à 20 par degré Selon les Navigateurs François
Entre du grand Lac des Assinipovals
Un Village d'Assinipovals
FLE.E DE S.T
LAURENS
Lac des Assinipovals
Petit Lac
R. de Lemipisaki
R. du Tombeau
Raux bois
Chaouanigon
Sauteurs
Iesuites
Nockes
Missisakes
Nepisirini
Temiskamine
Grand Riviere des Outaouas
MATAOVAN
MISSILIMAKINAK
Hurons outaouas François
I. du Detour
Ile de Missilimakinak
Ile aux bbis blanes
LAC DES HURONS
Anse du Tonerre
Fort supposé
Pais de Chasse de Castor des Yroquois
Chasse de castor des Yroquois
Chasse de Castor des amis des Fr.
Sakis
Chasse de Castor des amis des Francois
Fort S.t Joseph
Maskoutens
Aouiatinons
Aouittanons
Errieronons
LAC ERRIE ou DE CONTI
Chasse des amis des Francois
Chasse de castor des Yroquois
Andastogueronons
LIMITES DE CANADA
Ces Limites font justement la route que les Illinois, Oumamis et autres Sauvages tiennent par terre, de même celle que les Yroquois suivent pour aller porter la guerre chés les nations jusqu'au de la du Missisipi.
Ouabach R.
Fort de Crevecœur
Portage de Chegakinak
R. de Ouarick
R. des Puants
R. de Ctenta
R. des Illinois
Villages des Francois nations sauvages
Chasse des Francois
Chasse de Castor des Francois
Chasse de Castor des Yroquois
Fort de Frontenac
Fort de Kenté
Fort magasin
Fort sup.r
Gouogoüin
Ison
Iouais
Sonnontouans
Tsonnontouans
Apelles Hurons
Ontario ou de Frontenac
Lac de Tsinasuc
Riviere de Gannaraske
Riviere de la Famine
Montagnes
Connyentes
Aonus
Cuerre plus
Cerlas
Orange
YORK
MANATE
BOSTON
NOUVELLE ANGLETERRE
MER OCEANE
R. de Manate
Echelle de 120 lieues à 20 par degré Selon les Navigateurs François
Fleuve S.t Laurens
Lachaussak
Papina
Chikoutimi
R. Saguenay
Moulin à Planches
Route des Vaisseaux
Mont Notre Dame
Gaspé
Ile Percée
Ile Bonavent.
Ile de Miscou
Miramichi
Ile de la Madelaine
Ile de Cap breton
Ile aux Coudres
Ile Rouge
Saut de la Chaudiere
Chedabouktou
Mont Real
Riv.e du Lievre
R. des Iroquois
Chanbli
PAYS D'ACADIE
Port Royal
Passages de Canceaux
Ile Minganis
Ile Dana
Costie
Ile aux Oeufs
Ile aux Lievres
Ile aux Basques
Ile aux Perroquets
Ile aux Ramees
Ile aux Bretons
Ile aux Oeufs

RPJCB

Errié, jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Mississipi* jusqu'au *Cap de Rase*, en l'Isle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joint & comprens l'Isle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres situées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui est la grande Borne ou Limite prétenduë des Païs des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüest de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui est établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Païs où les *François* vont trafiquer des Castors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magasins, des Missions, & de petits établissemens.

Il y a plus d'un siécle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Verasan* fut le premier qui le découvrit; mais à son malheur, car les Sauvages le mangérent. *Jacques Cartier* y alla ensuite, mais après avoir monté plus haut que *Quebec* avec son Vaisseau, il repassa en *France* fort dégouté de ce Païs-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce siécle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût assez de

peine à s'y établir, à cauſe des Sauvages. Quoiqu'il en ſoit, il eſt aujourd'hui ſi peuplé qu'on y compte 180000. ames. Je vous ai déja dit dans mes Lettres quelque choſe de ce Païs là, ainſi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut ſatisfaire davantage vôtre curioſité.

La ſource du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnuë juſqu'à preſent; car quoiqu'on l'ait remonté juſqu'à ſept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'eſt au *Lac de Lenemipigu* qui ſe décharge dans le *Lac Supérieur*; le *Lac Supérieur* dans celui des *Hurons*; le Lac des *Hurons* dans le *Lac Erié* ou de *Conti*; le *Lac Erié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vingt lieuës aſſez paiſiblement, & enſuite trente autres avec beaucoup de rapidité juſqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continuë ſon cours avec moderation juſqu'à *Quebec*, s'élargiſſant de-là peu à peu juſqu'à ſon embouchure, qui en eſt éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve ſort du grand Lac des *Aſſinipouals*, qu'ils diſent être plus vaſte qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Aſſinipouals* eſt ſitué à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à ſon embouchure, au milieu de laquelle

on voit l'Isle d'*Anticosti*e, qui en a vingt de longueur. Elle appartient au Sieur *Joliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magasin fortifié, afin que les marchandises & sa famille soient à l'abri des surprises des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la suite: c'est avec d'autres Nations Sauvages, savoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle percée* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoûtumé d'y faire la Pêche des Moluës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire sécher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancres. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espéces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieuës plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où

les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Riviére. Les autres sont vers les *Monts Nôtre-Dame* dans les petites Bayes ou Riviéres qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pû les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entr'eux, comme il paroît par ces quatre vers du neuviéme Livre de son *Odyssée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' ἔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες·
Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
Ἐν σπήεσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων· οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarrassent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils se plaisent seulement d'habiter le sommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne son droit à régler sa Famille sans se mettre en peine de son Voisin. Les *Danois* sont les premiers qui l'ont dé-

couverte, elle est remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Voici comment cela se fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins cousuës ensemble, qui sont faits à peu près comme des navettes de tisseran, au milieu desquels on voit un trou en forme de celui d'une bourse, où ils se renferment assis sur les talons avec des cordes. Ils rament de cette maniére avec de petites palétes, tantôt à droit & tantôt à gauche, sans pancher le corps, crainte de renverser. Dès qu'ils arrivent près de la Barque ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même-tems les coûteaux, la poudre & les balles dont ils ont besoin, des fusils, des haches, des chaudiéres, &c. enfin chacun montre ce qu'il a, & ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent & donnent tout, au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens, nous avons aussi celle de ne nous pas laisser investir par une trop grande quantité de Canots; car ils ont enlevé assez souvent de petits Vaisseaux, pendant que les Matelots étoient

occupez à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandiſes. Il faut ſe tenir bien ſur ſes gardes durant la nuit, car ils ſavent faire de grandes chaloupes, qui vont auſſi vîte que le vent, & dans leſquelles ils ſe mettent trente ou quarante. C'eſt pour cela que les *Malouïns*, qui font la Pêche des Moluës au petit Nord & les *Eſpagnols* à *Portochoua*, ſont obligez d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les pourſuivre, car il n'y a guéres d'années qu'ils ne ſurprennent à terre les équipages, & qu'ils ne les tuent, enlevant auſſi quelquefois les Vaiſſeaux. Il eſt conſtant qu'ils ſont plus de trente mille Combattans, mais ſi lâches & ſi poltrons que cinq cens *Cliſtinos* de la *Baye de Hudſon*, ont accoûtumé d'en battre cinq ou ſix mille. Leur Païs eſt grand, car il s'étend depuis la Côte, qui eſt vis-à-vis des *Iſles de Mingan*, juſques au Détroit de *Hudſon*. Ils paſſent tous les jours à l'*Iſle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Belliſle*, qui n'a que ſept lieuës de traverſe, & s'ils ne viennent pas juſqu'à *Plaiſance*, c'eſt qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre *de Labrador*, eſt jointe la *Baye de Hudſon*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de latitude, & trente minutes juſqu'au ſoixante-troiſiéme. Voici d'où cette Baye a tiré ſon nom. Le

Capitaine *Henri Hudſon*, *Anglois* de Nation, obtint un Vaiſſeau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginairement ſitué au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut ſur les Mémoires d'un Pilote *Danois* ſon ami, qu'il abandonna le premier deſſein qu'il avoit formé de prendre ſa route par la *Nouvelle Zemble*. Celui-ci, qui s'apelloit *Fréderic Anschild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Iſlande*, quelques années auparavant, à deſſein de trouver un paſſage pour aller au *Japon*, par le Détroit *de Davis*, qui eſt ce Détroit chimérique, dont je parle. La premiére terre qu'il découvrit, fût la *Baye Sauvage* ſituée ſur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de-là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudſon*. Enſuite naviguant toûjours vers l'Oüeſt, il aborda certaines Côtes ſituées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, ſe flâtant de trouver un chemin ouvert pour traverſer à la Mer de *Jeſſo*; mais après avoir ſinglé juſqu'à la hauteur du Cercle Polaire, & couru riſque de périr mille fois dans les glaces, ſans trouver aucune ouverture ni paſſage, il prit le parti de retourner ſur ſes pas. Mais comme la ſaiſon étoit fort avancée, & que les glaces couvroient déja la ſurface de l'eau, il fut obligé d'en-

trer dans la *Baye de Hudſon*, & de paſſer l'Hiver dans un Port où pluſieurs Sauvages fournirent à ſon équipage durant l'Hiver, des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaiſſeaux, il s'en revint en *Danemarc*. Cependant *Hudſon* l'ayant connu dans la ſuite, entreprit ſur les Journaux de ce *Danois*, de paſſer au *Japon* par le Détroit de *Davis*, mais ſon entrepriſe échoüa, de même que celle d'un certain *Button*, & de quelques autres. Quoi qu'il en ſoit, *Hudſon* entra dans la Baye de ce nom, où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages, enſuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui la *Nouvelle York*, & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant, on a tort d'appeller du nom de *Hudſon*, ce Détroit & cette Baye, puis que celui qui les a premiérement découverts, eſt le Danois *Frédéric Anschild*, dont je viens de vous parler, étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale*, & frayé le chemin aux autres. Ce fut enſuite, ſur les Mémoires de ce *Hudſon*, que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Amériquains*. La quantité de Caſtors & d'autres belles Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages, donnérent dans la vûë

à quelques Marchands *Anglois*, qui formérent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelson*, qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit, après avoir failli lui même à périr. Cependant, il entra dans la Baye & se plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, qui prend sa source vers le Lac des *Assinipouals*, & se décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit construire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Riviére; ce qui apporta un préjudice considérable au Commerce des *François*, qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages, avec lesquels ils avoient accoûtumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne sai par quelle avanture, les nommez des *Grozeliers* & *Ratisson* rencontrérent dans ce grand Lac quelques *Cristinos*, qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye, où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet, ils leur tinrent parole, ils les y menérent & leur montrérent plusieurs autres Riviéres, au bord desquelles il y avoit apparence de faire des établissemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec plusieurs Nations Sauvages.

Ces *François* s'en retournérent au *Lac Supérieur* par le même chemin ; & de-là ils passérent à *Quebec* où ils proposérent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaisseaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allérent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour ; cependant après avoir presenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écoutez, qu'on leur donna plusieurs Vaisseaux qu'ils y menérent avec assez de difficulté, & construisirent en différens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attentions à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fût : En effet, on y réüssit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réüssirent heureusement ; car ne voulant pas

en avoir le démenti, ils débusquérent à leur tour les *François*; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change: Au reste, ce Païs-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glace dix pieds d'épaisseur, que les arbres & les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelez. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'Europe en ce Païs-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la derniére misére, ou possedé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce détestable Voïage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voïage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieuës la Riviére des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allegé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Riviére un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieuës pour attraper la Riviére de *Michipitkoton*, qu'on descend en-

suite en dix ou douze jours, quoi-qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on saute plusieurs Cataractes en descendant, où l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand Lac *Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieuës de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Riviéres où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Eté plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigon*. Il y a déja quelques années que Mr. *Dulhut* avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux *Anglois* de la *Baye de Hudson*, parce

qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septiéme de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guéres de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traverse. Au reste, ce Lac est abondant en Eturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les eaux de ce Lac jusqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supérieur*, je passe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonférence. Or pour y aller il faut descendre le *Saut Sainte-Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinziéme Lettre. Ce Lac est situé sous un très-beau climat, comme vous le voyez sur ma Carte. Le côté du Nord est le plus navigable pour les Canots, à cause de la quantité d'Isles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la chasse des Bêtes fauves, qui y sont en assez grande quantité. La figure de ce Lac, est à peu près celle d'un triangle équilaté-

ral. Parmi ſes Iſles, celle de *Manitoualin* eſt la plus conſidérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Outaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de ſe retirer avec les autres à *Miſſilimakinac*. Vis-à-vis de cette Iſle habite en terre-ferme les *Nockés* & les *Miſſitagues* en deux Villages differens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Iſle, on trouve la *Riviére des François*, dont je vous ai parlé en ma ſeiziéme Lettre; elle eſt auſſi large que la *Seine* à *Paris*, & de ſa ſource, qu'elle tire du Lac de *Nepicerini*, juſqu'à ſon embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Eſt de cette Riviére la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt-cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture, il s'y décharge une Riviére qui ſort du petit Lac de même nom, formant pluſieurs Cataractes impratiquables, tant en deſcendant qu'en montant. Cette tête d'homme, que vous voyez marquée ſur ma Carte au bord de cette Riviére, déſigne un gros Village de Hurons, que les *Iroquois* ont ruïné. De ſa ſource on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faiſant un portage juſqu'à la Riviére de *Taouaté* qui s'y décharge. Vous pouvez

remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto*, le *Fort supposé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troisiéme Lettre. A trente lieuës de-là vers le Sud, l'on trouve le Païs de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout-à-fait dépeuplé de *Hurons*. De-là, je passe droit à mon Fort, sans m'arrêter à vous faire une description inutile des Païsages differens qu'on voit dans l'espace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poste, que je sauterai droit à la Baye du *Sakinac*, sans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez sous l'eau jusqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a seize ou dix-sept lieuës de longueur & six d'ouverture, au milieu de laquelle on voit deux petites Isles très-utiles aux Voiageurs qui seroient obligez le plus souvent de faire le tour de la Baye, plûtôt que de s'exposer à faire cette traverse en Canot. La Riviére du *Sakinac* se décharge au fond de la Baye. Elle a soixante lieuës de cours assez paisible n'aiant que trois petits Cataractes qu'on peut sauter sans risque. Elle est aussi large que la *Seine* au Pont de *Séve*. Les *Outaouas* & les *Hurons* ont accoûtumé d'y faire tous les deux ans, de grandes chasses de Castors. De cette Riviére à *Missilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire

de ce poste, si utile pour le commerce, en vous en envoiant le plan. Ainsi je passerai à la description du *Lac Erié*, me souvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Ilinois* dans ma seiziéme Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Erié* un nom aussi illustre que celui de *Conti*, car c'est assûrément le plus beau qui soit sur la terre. L'on peut juger de la bonté de son climat par les latitudes des Païs qui l'environnent. Son circuit est de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aspect si charmant qu'on voit le long de ses bords des Chênes, des Ormeaux, des Châtaigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grapes jusqu'au sommet des Arbres sur un terrain uni comme la main; ce qui doit suffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne saurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets-d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vastes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Riviéres qui s'y déchargent sans rapides ni cataractes. Il est abondant en Eturgeons & Poissons blancs, mais les Truites y sont rares aussi-bien que les autres Poissons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Ilinois*. Il

est aussi sans batures, sans rochers ni bancs de sable ; sa profondeur est de 14. à 15. brasses d'eau. Les Sauvages assûrent que les gros vents n'y soufflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je passai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut exposé au *Lac* des *Hurons*. Les bords de ce Lac ne sont ordinairement fréquentez que par des guerriers, soit *Iroquois*, *Ilinois*, *Oumamis*, &c. & le risque de s'y arrêter à la chasse est trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chévreüils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étenduë des Terres dont il est environné. Les *Erriéronons* & les *Endastogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs, ont été détruits par les *Iroquois*, aussi-bien que d'autres Nations marquées sur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieuës au large ; & à trente lieuës de-là vers l'Orient, on trouve une petite Riviere qui prend sa source près de la Baye de *Ganaraske*, située dans le *Lac Frontenac*. Ce seroit un passage assez court d'un Lac à l'autre si elle n'avoit point de Cataractes. De-là au détroit, c'est-à dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieuës. Ce détroit en a 14. de longueur & une de largeur. Ce Fort supposé que vous

voiez ſur ma Carte en ce lieu-là, eſt un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troiſiéme Lettre. De ce prétendu Fort à la Riviere de *Condé* il y a vingt lieuës. Cette Riviere a ſoixante lieuës de cours ſans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont aſſuré que de ſa ſource, on pouvoit aller dans une autre qui ſe décharge à la Mer, n'y aiant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Riviéres à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouvérent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinziéme Lettre. Les Iſles que vous voiez ſur ma Carte ſituées au fonds du Lac ſont des parcs de chevreüils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaiſir de faire pouſſer pour nourir de leurs fruits les Dindons, les Faiſans, & les Bêtes fauves. Enfin ſi la navigation des Vaiſſeaux étoit libre de *Quebec* juſques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Roiaume du Monde : car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de groſſes pierres qui ont rendu de ce précieux métal avec peu de déchet.

Du *Lac Erié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de

vous parler dans mes ſeptiéme & troiſiéme Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déja dit, 180. lieuës de circuit; ſa figure eſt ovale, & ſa profondeur de 20. à 25. braſſes d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud pluſieurs petites Rivieres, ſavoir celles des *Tſonontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine*: du côté du Nord, celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords ſont garnis de bois de haute-futaïe ſur un terrain aſſez égal, car on n'y voit point de côtes eſcarpées, y aiant pluſieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Riviere de *Tanaouaté* en faiſant un portage de ſept ou huit lieuës juſqu'à celui de *Toronto*, qui s'y décharge par une Riviere de même nom. On peut auſſi paſſer dans le *Lac Erié* par la Baye de *Ganaraské*, en faiſant un autre portage juſqu'à une petite Riviere pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues*, *Tſonontouans*, *Goyoguoans* & *Onnoyontes*, ne ſont pas fort éloignez du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* ſont très-avantageuſement ſituez. Leur Païs eſt beau & fertile, mais les Chevreüils & les Dindons leur manquent auſſi-bien que les Poiſſons, car leurs Riviéres n'en portent point; de ſorte qu'ils ſont obligez de faire leurs pêches dans le Lac, & de les boucaner enſuite pour les pouvoir garder & tranſporter à leurs Villa-

ges. Ils sont obligez aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver, soit du côté de *Ganaraské*, du Lac *Torento*, ou de la grande *Riviere des Outaouas*, où il seroit facile de leur couper la gorge, si l'on s'y prenoit de la maniere que je vous l'ai expliqué. Je vous ai aussi parlé des *Forts de Frontenac* & de *Niagara*, & du *Fleuve Saint Laurent*, qui semble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monreal* & de *Quebec*, où ses eaux se mélant avec celles de la Mer, deviennent si salées qu'on n'en sauroit plus boire.

Il ne me reste plus qu'à faire la description de l'*Acadie* & de l'*Isle de Terre-Neuve*, qui sont des Païs bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui est la Place frontiere de la *Nouvelle Angleterre*, jusqu'à l'*Isle Percée*, située vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Païs d'*Acadie* contient près de trois cens lieuës de Côtes Maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Bayes navigables, savoir la *Baye Françoise* & celle *des Chaleurs*. Il y a quantité de petites Rivieres, dont les entrées sont saines & profondes pour les plus grands Vaisseaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches considérables si on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit

cheroit aussi, dans la plûpart de ces Rivieres & des petits Golfes qui les précédent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Isle Percée*. Car ces Poissons donnent à la Côte en abondance durant l'Eté, & sur-tout aux environs des *Isles du Cap Breton* & de *Saint Jean*. Il est vrai que les Ports de la premiere ne peuvent servir qu'à retirer des Barques, & que la seconde n'en a point du tout, mais si ces deux Isles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoier tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës seroient prêtes à la fin d'Août, les Vaisseaux pourroient moüiller près de terre & s'en charger. La Riviere de *Saint Jean*, où les Sieurs *d'Amour* de *Quebec* ont un établissement pour le Commerce des Castors, est très-belle & très-fertile en grains, elle est naviguable jusqu'à douze lieuës de son embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & l'*Isle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, assez profond pour porter le plus grand Vaisseau de *France*, on l'appelle le *passage de Canseaux*, il seroit plus fréquenté qu'il n'est, si les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de *France* vers le 15. de Mars, car ils pourroient passer parlà, étant assurez de trouver en toute saison ce passage libre, au lieu que le chênal du

Cap de Raze eſt ſouvent rempli de glace en Avril. De cette maniere, les Vaiſſeaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Preſque toutes les terres de l'*Acadie* ſont fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y diſtingue aſſez bien les quatre ſaiſons de l'année, quoique les trois mois d'Hiver y ſoient extrêmement froids. On tire de pluſieurs endroits des mâtures auſſi fortes que celles de *Norvege*, & l'on y pourroit conſtruire toutes ſortes de Bâtimens s'il en étoit beſoin, car les Chênes ſurpaſſent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Païs-là eſt tout-à-fait beau; le climat paſſablement tempéré, l'air pur & ſain, les eaux legeres & claires, & la Chaſſe & la Pêche y ſont abondantes. Les Caſtors, les Loutres, & les Loups Marins, ſont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément, ils y ſont même en très-grand nombre; ceux qui en aiment les viandes, ſont bien redevables aux Docteurs qui perſuadérent aux Papes de métamorphoſer ces Animaux terreſtres en Poiſſons, car ils en peuvent uſer librement & ſans ſcrupule pendant le Carême. Au reſte, la connoiſſance que j'ai de ce Païs-là, me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raiſons que j'en pourrois donner ſont très-

plausibles ; ils ont déja commencé à ruïner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoûtumé de faire avec les Sauvages, & ils achéveront bien-tôt de le perdre entiérement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandises, quoi qu'elles ne soient pas si bonnes que celles des *Anglois*, qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce seroit dommage de laisser aux *Anglois* un Païs dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait si souvent tenter la conquête. Il est impossible qu'on les empêche d'enlever les établissemens des Côtes de l'*Acadie*, par l'éloignement où ils sont les uns des autres, ils y réüssiront comme ils ont déja fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûës que ceux de bien d'autres postes d'Outre-Mer. Ils considérent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainsi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. *de Meneval* laissa prendre le *Port-Roïal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revétuë que de simples palissades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'est qu'il croioit avoir le tems de remplir sa bourse avant que les *Anglois* s'avisassent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut cassé honteusement

pour avoir fait sa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repassé ensuite en *France* revint avec plusieurs Vaisseaux chargez de Marchandises, pour faire en ce Païs-là la profession d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de son Gouvernement, laissa prendre aux *Anglois* plusieurs postes avantageux sans se donner aucun mouvement; il se contentoit d'aller dans ses Barques de Riviere en Riviere pour trafiquer avec les Sauvages, & après sa cassation, non content de faire son Commerce sur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller sur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corsaires l'aiant surpris, enlevérent ses Barques & lui donnérent ensuite la *Galle seche*, dont il mourut sur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent sur les Côtes, sont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mahingans*, *Soccokis* & *Openango*. Les trois premieres, & qui sont fixées dans leurs Habitations, sont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incursions si dommageables aux Colonies *Angloises*, que nous devons avoir soin d'entretenir sans cesse une bonne intelli-

gence avec eux. Le Baron de *Saint Castéins* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'est rendu si recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivans à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier. de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut cassé, il se jetta chez ces Sauvages dont il avoit apris la Langue. Il se maria à leur maniere, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirenées* dont son Païs est environné. Il vécut les premieres années avec eux d'une maniere à s'en faire estimer au-delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui est comme le Souverain de la Nation, & peu-à-peu il a travaillé à se faire une fortune dont tout autre que lui sauroit profiter, en retirant de ce Païs-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ses coffres en belle monnoie d'or. Cependant il ne s'en sert qu'à acheter des Marchandises pour faire des presens à ses Confréres les Sauvages, qui lui font ensuite, au retour de leurs chasses, des presens de Castors d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent, & ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, aiant donné une riche dot à chacune

Il n'a jamais changé de femme, pour aprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jésuites leur prêchent les véritez du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Roïal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Baston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jetta beaucoup ; dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur Païs. Mr. *de Meneval*, comme j'ai déja dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soûtenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Baſſin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir ſeize ou dix-huit braſſes d'eau d'un côté, (car l'*Iſle aux Chevres* qui eſt au milieu, ſemble le partager en deux) & de l'autre ſix ou ſept. Le mouillage eſt très bon en tous les endroits de ce Baſſin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la ſéparation de deux Riviéres, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles ſont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes ſortes d'Oiſeaux de Riviéres. Le *Port-Roïal* n'eſt donc qu'un petit nombre de maiſons à deux étages, & où peu de gens de diſtinction habitent. Il ne ſubſiſte que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandiſes d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me ſeroit aſſez facile d'en nommer quelques-uns, ſi je ne craignois que d'autres que vous vinſſent à lire ces Mémoires.

L'*Iſle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle eſt éloignée de *France* d'environ ſix cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont pluſieurs établiſſemens pour la Pêche des Moruës.

L'Orientale, est habitée par les Anglois, qui occupent plusieurs postes considérables situez en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le soin de fortifier. La Côte Occidentale est deserte & n'a jamais eu de Maître jusqu'à présent. Cette Isle, dont la figure est triangulaire, est remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plûtôt couvertes de mousse que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles sont mêlées de gravois, de sable, & de pierres; ainsi ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y sont établis. La Chasse des Oiseaux de Riviére, des Perdrix & des Liévres est assez abondante; mais pour les Cerfs il est presque impossible de les surprendre, à cause de l'élevation des Montagnes & de l'épaisseur des Bois. On trouve en cette Isle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverses couleurs. On a pris soin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Ciboulle, qui paroissoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate si fort en le tirant de la Carriére qu'on ne peut l'employer que par incrustation.

On tire auſſi de l'Iſle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou eſpéce de Bréche vené de gris, qui eſt dur & reçoit mal le poli. Cette pierre eſt ſujette à s'éclater, à cauſe des fils qui s'y rencontrent, & même elle eſt difficile à tailler, par l'inégalité de ſa dureté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages ſédentaires en l'Iſle de *Terre-Neuve*. Il eſt vrai que les *Eskimaux* y traverſent quelquefois par le Détroit de *Bel-Iſle* avec de grandes Chaloupes, pour ſurprendre les équipages des Vaiſſeaux Pêcheurs au petit Nord. Nos établiſſemens ſont à *Plaiſance*, à l'*Iſle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépaſſez*. Du *Cap de Raze* juſqu'au *Chapeau Rouge* la Côte eſt fort ſaine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent aſſez dangereuſe. Il y a deux obſtacles aſſez grands pour aborder cette Iſle. La premiere, que les broüillards y ſont ſi épais juſqu'à vingt lieuës au large durant l'Eté qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puiſſe être, aſſez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainſi l'on eſt toûjours obligé d'attendre quelques jours ſerains pour aterrer. Le ſecond obſtacle & le plus fâcheux, ce ſont les Courants qui portent de côté & d'autre, ſans qu'on s'apperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaiſſeaux donnent à la Côte dans le

tems qu'on se croit à dix lieuës au large ; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que le * Ressac les jette insensiblement sur les rochers, sans qu'on puisse l'éviter ; parce que n'y aiant point de fonds, il est impossible de moüiller l'ancre : C'est ainsi que périt le Vaisseau du Roi *le Joli* en 1692. comme quantité d'autres en différentes occasions.

Plaisance est le poste le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent les Vaisseaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada*, ou quand ils en retournent ; & même pour ceux qui reviennent de l'*Amerique Méridionale*, soit qu'ils fassent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils aient été démâtez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place est située au 47. degré & quelques minutes de latitude, presque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort est placé sur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de soixante pas de largeur, & de six brasses de profondeur. Il faut que les Vaisseaux rasent, pour ainsi dire, l'angle des Bastions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur

* *Ressac, mouvement insensible de la Mer, ou vagues dominantes qui roulent sur la surface de la Mer.*

& un demi quart de largeur. Ce port eſt précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement expoſée au vent de Nord-Oüeſt & Nord-Nord-Oüeſt (qui ſont les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux ſoufle deſquels ni cables ni Ancres ni gros Vaiſſeaux ne ſauroient réſiſter, ce qui n'arrive guére que dans l'arriere-ſaiſon. Il en couta un ſecond Vaiſſeau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Joli* ſe perdit; & ſi les quatre ou cinq autres de cette Eſquadre n'euſſent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même ſort. Cette Rade qui n'eſt donc expoſée qu'à ces vents de Nord-Oüeſt & Oüeſt-Nord-Oüeſt cache quelques rochers de la bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où pluſieurs Habitans ont accoûtumé de faire la pêche. Vous pouvez conſidérer toutes ces choſes ſur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troiſiéme Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaiſſeaux de *France* à *Plaiſance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans, qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'eſt que du

gravier sur lequel on étend les moruës pour les faire sécher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoyent tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les fargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la boëte dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des moruës. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devroit être : si les Gouverneurs préferoient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considérable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens ; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau prétexte du service du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation grossisse & s'étende jamais. N'est-ce pas deshonorer son Prince & son Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabaretier & cent autres métiers de la plus basse méchanique ? N'est-ce pas une tirannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaisseau les

marchandiſes dont ils ont beſoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaiſſeaux où Meſſieurs les Gouverneurs ont le principal intérêt ? N'eſt-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Loüis XIV.* que de s'aproprier les agrêts & les apparaux des Vaiſſeaux qui périſſent à la côte ; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire ſa pêche ; de vendre les Habitations, d'empêcher de hauſſer les encheres des effets vendus à l'encan pour ſe les approprier de pure autorité ; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biſcuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard deſtinez à l'entretien de la garniſon ; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le ſervice de Sa Majeſté a moins de part que celui de la bourſe. Voilà des abus qu'on devroit réformer, ſi l'on veut que le Roi ſoit bien ſervi. Cependant on ne le fait pas ; j'en ignore la raiſon ; qu'on la demande aux Commis de Monſieur de P***. Je ſuis perſuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la connoiſſance du Roi, car il eſt trop juſte pour les ſouffrir. Au reſte il ne croit ni bled, ni ſeigle, ni pois à *Plaiſance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle ſeroit auſſi bonne & auſſi fertile qu'en Ca-

nada, perſonne ne s'amuſeroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Eté que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye* de *Plaiſance* où les *Baſques* vont auſſi faire la pêche. C'eſt le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge*, &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

De l'Acadie.

Les Abenakis.
Les Mikemac.
Les Canibas.
Les Mahingans.
Les Openangos.
Les Soccokis.
Les Etechemins.
} Ceux-ci ſont bons Guerriers, plus alertes & moins cruels que les *Iroquois*. Leur Langage differe peu de la Langue *Algonkine*.

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer juſqu'à Monreal.

Les Papinachois.
Les Montagnois.
Les Gaſpeſiens.
} Langue *Algonkine*.
Les Hurons de Loreto, Langue *Iroquoiſe*.
Les Abenakis de Sciller
Les Algonkins.
} Langue *Algonkine*.

Les Agniez du Saut Saint Loüis, Langue

Iroquoise, braves & bons Guerriers.
Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoise*.
Les Outaouas.
Les Nockés.
Les Missisagues.
Les Attikamek. } Langue *Algonkine*.
Les Outchipoues, appellez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Ilinois *& des environs.*

Quelques Ilinois à Chegakou.
Les Oumamis, bons Guerriers.
Les Maskoutens.
Les Kikapous, bons Guerriers.
Les Outagamis, bons Guerriers.
Les Malomimis.
Les Pouteouatamis.
Les Ojatinons, bons Guerriers.
Les Sakis. } Langue *Algonkine*, alertes.

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tsonontouans.
Goyoguans.
Onnotagues. } Langue differente de l'*Algonkine*.
Onnoyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux environs de la Riviére des Outaouas.

Les Tabitibi.
Les Monzoni.
Les Machakandibi.
Les Nopemen d'Achirini.
Les Nepisirini.
Les Temiskamink.
} Langue *Algonkine*, tous poltrons.

Au Nord du Missisipi, *& aux environs du* Lac Supérieur *& de la* Baye de Hudson.

Les Assimpouals.
Les Sonkaskitons.
Les Ouadbatons.
Les Atintons.
Les Cristinos, braves Guerriers & alertes.
Les Eskimaux.
} Langue *Algonkine*.

Table des Animaux des Païs Méridionaux du Canada.

Bœufs Sauvages.
Cerfs petits.
Chevreuils de trois espéces differentes.
Loups, comme en *Europe*.
Loups cerviers, comme en *Europe*.
Michibichi, espece de Tigre poltron.
Furets, Belette } comme en *Europe*.

Ecureuils cendrez.
Liévres } comme en *Europe.*
Lapins }
Taiſſons, comme en *Europe.*
Caſtors blancs, mais rares.
Ours rougeâtres.
Rats muſquez.
Renards rougeâtres, comme en *Europe.*
Crocodiles au *Miſſiſipi.*
Oſſa au *Miſſiſipi.*

Ceux des Païs Septentrionaux ſont:

Orignaux ou Elans.
Caribous.
Renards noirs.
Renards argentez.
Eſpeces de Chats ſauvages, appellez *enfans du Diable.*
Carcajoux.
Porcs épis.
Foutereaux.
Martres.
Fouïnes, comme en *Europe.*
Ours noirs.
Ours blancs.
Siffleurs.
Ecureuils volants.
Liévres blancs.
Caſtors.
Loutres.
Rats muſquez.

Ecureuils Suisses.
Grands Cerfs.
Loups Marins.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE *Michibichi* est une espece de *Tigre*, * mais plus petit & moins marqueté, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vîte. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de singulier par dessus tous les autres Animaux, c'est qu'il court au secours des Sauvages lorsqu'il se rencontre à la poursuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il semble qu'il ne craigne personne, il s'élance avec fureur sur la bête qu'on poursuit. Les Sauvages disent que ce sont des *Manitous*, c'est-à-dire des esprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les considérent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuër un seul.

Les *Castors blancs* sont fort estimez à cause de leurs raretez. Quoique leur poil ne soit ni si grand ni si fin que celui des Castors qui sont les ordinaires. Il s'en trouve aussi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les Ours rougeâtres sont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chasseurs,

* *Animaux Méridionaux.*

au lieu que les noirs s'enfuïent. Ces premiers ſont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Miſſiſipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui eſt de la même figure que ceux-ci, quoique plus petite. La maniére la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'eſt de leur jetter de groſſes cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant ſur le col, ſur le milieu du corps, dans les pattes, &c. tellement qu'après être bien ſaiſi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette poſture il les écorchent ſans toucher à la tête ni à la queuë, & leur donnent un habit d'écorce de ſapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils ſont des cris & des hurlemens effroiables. Au reſte les Sauvages ſont très-ſouvent dévorez par ces animaux, ſoit en traverſant les Riviéres à la nage, ou s'endormant ſur le bord. Voiez ce que dit l'*Arioſte* de cet Animal dans la 68. Octave de ſon 15. Chant.

Vive sù'l lito e dentro a la Rivera,
E i Corpi Umani ſon le ſue vivande
De le perſone miſere e incaute
Di viandanti e d'infelici naute.

Il faut être auſſi fou que je le ſuis pour m'ériger en Poëte & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Octave ;

Il vit ſur le Rivage & dedans la Riviére,
Il écraſe les gens d'une dent meurtriere,
Il ſe nourrit des corps des pauvres Voiageurs,
Des malheureux Paſſants, & des Navigateurs.

Les *Oſſa* ſont de petites bêtes comme des *Liévres*, leur reſſemblant aſſez à la reſerve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un ſac ſous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils ſont pourſuivis, afin de ſe ſauver avec leur mere qui d'abord ne manquent pas de prendre la fuite.

* Les Renards argentez ſont faits comme ceux de l'*Europe* auſſi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorſqu'on en peut prendre quelqu'un on eſt aſſuré de le vendre au poids de l'Or. C'eſt dans les Païs les plus froids qu'on en voit de cette eſpece.

Les *Ours blancs* ſont monſtrueux, extraordinairement longs ; leur tête eſt effroiable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils ſont ſi feroces qu'ils viennent hardiment

attaquer une Chaloupe de sept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou six lieuës sans se lasser. Ils vivent de Poisson & de coquillages sur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent guéres. Je n'en ai vû qu'un seul de ma vie dont j'aurois été devoré si je ne l'avois aperçû de loin, & si je n'eusse eu assez de tems pour me réfugier au *Fort Loüis* de *Plaisance*.

Les *Ecureuils volants* sont de la grosseur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc : ils sont aussi endormis que ceux des autres especes sont éveillez : on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aîle lorsqu'ils font ces petits Vols.

Les *Liévres blancs* ne le sont que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris ; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conservent jusqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suisses* sont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suisses*, parce qu'ils ont sur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui ressemble à un pourpoint de *Suisse*, & que ces mêmes rayes faisant un rond sur chaque cuisse, ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suisse*.

Les *grands Cerfs* ne sont pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres especes différentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, sont gros comme des dogues. Ils se tiennent quasi toûjours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élévez de l'eau, ils ne font plus que glisser sur le sable ou sur la vase ; leur tête est faite comme celle d'un *Loutre* ; & leurs pieds, sans jambes, sont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits sur des rochers ou sur des petites Isles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poisson, ils cherchent les Païs froids. La quantité en est surprenante aux environs de l'embouchure du *Fleuve de Saint Laurent*.

Je vous ai parlé des autres animaux de *Canada* dans mes Lettres. Je ne vous dis point la maniére dont les Sauvages les prennent, car je n'aurois jamais fini. Ce qui est de certain c'est qu'ils vont rarement à la Chasse à faux, & qu'ils ne se servent de leurs Chiens que pour la Chasse des Orignaux, & quelquefois pour celle des Castors, comme je vous l'expliquerai au Chapitre des *Chasses Sauvages*.

Oiſeaux des Païs Méridionaux du Canada.

Vautours.
Huards.
Cignes.
Oyes noires.
Canards noirs.
Plongeons.
Poules d'eau.
Rualles.
} tels qu'en *Europe.*
Cocqs d'Inde.
Perdrix Rouſſes.
Faiſans.
Gros aigles.
Gruës.
Merles.
Grives.
} tels qu'en *Europe.*
Pigeons ramiers.
Perroquets.
Corbeaux.
Hirondelles.
} tels qu'en *Europe.*
Pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de Proye, inconnus en *Europe.*
Roſſignols inconnus en *Europe* auſſi-bien que d'autres petits *Oiſeaux* de diférentes couleurs, & entr'autres celui qu'on apelle *Oiſeau Mouche*, & quantité de *Pellicans.*

Oiſeaux des Païs Septentrionaux du Canada.

Outardes.
Oyes blanches.
} telles qu'en *Europe.*

Canards de 10. *ou* 12. *sortes.*
Sarcelles.
Margots ou Mauvis.
Grelans.
Sterlets.
Perroquets de Mer.
Moyaques. } comme en *Europe.*
Cormorans.
Becasses.
Becassines.
Plongeons.
Pluviers.
Vaneaux.
Herons.
Courbejoux.
Chevaliers.
Bateurs de faux.
Perdrix blanches.
Grosses Perdrix noires.
Perdrix rousâtres.
Gelinotes de bois.
Tourterelles.
Ortolans blancs.
Etourneaux. } tels qu'en *Europe.*
Corbeaux.
Vautours.
Eperviers. } tels qu'en *Europe.*
Emerillons.
Hirondelles.
Becs de scie, espece de Canard.

Insectes

Insectes qui se trouvent en Canada.

Couleuvres.
Aſpics.
Serpents à ſonnette.
Grenouilles meuglantes.
Maringouins ou Couſins.
Taons.
Brulots.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LEs * *Huards* ſont des Oiſeaux de Riviére gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage eſt noir & blanc, leur bec eſt pointu ; Ils ont le coû très-court : Ils ne font que plonger durant l'Eté, ne pouvant ſe ſervir de leurs aîles. Les Sauvages ſe font un divertiſſement de les forcer durant ce tems-là : Ils ſe mettent en ſept ou huit canots qui ſe diſperſent pour obliger ces Oiſeaux à replonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné pluſieurs fois cet agréable amuſement pendant les voiages que j'ai faits avec eux.

Les *Perdrix rouſſes* ſont farouches, petites, & très-différentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe*, auſſi-bien que les

* *Oiſeaux des Païs Méridionaux.*

Faisans, dont le plumage blanc mêlé de taches noires, fait une bigarrure fort curieuse.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le sont pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queuë & la tête blanche; ils combattent souvent contre une espéce de *Vautours*, dont ils sont ordinairement vaincus; On voit assez fréquemment ce combat en voiageant: il dure autant de tems que l'*Aigle* conserve la force de ses aîles.

Les *Pigeons ramiers* sont plus gros qu'en *Europe*; mais ils ne valent rien à manger. Ils sont hupez, & leur tête est tout-à-fait belle.

Les *Perroquets* se trouvent chez les *Ilinois*, & sur le Fleuve de *Missisipi*: Ils sont très-petits, & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'espéce de *Rossignol* que j'ai vû est singuliere, en ce que cet Oiseau plus petit que ceux d'*Europe* est bleuâtre, que son chant est plus diversifié; qu'il se loge dans des trous d'arbre, & qu'ils se joignent ordinairement trois ou quatre sur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage ensemble.

L'*Oiseau Mouche* est un petit Oiseau gros comme le pouce, & son plumage de couleur si changeante, qu'à peine saurois on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rou-

ge, doré, bleu & vert, & il n'y a proprement qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il eſt couvert. Son bec eſt comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en ſucer la féve en voltigeant. Il ſe perche pourtant quelquefois vers le Midi ſur de petites branches de Pruniers ou de Ceriſiers. J'en ai envoié en *France* de morts, (car il eſt comme impoſſible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

* Il y a des *Canards* de dix ou douze ſortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi-que petits, ſont les plus beaux : ils ont le plumage du coû ſi éclatant par la varieté & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette eſpéce n'auroit point de prix en *Moſcovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus*, parce qu'ils ſe poſent ſur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre eſpéce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans* & *Sterlets*, ſont des Oiſeaux qui volent inceſſamment ſur les Mers, les Lacs & les Riviéres, pour prendre de petits Poiſſons : ils ne valent rien à manger ; outre qu'ils n'ont preſque point de corps, quoi-qu'ils paroiſſent gros comme des *Pigeons*.

* *Des Païs du Nord.*

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la mer, ni ſes rivages ; ils volent inceſſamment ſur la ſurface des eaux pour attraper de petits Poiſſons : Ils ſont noirs & gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité ſur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les matelots les prennent avec des hameçons couverts de foie de Moruës qu'ils ſuſpendent à la prouë du Vaiſſeau.

Les *Moyaques* ſont des Oiſeaux gros comme des Oyes ; ils ont le coû court & le pied large ; ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que leurs œufs qui ſont la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont preſque que du jaune, qui eſt ſi épais qu'on eſt obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* ſont de la groſſeur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds ſont couverts d'un duvet ſi épais, qu'ils reſſemblent à ceux d'un lapereau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît preſque point, d'autres au contraire en ſont ſi fécondes, que ces Oiſeaux ne valent que dix ſols la douzaine. Cet animal eſt le plus ſtupide du monde, il ſe laiſſe aſſommer à coups de gaule ſur la neige ſans ſe donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdiſſement vient du grand vol

qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'eſt point ſans fondement, car on remarque que ces Oiſeaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Eſt.

Les *Perdrix noires* ſont tout-à-fait belles ; elles ſont plus groſſes que les nôtres ; elles ont le bec, le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage eſt d'un noir très-bien luſtré. D'ailleurs ces Oiſeaux ſont fiers, & ſemblent ſentir en marchant leur beauté. Il eſt vrai qu'ils ſont aſſez rares, auſſi bien que les *Perdrix rouſſâtres*, qui reſſemblent aux *Cailles* en groſſeur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroiſſent en *Canada* que l'Hiver ; mais je ne crois pas que ce ſoit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Eté, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend ſur de la paille ; ils ſont aſſez bons quand ils ſont gras, ce qui ſe trouve rarement.

Inſectes.

Les *Couleuvres* en *Canada* ne font point de mal. Les *Aſpics* ſont dangereux, lorſqu'on ſe baigne dans les eaux croupies vers les Païs Méridionaux. Les *Serpents à ſonnette* s'appellent ainſi, parce qu'ils ont au bout de la

queuë une espece d'étui où sont enfermez certains osselets qui font un bruit, lorsque ces insectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuient dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs: ils ne piquent que lorsqu'on met le pied sur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* sont ainsi appellées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un beuf: elles sont deux fois plus grosses qu'en *Europe*. Les *Taons* sont des *Mouches* une fois plus grosses que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi jusqu'à trois heures; mais si violemment que le sang en coule. Il est vrai que ce n'est qu'en certaines Riviéres qu'on en trouve.

Les *Brulots* sont des espéces de *Cirons* qui s'attachent si fort à la peau qu'il semble que leur piqueûre soit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux sont imperceptibles & pourtant en assez grand nombre.

Poissons du Fleuve Saint Laurent, *depuis son embouchûre jusqu'aux Lacs de* Canada.

Balenots.

Souffleurs.

Marsouins blancs.
Saumons, comme en *Europe*.
Anguilles.
Maquereaux, comme en *Europe*.
Harangs.
Gasparots.
Bir. } comme en *Europe*.
Alosses. }
Moruës.
Plies.
Eperlans. }
Turbots. } comme en *Europe*.
Brochets. }
Poissons dorez.
Rougets. }
Lamproyes }
Merlans. } comme en *Europe*.
Rayes. }
Congres. }
Vaches marines.

Coquillage.

Houmars.
Ecrevisses.
Petoncles.
Moules.

Poissons des Lacs & des Rivieres qui se déchargent dedans.

Eturgeons.

Poiſſons armez.
Truites.
Poiſſons blancs.
Eſpece de Harangs.
Anguilles.
Barbuës.
Mulets.
Carpes.
Cabot. } comme en *Europe*.
Goujons.

Poiſſons du Fleuve Miſſiſipi.

Brochets, comme en *Europe*.
Carpes.
Tanches. } comme en *Europe*.
Perches.
Barbuës & pluſieurs autres inconnus en *Europe*.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE * *Balenot* eſt une eſpece de *Baleine*, mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces Poiſſons entrent dans le Fleuve juſqu'à cinquante ou ſoixante lieuës en avant.

Les *Souffleurs* ſont à peu prés de la même groſſeur, mais plus courts & plus noirs; ils

* *Ceux du Fleuve juſqu'aux Lacs.*

jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derriere la tête, lorſqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci ſuivent ordinairement les Vaiſſeaux dans le *Fleuve Saint Laurent.*

Les *Marſouins blancs* ſont gros comme des Bœufs. Ils ſuivent toûjours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée juſqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après-quoi ils s'en retournent avec le reflus. Ils ſont fort hideux : on en prend ſouvent devant *Quebec.*

Les *Gaſparots* ſont de petits Poiſſons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Eté en ſi grand nombre que les pêcheurs de *Moruës* en prennent autant qu'il leur en faut pour ſervir d'appas à leur pêche. Ils ſe ſervent auſſi de Harangs lorſque la ſaiſon oblige les Gaſparots de donner à la côte pour fraier. Au reſte, tous les Poiſſons qui ſont d'uſage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *poiſſons* dorez ſont délicats. Ils ont environ quinze pouces de longueur. Leur écaille eſt jaune, & ils ſont fort eſtimez.

Les *Vaches Marines* ſont des eſpéces de Marſouins; elles ſurpaſſent en groſſeur des Bœufs de Normandie. Elles ont des eſpéces de pattes feuilleues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pou-

ces de longueur, & deux d'épaisseur. C'est l'ivoire le plus estimé : on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits sablonneux & marécageux.

Il y a aussi des *Houmars* dont l'espéce ne me paroît différer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* sont comme on les voit sur les côtes de *France*, excepté qu'ils sont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeste.

Les *Moules* y sont d'une grosseur extraordinaire & d'un bon goût, mais il est comme impossible d'en pouvoir manger sans se casser les dents, à cause des *Perles* dont elles sont remplies : je dis perles, mais ce sont plûtôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aportai à Paris cinquante ou soixante des plus grosses & des plus belles qu'on n'estima qu'un sol la piece. Cependant on avoit cassé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Esturgeons* des Lacs ont communément cinq ou six pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'Eté. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau ; mais après en avoir goûté plusieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimére.

Le *Poisson armé* est de trois pieds & demi de longueur ou environ ; il a des écailles si fortes & si dures qu'il est impossible qu'aucun autre Poisson puisse l'offenser ; ses ennemis sont les *Truites* & les *Brochets*, mais il sait très-bien se défendre contre leur attaque par le moien de son bec pointu qui a un pied de longueur, & qui est aussi dur que sa peau. Il est délicat, & sa chair est aussi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles sont tout-à-fait grosses : on les appelle *Barbuës* à cause de certaines barbes pendantes le long du museau qui sont grosses comme des grains de bled. Celle de *Missisipi* sont monstrueuses, les unes & les autres se prennent aussi-bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en est assez bonne.

Les *Carpes* du Fleuve de *Missisipi* sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles sont faites comme les nôtres. Elles s'approchent du Rivage en Automne, & se laissent prendre facilement au filet.

Les plus grosses *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diamétre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'archal.

Les Poissons des Lacs sont meilleurs que ceux de la Mer & des Riviéres, sur tous

les *Poiſſons blancs*, qui ſurpaſſent toutes les autres eſpeces en bonté & en délicateſſe. Les Sauvages qui habitent ſur les bords de ces petites Mers douces, préférent le boüillon de Poiſſon à celui de viande lorſqu'ils ſont malades. Ils ſe fondent ſur l'expérience. Les *François*, au contraire, trouvent que les boüillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de ſubſtance & ſont plus reſtaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poiſſons dans les Riviéres de *Canada*, qu'on ne connoît point en *Europe* : ceux des eaux du Septentrion ſont diférens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Riviére longue*, laquelle ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi* ſentent ſi fort la vaſe & la bourbe qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites Truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui ſont un mets aſſez paſſable.

Les Riviéres des *Otentats* & des *Miſſouris* produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires par leur figure qu'on ne ſauroit en faire au juſte la deſcription, il faudroit les voir deſſinez ſur le papier. Ces Poiſſons ſont d'aſſez mauvais goût; cependant les Sauvages en font grand cas; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoiſſent pas de meilleurs.

Arbres & Fruits des Païs Méridionaux du Canada.

Heſtres. } comme en *Europe.*
Chênes rouges. }
Meriſiers.
Erables.
Frênes. }
Ormeaux. } comme en *Europe.*
Fouteaux. }
Tilleaux. }
Noyers de deux ſortes
Châtaigniers.
Pommiers.
Poiriers.
Pruniers.
Ceriſiers.
Noiſetiers, comme en *Europe.*
Ceps de Vigne.
Eſpece de Citron.
Melon d'eau.
Citrouilles douces.
Groſeilles ſauvages.
Pignons de Pin, comme en *Europe.*
Tabac, comme en *Eſpagne.*

Arbres & Fruits des Païs Septentrionaux de Canada.

Chênes blancs. } comme en *Europe.*
Chênes rouges. }
Bouleau.

Merisiers.
Erables.
Pins.
Epinetes.
Sapins de trois sortes.
Peruſſe.
Cedres.
Trembles.
Bois blancs.
Aulnes.
Capillaire.
Fraiſes.
Framboiſes.
Groſeilles.
Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* ſont d'une bonne nature. Ceux qui ſont expoſez aux vents de Nord, ſont ſujets à geler ; comme il paroît par une eſpéce de roulure que la gelée fait gerſer.

Le *Merſier* eſt un bois dur, ſon écorce eſt griſe, le bois en eſt blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre eſt droit. Il a la feuille ovale, on s'en ſert à faire des poûtres, des ſoliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* ſont à peu près de la même hauteur & groſſeur, avec cette différence

que leur écorce eſt brune & le bois rouſsâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une ſéve admirable, & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de ceriſe qui ait ſi bon goût, ni de breuvage au monde qui ſoit plus ſalutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur eſt faite de biais; au bas de cette coupe on enchaſſe un coûteau dans l'arbre auſſi de biais, tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttiére, & rencontrant le coûteau qui la traverſe, elle coule le long de ce coûteau ſous lequel on a le ſoin de mettre des vaſes pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou ſi bouteilles par jour, & tel habitant en *Canada* en pourroit ramaſſer vingt Barriques du matin au ſoir, s'il vouloit entailler tous les *Erables* de ſon habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette ſéve du Sucre & du Sirop ſi précieux qu'on n'a jamais trouvé de reméde plus propre à fortifier la poîtrine. Peu de gens ont la patience d'en faire, car comme on n'eſtime jamais les choſes communes & ordinaires, il n'y a guéres que les enfans qui ſe donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reſte, les *Erables* des Païs Septentrionaux ont plus de ſéve que ceux

des Parties Méridionales, mais cette séve n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux sortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* sauvages qu'on trouve du côté des *Ilinois*.

Les *Pommes* qui croissent sur certains *Pommiers* sont bonnes cuites, & ne valent rien cruës. Il est vrai que dans le *Missisipi* on en trouve d'une espece à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les Poires sont bonnes, mais rares.

Les *Cerises* ne sont pas de bon goût ; elles sont petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guéres de se trouver toutes les nuits durant l'Eté sous les *Cerisiers*, & sur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois especes de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & grosses, & d'autres tout-à-fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embrassent les arbres jusques au sommet ; si-bien qu'il semble que les grapes soient la véritable production de ces arbres, tant les branches en sont couvertes. En certains Païs le grain est petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Missisipi* la grape est longue & grosse, & le grain de

même ; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'eſt trouvé de la même douceur que celui des *Canaries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* ſont des fruits ainſi appellez, parce qu'ils en ont ſeulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croiſſent d'une plante qui s'éleve juſqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit ſe peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit eſt auſſi ſalutaire que ſa racine eſt dangereuſe ; & autant l'un eſt ſain, autant l'autre eſt un ſubtil & mortel poiſon lors qu'on en boit le ſuc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoiſe* qui réſoluë de ſuivre ſon Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeſte bruvage, après avoir, ſelon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ſes amis & chanté la chanſon de mort. Le poiſon ne tarda guéres à produire ſon effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec juſtice en *Europe* comme un miracle de conſtance & de fidélité, n'eût pas plûtôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois friſſonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Eſpagnols* appellent *Melons d'Alger*, ſont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins ſont larges, noirs ou

rouges. Ils ne diférent en rien pour le goût de ceux d'*Espagne* & de *Portugal*.

Les *Citrouilles* de ce Païs-ci ſont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré, que celles-ci ne ſauroient croître. Elles ſont de la groſſeur de nos *Melons*; la chair en eſt jaune comme du *Saffran*: On les fait cuire ordinairement dans le four, mais elles ſont meilleures ſous les cendres, à la maniére des Sauvages; elles ont preſque le même goût que la *marmelade de Pommes*; mais elles ſont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre, ſans craindre d'en être incommodé.

Les *Groſeilles ſauvages* ne valent rien que confites; mais on ne s'amuſe guéres à faire ces ſortes de confitures; car le ſucre eſt trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux emploier.

Des Païs Septentrionaux.

LEs *Bouleaux* de *Canada* ſont très-diférents de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France*, tant en qualité qu'en groſſeur. Les Sauvages ſe ſervent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre ſont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevaſſes, eſt la meilleure; mais la rouge eſt la plus belle & de

plus d'apparence. On fait de petites corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui sont recherchées en *France* : On en peut faire aussi des Livres dont les feuilles sont aussi fines que du papier. Je le sai par expérience, m'en étant servi très-souvent pour écrire des Journaux de mes Voiages, faute de papier. Au reste, je me souviens d'avoir vû en certaine Bibliothéque de *France* un Manuscrit de l'Evangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque sur ces mêmes écorces, & ce qui me parut surprenant, c'est qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années : Cependant, j'oserois jurer que c'est de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, selon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* sont extrêmement hauts, droits & gros : on s'en sert à faire des mâtures. Les Flutes du Roi en transportent souvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'assez grands pour mâter d'une seule piece les Vaisseaux du premier rang.

Les *Epinetes* sont des especes de *Pin* dont la feuille est plus pointuë & plus grosse ; on s'en sert pour la charpente ; la maniere qui en découle est d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois sortes de *Sapins* dont on se sert à faire des planches, par le moi
certains moulins que les Marchands

Quebec on fait construire en quelques endroits.

La *Peruſſe* ſeroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaiſſeaux. Cet arbre eſt le plus propre de tous les bois verds pour cet uſage; parce qu'il eſt plus ſerré, que ſes pores ſont plus condenſez, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux ſortes de *Cedres*, des blancs & des rouges; Il faut en être bien près pour diſtinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en eſt preſque ſemblable. Ces arbres ſont bas, touſus, pleins de branches, & à de petites feuilles ſemblables à des fers de lacet. Le bois en eſt preſque auſſi leger que le liége. Les Sauvages s'en ſervent à faire les cliſſes & les varangues de leurs canots. Le rouge eſt tout-à-fait curieux, on en peut faire de très beaux meubles qui conſervent toûjours une odeur agréable.

Les *Trembles* ſont de petits arbriſſeaux qui croiſſent ſur le bord des étangs, & des riviéres & des Païs aquatiques & marécageux. Ce bois eſt le mets ordinaire des Caſtors qui, à l'exemple des fourmis, ont le ſoin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes, pour vivre lorſque la glace les retient en priſon durant l'Hiver.

Le *Bois blanc* eſt un arbre moien qui n'eſt ni trop gros ni trop petit. Il eſt preſque

auſſi leger que le *Cedre*, & auſſi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en ſervent à faire de petits canots pour pêcher & pour traverſer les riviéres.

Le *Capillaire* eſt auſſi commun dans les bois de *Canada* que la fougere dans ceux de *France*. Il eſt eſtimé meilleur que celui des autres Païs. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoier à *Paris*, à *Nantes*, à *Roüen*, & en pluſieurs autres Villes du Roïaume.

Les *Fraiſes* & les *Framboiſes* ſont en grande abondance. Elles ſont d'un fort bon goût : On y trouve auſſi des *Groſeilles* blanches, mais elle ne valent rien que pour faire une eſpece de vinaigre qui eſt très-fort.

Les *Bluets* ſont de certains petits grains comme de petites ceriſes, mais noirs & tout-à-fait ronds. La plante qui les produit eſt de la grandeur des Framboiſiers. On s'en ſert à pluſieurs uſages lorſqu'on les a fait ſecher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les tourtes & dans de l'eau-d-evie. Les Sauvages du Nord en font une moiſſon durant l'Eté, qui leur eſt d'un grand ſecours, & ſur tout lorſque la chaſſe leur manque.

Commerce du Canada *en général.*

VOici en peu de mots & en général ce que c'eſt que le Commerce de *Canada* dont il me ſouvient vous avoir déja mandé quelque choſe dans mes Lettres. Les *Normans* ſont les premiers qui aient entrepris ce commerce ; & les embarquemens s'en faiſoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe* ; mais les *Rochelois* leur ont ſuccedé, car les Vaiſſeaux de la *Rochelle* fourniſſent les marchandiſes néceſſaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques-uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux-de-vie, du tabac & du fer.

Les Vaiſſeaux qui partent de *France* pour ce Païs-là ne paient aucun droit de ſortie pour leur cargaiſon, non plus que d'entrée lorſqu'ils arrivent à *Quebec*, à la réſerve du tabac de *Brezil* qui paie cinq ſols par livre, c'eſt-à-dire qu'un rouleau de quatre cens livres peſant doit 100. francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandiſes ne paient rien.

La plûpart des Vaiſſeaux qui vont chargez en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques-uns chargent des poids lorſqu'ils ſont à bon marché dans la Colonie ; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui

vont charger du charbon de terre à l'Isle du *Cap Breton* pour le porter ensuite aux Isles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en consume beaucoup aux rafineries des sucres. Mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchands du Païs ou qui leur apartiennent, trouvent un bon fret de peleteries, sur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, lesquels après avoir déchargé leurs marchandises à *Quebec* alloient à *Plaisance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus souvent à perdre. Le Sieur *Samuël Bernon* de la *Rochelle* est celui qui fait le plus grand Commerce de ce Païs-là. Il a des magasins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandises qui leur conviennent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches & qui équipent en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs correspondans à la *Rochelle* qui envoient & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Il n'y a d'autre différence entre les Corsaires qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, si ce n'est que les premiers s'enrichissent quelquefois tout d'un coup par une bonne prise, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou six ans de

commerce sans exposer leurs vies. J'ai connu vingt petits Merciers qui n'avoient que mille écus de capital, lorsque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorsque j'en suis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il est sûr qu'ils gagnent cinquante pour cent sur toutes les marchandises en général, soit qu'ils les achetent à l'arrivée des Vaisseaux ou qu'ils les fassent venir de *France* par commission, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries sur lesquelles ils profitent jusqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique du vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoie de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau-de-vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. sols de *France*, & celle d'eau-de-vie 20. sols. A l'égard des marchandises séches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le tabac de *Brezil* vaut 40. sols la livre en détail, & 35. en gros, & le sucre vingt sols pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaisseaux partent ordinairement de *France* à la fin d'Avril ou au com-

commencement de Mai ; mais il me ſemble qu'ils feroient des traverſes une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeaſſent enſuite les Iſles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud Eſt régnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé ſouvent aux meilleurs Pilotes, mais ils diſent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on ſuive cette route. Cependant ces prétendus rochers ne paroiſſent que ſur les Cartes. J'ai lû quelques Deſcriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Iſles & des Mers circonvoiſines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque ſur toutes ces Cartes ; au contraire, ils diſent que les côtes de ces Iſles ſont fort ſaines, & qu'à plus de vingt lieuës au large on n'a jamais eu de connoiſſance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaiſſeaux de *France* ſont arrivez à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandiſes pour les y tranſporter. Ceux qui font pour leur propre compte aux *Trois Riviéres* ou à *Monreal* deſcendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, enſuite ils frétent des Barques pour tranſ-

porter ces effets chez eux. S'ils font les payements en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achetent que s'ils payoient en argent ou en lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considérable sur les peaux à son retour en *France*. Or il faut remarquer que toutes ces peaux leur viennent des habitans ou des Sauvages, sur lesquelles ils gagnent considérablement. Par exemple, qu'un habitant des environs de *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, cinq ou six *Renards*, & autant de *Chats sauvages* à vendre chez un Marchand, pour avoir du drap, de la toile, des armes, des munitions, &c. en échange de ces peaux, voilà un double profit pour le Marchand ; l'un parce qu'il ne paye ces peaux que la moitié de ce qui les vend ensuite en gros aux Commis des Vaisseaux de la *Rochelle* : l'autre par l'évaluation exhorbitante des marchandises qu'il donne en payement à ce pauvre habitant ; après cela faut-il s'étonner que la profession de ces Négotians soit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde ? Je vous ai parlé dans mes septiéme & huitiéme Lettres du Commerce particulier de ce païs là, & sur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Castors & les autres Pelleteries ; ainsi il ne me reste plus qu'à marquer les marchandises qui leur sont propres, & les

peaux qu'ils donnent en échange avec leur juſte valeur.

Des fuſils courts & legers.
De la poudre.
Des bales & du menu plomb.
Des haches, grandes & petites.
Des couteaux à gaine.
Des lames d'épée pour faire des dards.
Des chaudieres de toutes grandeurs.
Des aleſnes de Cordonnier.
Des hameçons de toutes grandeurs.
Des batefeu, & pierres à fuſils.
Des Capots de petite Serge bleuë.
Des chemiſes de toile commune de *Bretagne*.
Des bas d'eſtame courts & gros.
Du Tabac de Breſil.
Du gros fil blanc pour des filets.
Du fil à coudre de diverſes couleurs.
De la ficelle ou fil à rêts.
Vermillon couleur de tuile.
Des aiguilles grandes & petites.
De la Conterie de Veniſe ou vaſade.
Quelques fers de fléches, mais peu.
Quelque peu de ſavon.
Quelques ſabres.
Mais l'eau-de-vie eſt de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Caſtors d'Hiver, apellez

Moscovie, qui valent la livre au Magasin des Fermiers Généraux. 4. l. 10. s.

Castor gras, qui est celui à qui le long poil est tombé pendant que les Sauvages s'en sont servis. 5. l.

Castor veule, c'est-à-dire, pris en Automne. 3. l. 10. s.

Castor sec, ou ordinaire. 3. l.

Castors d'Eté, c'est-à-dire, pris en Eté. 3. l.

Castor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.

Les Renards argentez. 4. l.

Les Renards ordinaires, bien conditionnez. 2. l.

Les Martres ordinaires. 1. l.

Les plus belles. 4. l.

Les peaux de Loutres rousses & rases. 2. l.

Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus. 4. l. 10. s.

Les Ours noirs les plus beaux. 7. l.

Les peaux d'Elan sans être passées, c'est-à-dire, en vert, valent la livre environ 12. s.

Celles de Cerfs, la livre environ. 8. s.

Les Peckans, Chats sauvages, ou enfans du Diable. 1. l. 15. s.

Les Loups Marins. 1. l. 15. s. ou plus.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes. 10. s.
Les Rats musquez. 6. s.
Leurs Testicules. 5. s.
Les Loups. 2. l. 10. s.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'est-à dire, passées par les Sauvages, valent 8. l. ou plus.
Celles de Cerf. 5. l. ou plus.
Celles de Caribou. 6. l.
Celles de Chevreüil. 3. l.

Au reste, il faut remarquer que ces peaux sont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets ; cependant cela ne différe qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada *en général.*

LEs Gouvernemens Politiques, Civil, Ecclesiastique & Militaire, ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus rusez ont soûmis leur autorité à celle des Ecclesiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en sont trouvez si mal qu'on les a rappellez honteusement. J'en pourrois citer plusieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux senti-

mens de l'Evêque & des Jesuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infaillibles personnages ont été destituez de leurs emplois, & traitez ensuite à la Cour comme des étourdis & comme des broüillons. Mr. de *Frontenac* est un des derniers qui a eu ce fâcheux sort, il se brouilla avec Mr. *Duchesnau* Intendant de ce Païs-là, qui se voyant protegé du Clergé, insulta de guet à pend cet illustre Général, lequel eût le malheur de succomber sous le faix d'une Ligue Ecclesiastique, par les ressorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conscience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occasion de s'avancer ou de thesauriser, entendent deux Messes par jour & sont obligez de se confesser une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Ecclesiastiques à leurs trousses qui les accompagnent par tout, & qui sont à proprement parler leurs Conseillers. Alors les Intendans, les Gouverneurs particuliers, & le Conseil Souverain n'oseroient mordre sur leur conduite; quoi qu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des Ecclesiastiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Quebec* a vingt mille écus d'appointement annuel,

y comprenant la paye de la Compagnie de ſes Gardes & le Gouvernement particulier du Fort : outre cela les Fermiers du Caſtor lui font encore mille écus de preſent. D'ailleurs ſes vins & toutes les autres proviſions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret ; ſans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du Païs par ſon ſavoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille ; & Dieu ſait ce qu'il peut aquerir par d'autres voyes : mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médiſans, qui diſent trop ſincérement la Vérité. L'Evêque tire ſi peu de revenu de ſon Evêché, que ſi le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices ſituez en *France*, ce Prélat feroit auſſi maigre chere que cent autres de ſon caractére dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a ſix cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Riziéres* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats ſix ſols par jour, monnoie du Païs.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Egliſe en ce Païs-là, comme ailleurs. On y eſt dévot en apparence ; car

on n'oseroit avoir manqué aux grandes Messes, ni aux Sermons, sans excuse légitime. C'est pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles se donnent carriére, dans l'assurance que les Meres ou les Maris sont occupez dans les Eglises. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend sous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, aussi-bien que les masques, les jeux d'Ombre & de Lansquenet. Les Jesuites & les Recolets s'accordent aussi peu que les Molinistes & les Jansenistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser. Relisez ma huitiéme Lettre, & vous verrez le zéle indiscret des Ecclesiastiques. Le Gouverneur Général a la disposition des emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous Lieutenances, à qui bon lui semble, sous le bon plaisir de sa Majesté ; mais il ne lui est pas permis de disposer des Gouvernemens particuliers, des Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établissemens dans toute l'étenduë du *Canada* ; mais ces concessions se font conjointement avec l'Intendant. Il peut aussi donner vingt-cinq congez ou permissions par an, à ceux qu'il juge à pro-

pos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand Païs. Il a le droit de suspendre l'execution des Sentences envers les Criminels ; & par ce retardement il peut aisément obtenir leur grace, s'il veut s'intéresser en faveur de ces malheureux : mais il ne sauroit disposer de l'argent du Roi, sans le consentement de l'Intendant, qui seul a le pouvoir de le faire sortir des coffres du Thrésorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut se dispenser de se servir des Jesuites pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne sai si c'est par rapport au conseil judicieux de ces bons Peres, qui connoissent parfaitement le Païs & les véritables intérêts du Roi, ou si c'est à cause qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts sont tout-à-fait opposez ; ou si ce n'est point par la condescendance & la soûmission qu'on est obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauveur.

Les Conseillers qui composent le Conseil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laisser leurs Charges à leurs Héritiers ou autres sans le consentement du Roi, quoi qu'elles vaillent moins qu'une simple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont cette coûtume de consulter les Prêtres ou les Jesui-

tes lorſqu'il s'agit de rendre des Jugemens ſur des affaires délicates ; mais lorſqu'il s'agit de quelque cauſe qui concerne les intérêts de ces bons Peres, s'ils la perdent, il faut que leur droit ſoit ſi mauvais, que le plus ſubtil & le plus ruſé Juriſconſulte ne puiſſe lui donner un bon tour. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que les Jeſuites faiſoient un grand Commerce de Marchandiſes d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada* ; mais j'ai de la peine à le croire, ou ſi cela eſt, il faut qu'ils ayent des Correſpondants, des Commis & des Facteurs auſſi ſecrets & auſſi fins qu'eux mêmes, ce qui ne ſauroit être.

Les Gentilshommes de ce Païs-là ont bien des meſures à garder avec les Eccleſiaſtiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jeſuites ont aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui ſont dévoüez à leur très-humble ſervice, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitiéme Lettre. Ils Peuvent auſſi fortement s'intéreſſer à l'établiſſement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faiſant trouver des partis avantageux. Un ſimple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries deſquels ils ne ſont,

pour ainſi dire, que Miſſionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui eſt un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent auſſi tâcher d'entretenir une bonne correſpondance avec les Eccleſiaſtiques, ſans quoi il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſe ſoûtenir. Il faut non-ſeulement que leur conduite ſoit réguliére, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les deſordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes ſont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit ſimplement que l'utencile à ſon Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des ſouches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là; moiennant dix ſols par jour outre ſa nourriture. Le Capitaine y trouve auſſi ſon compte, car pour obliger ſes Soldats à lui ceder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la ſemaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations ſont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieuës de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire ſi ſouvent

tant de chemin dans les neiges & dans les bouës. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons métiers, il eſt aſſûré de profiter de leur paye entiére en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reſte, preſque tous les Officiers en général ſe marient en ce Païs-là, mais Dieu ſait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Coq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois auſſi le Veau, comme j'en ai vû pluſieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaiſe conduite de leur Maîtreſſe, ont été forcez malgré toute leur réſiſtance, moitié figue moitié raiſin, par la perſuaſion des Eccleſiaſtiques d'avaler la pilule, en épouſant les Filles en queſtion. Il y en a quelques-uns à la vérité qui ont trouvé de bons partis, mais ils ſont rares. Or ce qui fait qu'on ſe marie facilement en ce Païs-là, c'eſt la difficulté de pouvoir converſer avec les perſonnes de l'autre Sexe. Il faut ſe déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre viſites qu'on fait à leurs Filles; il faut parler de mariage ou ceſſer tout commerce, ſinon la médiſance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne ſauroit voir les Femmes, ſans

qu'on n'en parle desavantageusement, & qu'on ne traite les Maris de commodes : enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour passer le tems en ce Païs là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'est avec autant de circonspection qu'en *Espagne*, où la vertu des Dames ne consiste qu'à savoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'avanture plaisante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ses camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques visites à la Fille d'un Conseiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. *de Frontenac*, comme parrain de la Demoiselle, qui est assurément la plus accomplie de son siecle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouser. Celui ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à son goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit assez souvent, résolut pour se tirer d'affaires, de demander du tems pour y penser. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en souhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouissoit du plaisir de la bonne chere & de la vûë de sa Demoiselle, fut obligé de se trouver à un grand festin que Mr. *de Nelson*, Gentilhomme

Anglois (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques personnes de considération ; & comme ce généreux *Anglois* étoit ami du Pere & des Fréres de la Demoiselle par des raisons de commerce, il offroit mille écus le jour des nôces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'elle avoit de son patrimoine, avec sept ou huit mille que Mr. *de Frontenac* offroit en congez, sans compter un avancement infaillible, faisoient un mariage assez avantageux pour le Cavalier. Le repas étant fini, on le pressa de signer le contrat, mais il répondit qu'ayant bû quelques rasades d'un vin fumeux, son esprit n'étoit pas assez libre pour juger des conditions qui y étoient inserées, de sorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut cause qu'il garda la chambre jusqu'à ce que Mr. *de Frontenac*, chez qui il avoit accoûtumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui sur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte légitime, il s'agissoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faisant connoître la bonté qu'on avoit eu de lui donner tant de tems pour y penser ; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que

tout homme qui peut être capable de se marier aprés y avoir songé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le suis, l'empressement que j'ai d'aller à l'Eglise avec Mademoiselle D*** me convainc de ma folie : si vous avez de l'estime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouse un Cavalier si prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monsieur, que le peu de raison & de jugement libre qui me restent encore me serviront à me consoler de la perte que je fais d'elle, & à me repentir de l'avoir voulu rendre aussi malheureuse que moi. Ce discours surprit l'Evêque, le Gouverneur, l'Intendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, lesquels eussent été ravis que celui-ci eût donné dans le paneau à leur exemple, tant il est vrai que *Solamen Miseris socios habuisse doloris.* On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, aussi mal en prit à ce pauvre Capitaine réformé ; Mr. *de Frontenac* lui fit une injustice assez grande quelque-tems aprés, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame *de Pontchartrain*, à son préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de passer en France avec moi en 1692.

Pour reprendre le fil de ma narration, vous saurez que les *Canadiens* ou *Creoles* sont bien-faits, robustes, grands, forts, vi-

goureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoissance des belles Lettres. Ils sont présomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'estimant au dessus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le sang de *Canada* est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes; & les pateliseuses y sont en assez grand nombre; elles aiment le luxe au dernier point, & c'est à qui mieux mieux prendra des maris au piége.

Il y auroit de grands abus à réformer en *Canada*. Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Ecclesiastiques de faire des visites si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Société par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paie de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisiémement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatriéme-

ment, défendre le transport de *France* en *Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquiémément, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixiémement, établir des Cures fixes. Septiémement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitiémement, établir les Manufactures de toiles, d'étofes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jésuites ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au répos public. Aprés cela ce Païs vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je suis surpris qu'au lieu de faire sortir de *France* les *Protestans* qui passant chez nos ennemis, ont causé tant de dommage au Roiaume par l'argent qu'ils ont aporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoiez en *Canada*. Je suis persuadé que si on leur avoit donné de bonnes assurances pour la liberté de conscience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y éta-

blir. Quelques personnes m'ont répondu à ce sujet que le remede eût été pire que le mal, puisqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chasser les Catholiques par le secours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* sujets du *Grand-Seigneur*, quoique de Nation & de Religion differente de celles des *Turcs*, n'aiant presque jamais imploré l'assistance des Puissances étrangeres pour se rebeller & secouër le joug, on avoit plus de raison de croire que les *Huguenots* auroient toûjours conservé la fidélité dûë à leur Souverain. Quoiqu'il en soit, je parle à peu prés comme ce Roi d'*Aragon* qui se vantoit d'avoir pû donner de bons conseils à Dieu pour la symmétrie & le cours des Astres s'il eût daigné le consulter. Je dis aussi que si le Conseil d'Etat eut suivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Roiaume plus beau & plus florissant que plusieurs autres de l'*Europe*.

Intérêts des François *& des* Anglois *de* l'Amérique Septentrionale.

COmme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne subsistent que par les pêches de *Morüe*, & par le Commerce de toutes sortes de Pelleteries, il est de l'intérêt de ces deux Colonies, de tâcher d'aug-

menter le nombre des Vaisseaux qui servent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chasser des Castors, en leur fournissant les armes & les munitions dont ils ont besoin. Tout le monde sait que la *Morue* est d'une grande consomption dans tous les païs Méridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandise de plus prompt ni de meilleur debit, sur tout lorsqu'elle est bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la destruction des *Iroquois* seroit avantageuse aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoissent pas les véritables intérêts de ce païs-là, puisque si cela étoit les Sauvages qui sont aujourd'hui les amis des *François* seroient alors leurs plus grands ennemis, n'en aiant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pas d'apeller les *Anglois*, à cause du bon marché de leurs Marchandises, dont ils font plus d'état que des nôtres : ensuite tout le Commerce de ce grand Païs seroit perdu pour nous.

Il seroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fussent affoiblis, mais non pas totalement défaits ; il est vrai qu'ils sont aujourd'hui trop puissans, ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but est de faire périr toutes les Nations qu'ils connoissent, quelques éloignées qu'elles puissent être de leur Païs. Il faudroit tâcher

de les réduire à la moitié de ce qu'ils sont, s'il étoit possible, mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne cessent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations, qu'il est expédient de se défaire de tous les peuples sauvages de *Canada*, afin de ruïner le Commerce des *François*, & de les chasser ensuite de ce Continent ; c'est la raison qui leur fait porter la guerre jusqu'à quatre ou cinq cens lieuës de leur Païs, après avoir détruit plusieurs Nations différentes en divers lieux, comme je vous l'ai déja expliqué.

Il seroit assez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti, de les empêcher de tourmenter leurs Alliez, & de faire en même-tems avec quatre *Nations Iroquoises*, tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela se pourroit aisément exécuter, moiennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici coument. Il faudroit premiérement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois, afin de transporter aux Riviéres des *Tsonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandises qui leur sont propres, & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à dix mille écus de transport. Sur ce pied-là, je suis persuadé que les *Iroquois*

ne seroient pas si fous de porter un seul Castor chez les *Anglois* par quatre raisons : la premiére, parce qu'au lieu de soixante ou quatre-vingt lieuës qu'ils seroient obligez de les transporter sur leur dos à la *Nouvelle York*, ils n'en auroient que sept ou huit à faire de leurs Villages jusqu'aux Rives du *Lac de Frontenac*; la deuxiéme qu'étant impossible aux *Anglois* de leur donner des Marchandises à si bon marché, sans y perdre considérablement, il n'y a point de Négociant qui ne renonçât à ce commerce. La troisiéme consiste en la difficulté de subsister dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York*, y allant en grand nombre crainte de surprise, car j'ai déja dit en plusieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Païs. La quatriéme c'est qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller si loin, ils exposent leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards en proie à leurs ennemis, qui pendant ce tems-là peuvent les tuër ou les enlever comme il est arrivé déja deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des presens toutes les années, en les exhortant à laisser vivre paisiblement nos Sauvages Alliez, lesquels sont assez sots de se faire la guerre entre eux, au lieu de se liguer contre les *Iroquois* qui sont les Ennemis les plus redoutables qu'ils aient à craindre ; en un mot il faudroit mettre en exe-

cution le projet d'entrepriſe dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'eſt une ſottiſe de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela eſt ſi peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandiſes dont ils ont beſoin, lorſque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déja dit pluſieurs fois qu'ils ne les conſidérent que par raport au beſoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de fréres & d'amis que par cette ſeule raiſon, & que ſi les *François* leur donnoient à meilleur marché les néceſſitez de la vie, les armes & la munition, &c. ils n'iroient pas ſouvent aux Colonies *Angloiſes*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit ſonger ; car ſi cela étoit ils ſe donneroient bien garde d'inſulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* dévroient emploier les habiles gens du Païs qui connoiſſent nos Peuples confédérez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, ſans ſe faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud ſe détruiſent inſenſiblement, ce qui fait un vrai plaiſir aux *Iroquois*. Il ſeroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandiſes à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux

ou trois Nations de demeurer enſemble, comme ſont les *Outaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Pouteouatamis* (apellez *Puants*.) Si tous ſes Peuples nos confédérez étoient d'accord & que leurs démêlez ceſſaſſent, ils ne s'occuperoient plus ſi ce n'eſt à chaſſer des Caſtors, ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils ſeroient en état de ſe liguer enſemble, lorſque les *Iroquois* ſe mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* eſt de leur perſuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre choſe en vûe que de les détruire lorſqu'ils en trouveront l'occaſion ; que plus le *Canada* ſe peuplera & plus ils auront ſujet de craindre ; qu'ils doivent bien ſe garder de faire aucun Commerce avec eux, de peur d'être trahis par toutes ſortes de voies ; qu'il eſt de la derniére importance de ne pas ſouffrir que le Fort de *Frontenac* ſe rétabliſſe, non plus que les Barques, puiſqu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des deſcentes au pied de leurs Villages, pour enlever leurs Vieillards, leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils ſeroient occupez à faire leurs chaſſes de Caſtors durant l'Hiver ; qu'il eſt de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du Païs, afin

d'obliger les Habitans d'abandonner le Païs, & dégoûter en même-tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada*, & qu'en tems de Paix il leur eſt de conſéquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Riviére des *Outaouas* pour confiſquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit auſſi que les *Anglois* engageaſſent les *Tſonontouans* ou les *Goyogoans* à s'aller établir vers l'embouchûre de la *Riviére de Condé* ſur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même-tems ils y conſtruiſiſſent un Fort & des Barques longues ou Brigantins, ce poſte ſeroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Païs-là, par une infinité de raiſons que je ſuis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en dévroient faire un autre à l'embouchûre de la *Riviére des François*, alors il eſt conſtant qu'il ſeroit de toute impoſſibilité aux Coureurs de bois de jamais remettre le pied dans les Lacs.

Il eſt encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie*; ils le peuvent faire avec peu de dépenſe; ceux de la *Nouvelle Angleterre* dévroient y ſonger, auſſi-bien que de fortifier les Ports où ils pêchent les *Moruës*. A l'égard des équipemens des Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conſeillerois pas d'en faire; car ſupoſé

supposé qu'ils fussent assurez du succès de leurs entrepriſes, il n'y a que quelques places, dont on pourroit dire que le jeu vaudroit la chandelle.

Je conclus & finis en disant que les *Anglois* de ces Colonies ne se donnent pas assez de mouvement, ils sont un peu trop indolents; les Coureurs de bois *François* sont plus entreprenants qu'eux, & les *Canadiens* sont assurément plus actifs & plus vigilans. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchassent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faisant des entrepriſes bien concertées, & que ceux de la *Nouvelle Angleterre* s'efforçassent à rendre la Pêche des *Moruës* plus profitables à cette Colonie, en s'y prenant de maniére que bien d'autres gens feroient, s'ils étoient aussi-bien situez qu'eux. Je ne parle point des Limites de la *Nouvelle France* & de la *Nouvelle Angleterre*, puis que jusqu'à présent elles n'ont jamais été bien réglées, quoi qu'il semble qu'en plusieurs Traitez de Paix entre ces deux Royaumes, les bornes ayent été comme marquées en certains lieux. Quoi qu'il en soit, la décision en est délicate pour un homme qui n'en sauroit parler, sans s'attirer de méchantes affaires.

Habits, Logemens, Complexion & tempérament des Sauvages.

LEs Chronologiſtes *Grecs*, qui ont diviſé les tems en ἄδηλον, ce qui eſt caché ; μυθικὸν & ἡρωικὸν, ce qui eſt fabuleux ; ἱστορικὸν, ce qu'ils ont cru pour véritable, ſe ſeroient bien pû paſſer d'écrire cent rêveries ſur l'origine des Peuples de la Terre, puis que l'uſage de l'Ecriture leur étant inconnu devant le Siége de *Troye*, il faut qu'ils s'en ſoient rapportez aux Manuſcrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens viſionnaires & ſuperſtitieux. Or ſuppoſons que ceux-ci ſoient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils diſent être arrivé avant qu'ils euſſent trouvé cette invention. Apparemment ils n'étoient ni plus éclairez, ni plus ſçavans Chronologiſtes que les *Ameriquains*, deſorte que ſur ce pied-là ils auroient été fort embarraſſez à raconter fidélement les Avantures & les Faits de leurs Ancêtres. Je ſuis maintenant convaincu que la Tradition eſt trop ſuſpecte, inconſtante, obſcure, incertaine, trompeuſe & vague, pour ſe fier à elle ; j'ai obligation de cette idée aux Sauvages de *Canada*, qui ignorant ce qui s'eſt paſſé dans leur

Jeune Sauvage se promenant dans le Village
ge des Sauvages de Canada.
Femme de Sauvage portant son Enfant
Sauvage allant à la Chasse
se promenant à la campagne
Enfant attaché à une branche d'Arbre, dans un Caseau d'écorce

BPJCB

Païs il y a deux cens ans, me font révoquer en doute la pureté & l'incorruptibilité de la Tradition. Il eſt aiſé de juger, ſur ce principe, que ces pauvres Peuples ſavent auſſi peu leur Hiſtoire & leur origine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont ſû la leur. Contentons-nous donc, Monſieur, de croire qu'ils ſont deſcendus comme vous & moi, du bon homme Adam;

Ignaras Hominum ſuſpendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Hiſtoires de *Canada* que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques deſcriptions aſſez ſimples & exactes des Païs qui leur étoient connus. Mais ils ſe ſont groſſiérement trompez dans le récit qu'ils font des mœurs, des maniéres, &c. des Sauvages. Les Recolets les traitent de gens ſtupides, groſſiers, ruſtiques, incapables de penſer & de refléchir à quoi que ce ſoit. Les Jéſuites tiennent un langage très-différent, car ils ſoûtiennent qu'ils ont du bon ſens, de la mémoire, de la vivacité d'eſprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers diſent qu'il eſt inutile de paſſer ſon tems à prêcher l'Evangile à des gens moins éclairez que les Animaux. Les ſeconds prétendent au contraire, que ces Sauvages ſe font un plaiſir d'écouter la parole de Dieu, & qu'ils entendent l'Ecriture avec beaucoup

de facilité. Je ſçai les raiſons qui font parler ainſi les uns & les autres ; elles ſont aſſez connuës aux perſonnes qui ſçavent que ces deux Ordres de Religieux ne s'accordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déja vû tant de Relations pleines d'abſurditez, quoi-que les Auteurs paſſaſſent pour des Saints, qu'à préſent je commence à croire que toute Hiſtoire eſt un Pyrhoniſme perpétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que j'ai raiſonné avec ces Peuples, je me ſuis entiérement deſabuſé, connoiſſant que les Recolets & les Jeſuites ſe ſont contentez d'effleurer certaines choſes, ſans parler de la grande opoſition qu'ils ont trouvé de la part de ces Sauvages à leur faire entendre les véritez du Chriſtianiſme. Les uns & les autres ſe ſont bien gardez de toucher à cette corde-là par de bonnes raiſons. Je vous avertis que je ne parle ſeulement que des Sauvages de *Canada*, ſans y comprendre ceux qui habitent au delà du Fleuve de *Miſſiſipi*, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les maniéres comme il faut, parce que leurs Langues me ſont inconnuës, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas permis de faire un aſſez long ſéjour dans leur Païs. J'ai dit dans mon Journal du Voyage de la *Riviére Longue*, qu'ils étoient

extrêmement polis, il eſt facile d'en juger par les circonſtances que vous avez pû remarquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus comme des Ours, n'en avoient jamais vû, car il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en nul endroit du corps, non plus qu'aux femmes, qui n'en ont pas même ſous les aiſſelles, s'il en faut croire les gens qui doivent le ſçavoir mieux que moi. Ils ſont généralement droits, bien-faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les *Amériquaines*, que pour les *Européenes*; les *Iroquois* ſont plus grands, plus vaillans & plus ruſez que les autres Peuples; mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*, les *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques autres Nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lévriers, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord (à la réſerve des *Sauteurs* & des *Clifinos*) ſont des poltrons, laids & malfaits. Les *Hurons* ſont braves, entréprenans & ſpirituels, ils reſſemblent aux *Iroquois* de taille & de viſage.

Les *Sauvages* ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre, & leurs viſages ſont beaux en général, auſſi bien que leur

taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets, &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'yvoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi qu'ils ne mangent preſque jamais de pain: ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lors qu'on croit que la viande ſans pain rend l'haleine forte. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que la plûpart de nos *François*, en ce qui regarde la force du corps pour porter de groſſes charges, ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger ſur le dos. Mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, ſans en être incommodez; étant toûjours en exercice, courant deçà & delà, ſoit à la Chaſſe, ou à la Pêche, toûjours danſant, & joüant à de certains jeux de Pelotes, où les jambes ſont aſſez néceſſaires.

Les femmes ſont de la taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer, mais ſi malfaites, ſi graſſes & ſi peſantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulez derriére le dos avec une eſpéce de ruban, & ce rouleau leur pend juſqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laiſſant croître pendant toute leur vie, ſans

y toucher, au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il seroit à souhaiter qu'ils suivissent les autres avis de *St. Paul* par le même hazard qu'ils suivent celui-là. Elles sont couvertes depuis le coû jusqu'au dessous du genoüil, croisant leurs jambes lors qu'elles s'asséyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me sers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'est pas connu parmi les Sauvages. Les Meres se servent de certaines petites planches rembourrées de coton, sur lesquelles il semble que leurs Enfans ayent le dos collé ; d'ailleurs ils sont emmaillotez à nôtre maniére, avec des langes soûtenus par des petites bandes passées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent aussi des cordes pour suspendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque chose à faire, dans le tems qu'elles sont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuisses par devant, au lieu que les jeunes gens sont nuds comme la main. Ils disent que la nudité ne choque la bienséance que par l'usage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate sur leur dos, lors qu'ils sortent

de leurs cabanes pour se promener dans le Village, ou faire des visites. Ils portent des capots, selon la saison, lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, tant pour se parer du froid durant l'Hiver, que des moucherons pendant l'Eté. Ils se servent alors de certains bonnets de la figure ou de la forme d'un chapeau, & des souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent jusqu'à mi-jambe. Leurs Villages sont fortifiez de doubles palissades d'un bois très-dur, grosses comme la cuisse, de quinze pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des courtines. Leurs cabanes ont ordinairement quatre-vingt pieds de longueur, vingt-cinq ou trente de largeur, & vingt de hauteur. Elles sont couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux estrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux estrades, & la fumée sort par des ouvertures faites sur le sommet de ces cabanes. On voit de petits cabinets ménagez le long de ces estrades, dans lesquels les filles ou les gens mariez ont coûtume de coucher sur de petits lits élevez d'un pied tout au plus. Au reste, trois ou quatre familles demeurent dans une même cabane.

Les Sauvages sont forts sains & exempts de quantité de maladies dont nous som-

mes attaquez en *Europe*, comme de paralisie, d'hydropisie, de goute, de phtisie, d'asthme, de gravelle & de pierre. Ils sont sujets à la petite verole & aux pleuresies. Quand un homme meurt à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-vingt jusqu'à cent ans, & même j'en ai vû deux qui alloient beaucoup au-delà. Cependant, il s'en trouve qui ne poussent pas si loin par leur propre faute; car ils s'empoisonnent quelquefois, comme je vous l'expliquerai ailleurs; il semble qu'ils suivent assez bien en cette occasion les maximes de *Zenon* & des *Stoïciens*, qui soûtiennent qu'il est permis de se donner la mort; d'où je conclus qu'ils sont aussi foux que ces grands Philosophes.

Mœurs & Manières des Sauvages.

LEs *Sauvages* ne connoissent ni le tien, ni le mien; car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lorsqu'un *Sauvage* n'a pas réüssi à la chasse des *Castors*, ses confréres le secourent sans en être priez. Si son fusil se créve ou se casse, chacun d'eux s'empresse à lui en offrir un autre. Si ses enfans sont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il

n'y a que ceux qui ſont Chrétiens, & qui demeurent aux portes de nos Villes, chez qui l'argent ſoit en uſage. Les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir, ils l'apellent le Serpent des *François*. Ils diſent qu'on ſe tuë, qu'on ſe pille, qu'on ſe diffame, qu'on ſe vend, & qu'on ſe trahit parmi nous pour de l'argent; que les maris vendent leurs femmes, & les meres leurs filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns aient plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont le plus ſoient eſtimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin, ils diſent que le tître de *Sauvages*, dont nous les qualifions, nous conviendroit mieux que celui d'hommes, puiſqu'il n'y a rien moins que de l'homme ſage dans toutes nos actions. Ceux qui ont été en *France* m'ont ſouvent tourmenté ſur tous les maux qu'ils y ont vû faire, & ſur les deſordres qui ſe commettent dans nos Villes, pour de l'argent. On a beau leur donner des raiſons pour leur faire connoître que la proprieté des biens eſt utile au maintien de la ſocieté; ils ſe moquent de tout ce qu'on peut dire ſur cela. Au reſte, ils ne ſe querellent, ni ne ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. Ils ſe moquent des Sciences & des Arts, ils ſe raillent de la grande ſubordination qu'ils

remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'eſclaves, ils diſent que nous ſommes des miſérables dont la vie ne tient à rien, que nous nous dégradons de nôtre condition, en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul homme qui peut tout, & qui n'a d'autre loi que ſa volonté; que nous nous battons & nous querellons inceſſamment, que les enfans ſe moquent de leurs peres, que nous ne ſommes jamais d'accord; que nous nous empriſonnons les uns les autres; & que même nous nous détruiſons en public. Ils s'eſtiment au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & alléguent pour toute raiſon qu'ils ſont auſſi grands maîtres les uns que les autres, parce que les hommes étant pêtris d'un même limon, il ne doit point y avoir de diſtinction, ni de ſubordination entr'eux. Ils prétendent que leur contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup nos richeſſes; que toutes nos ſciences ne valent pas celle de ſçavoir paſſer la vie dans une tranquilité parfaite; qu'un homme n'eſt homme chez nous qu'autant qu'il eſt riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chaſſer, pêcher, tirer un coup de fléche & de fuſil, conduire un canot, ſçavoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, conſtruire des cabanes, couper des arbres, & ſçavoir faire cent lieuës dans les

bois sans autre guide ni provision que son arc & ses fléches. Ils disent encore que nous sommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaises Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Castors* ; Que nos fusils crévent à tout moment & les estropient, après les avoir bien paiez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les sottises qu'ils disent touchant nos maniéres, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, ayalant quantité de boüillons de viande & de poisson. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel, ni des épiceries : ils sont surpris que nous puissions vivre trente ans, à cause de nos vins, de nos épiceries, & de l'usage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils sont plus de trois cens. Le prélude est une danse de deux heures avant le repas, chacun y chantant ses exploits & ceux de ses ancêtres. Celui qui danse est seul en cette occasion, & les autres sont assis sur le derriére, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé, hé, hé, hé*, & chacun se leve à son tour pour faire sa danse.

Les guerriers n'entreprennent jamais rien sans la délibération du *Conseil*, qui est com-

RPJCB

Calumet de Paix
qui est une grande Pipe.
Sauvage portant le Calumet
de Paix en dansant
Etrangers
Village des Sauvages
Sauvages attendant à la
Porte du Village celui qui
porte le Calumet de paix
Village des Sauva
Sauvages qui demand
passage.
Canot du Village
allant au devant
Canot qui apris le devant
pour porter le Calumet
de paix.
Danse du Calumet
Danse de guerre
Conseil des Ancien
ou Vieillards

posé de tous les anciens de la Nation, c'est-à-dire, des Vieillards au-dessus de soixante ans. Avant que ce *Conseil* s'assemble, le crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine cabane destinée exprès pour cela, où ils s'asseient sur le derriére en forme de *lozange*, & après qu'on a délibéré sur ce qu'il est à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur sort de la cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un cercle qu'ils composent ; ensuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui est bien.*

Il ont plusieurs sortes de danses, la principale est celle du *Calumet*, les autres sont la danse du *Chef*, la danse de *Guerre*, la danse de *Mariage*, & la danse du *Sacrifice*. Elles sont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les sauts : mais il me seroit impossible d'en faire la description, par le peu de raport que ces danses ont avec les nôtres. Celle

* *Toutes ces danses peuvent être comparées à la* Pyrrhique *de* Minerve, *car les Sauvages observent, en dansant d'une gravité singuliére, les cadences de certaines chansons, que les Milices* Grecques *d'*Achille, *apelloient* Hyporchématiques. *Il n'est pas facile de sçavoir si les Sauvages les ont apriſes des* Grecs, *ou ſi les* Grecs *les ont apriſes des Sauvages.*

du *Calumet* est la plus belle & la plus gracieuse. Il est vrai qu'on ne la danse qu'en certaines occasions, c'est-à-dire, lorsque les étrangers passent dans leur Païs, ou que leurs ennemis envoient des Ambassadeurs pour faire des propositions de Paix. Si c'est par terre que les uns ou les autres s'aprochent du Village, lorsqu'ils sont prêts d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent jusqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens sortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les étrangers s'aprochant jusques-là, ils dansent tous à la fois en formant un second ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danse dure une demi-heure. Ensuite on vient recevoir en cérémonie les voiageurs pour les conduire au festin. Les mêmes cérémonies s'observent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoient un canot jusqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proë en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au-devant. La danse de guerre se fait en rond, pendant laquelle les Sauvages sont assis sur le derriére. Celui qui danse se promene en dansant à droit & à gauche, il chante en même-tems

ſes Exploits, & ceux de ſes Aieuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de maſſuë ſur un poteau planté au centre du cercle, près de certains joüeurs qui battent la meſure ſur une eſpéce de timbale. Chacun ſe leve à ſon tour pour chanter la chanſon, c'eſt ordinairement lorſqu'ils vont à la guerre, ou lorſqu'ils en reviennent.

La plus grande paſſion des Sauvages, eſt la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'eſt-à-dire, à toutes les Nations avec leſquelles ils ſont en guerre ouverte. Ils ſe piquent auſſi beaucoup de valeur, mais à cela près ils ſont de la derniére indolence ſur toutes choſes. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperamment, & que leur Societé eſt toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gaieté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroît inſuportable, & il n'y a que les jeunes gens qui aprouvent nos maniéres.

J'ai vû ſouvent des Sauvages qui revenant de fort loin diſoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous ſouhaite à tous beaucoup d'honneur.* Enſuite

ils fument leur pipe tranquillement sans interroger, & lorsqu'elle est finie, ils disent, *écoutez parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle chose*, &c. Quand on les interrogen, leur réponse est concise & presque monosyllabique, à moins qu'ils ne soient dans le Conseil, autrement vous les entendez dire, *voilà qui est bien, cela ne vaut rien, cela est admirable, cela est raisonnable, cela est de valeur.*

Qu'on vienne annoncer à un Pere de famille, que ses enfans se sont signalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait plusieurs esclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui est bien*, sans s'informer du reste. Qu'on lui dise que ses enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, sans demander comme la chose est arrivée. Qu'un Jesuite leur prêche les véritez de la Religion Chrétienne, les Prophéties, les Miracles, &c. ils le paieront d'un *cela est admirable*, & rien plus. Qu'un *François* leur parle des Loix du Roiaume, de la justice, des mœurs & des maniéres des *Européens*, ils répéteront cent fois; *cela est raisonnable*; qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à exécuter, ou qui demande que l'on y fasse quelques réflexions, ils diront que *cela est de valeur*, sans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront jusqu'à la fin avec une grande attention. Cepen-

pendant il faut remarquer que lors qu'ils sont avec des Amis sans témoins, & sur tout dans le tête-à-tête, ils raisonnent avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le Conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'est que n'aiant pas d'étude, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soient capables malgré leur rusticité, de fournir à des conversations qui durent souvent plus de trois heures, lesquelles roulent sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Lorsqu'on va visiter un *Sauvage*, on dit en entrant dans sa Cabane, *je viens voir un tel*. Alors Peres, Meres, Femmes & Enfans sortent ou se tirent à quartier vers l'une des extrémitez de la cabane, qui que ce soit ne vient interrompre la conversation ; la coûtume de celui qui est visité, est d'offrir à boire, à manger, ou à fumer, & comme les complimens ne sont pas de mise chez ces Peuples, l'on agit chez eux avec une entiere liberté. S'il arrive qu'on visite la Femme ou les Filles du même *Sauvage*, on dit en entrant *je viens voir une telle*, chacun se retire de même, & on demeure seul avec celle qu'on vient voir; au reste, on ne leur parle jamais d'amourettes durant le jour, comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant surpris que de voir l'issuë des disputes qui surviennent au jeu entre les enfans : ils se disent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échauffez ; *tu n'as point d'esprit, tu es méchant, tu as le cœur gâté.* Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle, écoutent tout sans prendre aucun parti jusqu'à ce qu'ils reprennent le jeu ; que si par hasard ils veulent en venir aux mains, ils se divisent en deux troupes, & les ramenent à leurs Cabanes.

Quoi-que les *Sauvages* n'aient aucune connoissance de la Géographie non plus que des autres Sciences, ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoissent, ausquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord selon l'*Etoile Polaire*, les Ports, les Hvres, les Rivieres, les Anses & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de Guerriers, chaque journée valant cinq lieuës. Ils font ces Cartes Chorographiques particulieres sur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse, ils ne manquent pas de les consulter.

L'Année des *Outaouas*, des *Outagamis*, des *Hurons*, des *Sauteurs*, des *Ilinois*, des *Oumamis*, & de quelques autres Sauvages, eſt compoſée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë, enſuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reſte, tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars*, la Lune *aux Vers*, parce que ces animaux ont accoûtumé de ſortir dans ce tems-là des creux d'arbre, où ils ſe renferment durant l'hiver. Celui d'*Avril*, la Lune aux *Plantes*, *May* la Lune aux *Hirondelles*, ainſi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires, le premier qui ſuit eſt ſurnumeraire & ils ne le comptent pas; par exemple: nous ſommes à preſent dans la Lune de Mars, que je ſupoſe être le trentiéme mois Lunaire, & par conſéquent le dernier de cette époque, ſur ce pied-là celle d'Avril dévroit la ſuivre immédiatement; cependant ce ſera la Lune perduë qui paſſera la premiere, parce qu'elle eſt la trente-uniéme. Enſuite celle d'Avril entrera & on commencera en même-tems le périodo de ces trente mois Lunaires Synodiques, qui ſont environ deux ans & demi. Comme

ils n'ont point de semaines, ils sont obligez de compter depuis le premier jusqu'au vingt-sixiéme de ces sortes de mois; ce qui contient justement cet espace de tems qui court depuis l'instant que la Lune commence à faire voir le fil de son croissant sur le soir, jusqu'à ce qu'après avoit fini son période elle devient presque imperceptible au matin; ce qu'on apelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des Eturgeons, qui est celui d'Août; & je revins le 29. du mois au bled d'Inde, qui est celui de Septembre, ensuite le jour suivant qui étoit le dernier je me reposai. Cependant comme il reste encore trois jours & demi de Lune morte, pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné ce nom de jours nuds.

Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'aiant jamais eu l'industrie de faire des Horloges ou des sabliers pour diviser le jour naturel en parties égales, par le moien de ces petites machines; desorte qu'ils sont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpres. Mais comme ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est de la portée de leur esprit, aiant acquis la connoissance de certaines choses

par une longue expérience & par habitude, comme de traverser des forêts de cent lieuës en droiture sans s'égarer ; de suivre des pistes d'un homme ou d'une bête sur l'herbe & sur les feüilles ; ils connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Astres ne puissent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens aussi peu distraits qu'ils le sont.

Ils sont plus étonnez de voir réduire en pratique quelques petits problêmes de Géometrie, que nous ne le serions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un * Esprit, ne concevant pas qu'on pût connoître sans magie les distances des lieux, sans les mesurer mécha-niquement avec des cordes ou des vergues. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croient plus nécessaire de connoître la largeur d'une Riviere que la hauteur d'un arbre, &c. Je me souviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Missilimakinac*, un esclave porta dans la Cabane où je me trouvai, une espéce de muid, fait d'une grosse piéce de bois mol qu'il avoit artistement percée, dont il prétendoit se servir pour conserver de

* Esprit, c'est une Divinité.

l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaisseau se prirent à raisonner sur sa capacité, tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur différent faire porter de l'eau pour le mesurer. Il n'en falut pas davantage, pour m'obligér de gager contr'eux pour un festin; que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire, la quantité d'eau que ce Vaisseau pouvoit contenir; de sorte que trouvant ensuite, selon ma supputation, qu'il en contenoit 248. pots ou environ, j'en fis faire aussi tôt l'épreuve. Ce qui les surprit davantage fût, qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'eusse rencontré juste, & je leur soutins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibez dans ce bois neuf. Mais ce qui est de plus plaisant, c'est qu'ils me priérent tous de leur aprendre la Stereométrie, afin de pouvoir s'en servir dans le besoin. J'eus beau leur dire qu'il me seroit impossible de pouvoir la leur faire comprendre, leur alléguant plusieurs raisons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils persistérent si fort à me tourmenter, que je fus obligé de les persuader que les Jésuites seuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre sorte, parce qu'on y découvre

moins distinctement que sur les grands, les boutons & les tannes qui croissent au visage. Je me souviens qu'étant à *Missilimakinac* un coureur de bois y porta un Miroir concave assez grand, lequel par conséquent faisoit paroître les visages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouvérent aussi miraculeuse que les montres à réveil, les lanternes magiques, & les pagodes à ressort. Ce qui est de plus plaisant, c'est qu'il se trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en souriant à ce coureur de bois, que si son Miroir avoit assez de vertu pour rendre les objets réellement aussi gros qu'il les représentoit, toutes ses camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Castors qu'il n'en faudroit pour faire sa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuse. Ils se ressouviennent de si loin que lorsque nos Gouverneurs, ou leurs Substituts tiennent Conseil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leurs proposent des choses contraires à ce qu'on leur a proposé il y a trente ou quarante ans, ils répondent que les *François* se démentent, qu'ils changent de sentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela ; & pour mieux assûrer

leur réponse, ils font aporter les *Colliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ce tems-là. Car ce sont des espéces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma septiéme Lettre) sans lesquels il est impossible de conclure aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrémement la Vieillesse, tel fils se rit des Conseils de son Pere qui tremble devant son aieul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Pere dise à son fils qu'il est tems qu'il se marie, ou qu'il aille à la Guerre, à la Chasse ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'est de valeur, j'y penserai*; mais si l'aieul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui est bien, je le ferai.* Si par hazard quelque Sauvage tuë des Perdrix, des Oies, des Canards, ou prend quelque Poisson délicat, il ne manque pas d'en faire présent à ses plus vieux parens.

Les *Sauvages* sont des gens sans souci, qui ne font que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils sont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des festins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, sans que les hommes puissent être de leur partie. Les femmes esclaves

ont

ont le soin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la récolte ; & les hommes esclaves, ont le soin des chasses & des pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres se donnent assez souvent la peine de les aider. Ils ont trois sortes de jeux ; celui des *Pailles* est un jeu de nombres, où celui qui sçait compter, diviser, soustraire ou multiplier le mieux par ces pailles, est assûré de gagner, c'est purement un jeu d'esprit. Celui des *Noiaux* est un jeu de hasard, ils sont noirs d'un côté & blancs de l'autre, on n'y jouë qu'avec huit seulement. On les met dans un plat, qu'on pose à terre, après avoir fait sauter ces *Noiaux* en l'air. Le côté noir est le bon ; le nombre impair gagne, & les huit blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas souvent. Le jeu de la *Pelote* est un jeu d'exercice, elle est grosse comme les deux poings, & les raquettes dont ils se servent sont à peu près faites comme les nôtres, à la réserve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y joüent ordinairement trois ou quatre cens à la fois, plantent deux piquets à cinq ou six cens pas l'un de l'autre, ensuite ils se partagent également en deux troupes, ils jettent la Pelote en l'air à moitié chemin des deux piquets. Alors chaque bande tâche de la pousser jusqu'à son piquet, les uns courent à la bale & les autres se tien-

nent à droit & à gauche à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle retombera ; enfin ce jeu est tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent & se meurtrissent les jambes très-souvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâle. Au reste, tous ces jeux se font pour des festins & pour quelques autres bagatelles ; car il faut remarquer, que comme ils haïssent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties, aussi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais causé de division entr'eux.

On ne sçauroit disconvenir que les *Sauvages* n'aient beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les intérêts de leurs Nations. Ils sont grands Moralistes sur tout lorsqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils se gardent bien de faire en leur presence, à moins que ce ne soit avec quelques *François* de leurs intimes amis. D'ailleurs ils sont incrédules & obstinez au dernier point, incapables de distinguer une supposition chimérique d'un principe assûré, ni une conséquence bien tirée d'une fausse, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre suivant, qui est celui de leur croiance, dans lequel vous trouverez, je m'assûre, des choses qui vous surprendront.

Croiance des Sauvages & les obſtacles à leur converſion.

TOus les Sauvages ſoutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puiſqu'on ne voit rien parmi les choſes matérielles qui ſubſiſte néceſſairement & par ſa propre Nature. Ils prouvent ſon Exiſtence par la compoſition de l'Univers qui fait remonter à un être ſupérieur & tout-puiſſant; d'où il s'enſuit (diſent-ils) que l'homme n'a pas été fait par haſard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un principe ſupérieur en ſageſſe & en connoiſſance, qu'ils apellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus abſtraite. Voici comment ils s'expliquent ſans définition qui puiſſe contenter. L'exiſtence de Dieu étant inſéparablement unie avec ſon eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin, tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être repreſenté ſous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte ou étenduë qu'elle ſoit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela eſt

si vrai que dès qu'ils voient quelque chose de beau, de curieux ou de surprenant, sur tout le Soleil & les autres Astres, ils s'écrient ainsi ; *O Grand Esprit*, nous te voions par tout. C'est de cette maniére en réflechissant sur les moindres bagatelles, ils reconnoissent un être Créateur sous ce nom de *Grand Esprit*, ou de Maître de la vie.

J'oubliois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jesuites leur prêchent sans les contredire, ils se contentent de se railler entr'eux des Sermons que ces Peres leur font à l'Eglise ; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il soit bien persuadé de sa discretion & de son amitié. Je me suis trouvé cinquante fois avec eux, très-embaraſſé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en sçauroient faire d'autres, par raport à la Religion : Je me suis toûjours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jesuites.

Venons à leur raisonnement sur l'immortalité de l'ame. Ils croient tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle est une & simple, & que la destruction d'un être dans la nature, ne se peut faire sans la séparation de ses parties : Ils ne connoissent point ce raisonnement. Ils disent seulement

que si l'ame étoit mortelle, tous les hommes seroient également heureux dans cette vie, puisque Dieu étant tout parfait & tout sage, n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes sont exposez durant cette vie, sur tout les plus honnêtes gens, lorsqu'ils sont tuez, estropiez, captifs, &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumiéres, qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé ou fait esclave, prétendant que ce que nous croions malheur, n'est malheur que dans nos idées, puisque rien ne se fait par les decrets de cet être infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bisarre ni capricieuse, comme ils prétendent faussement que les Chrétiens le publient, & qu'au contraire c'est un bonheur qui arrive à ces gens qui sont tuez, brûlez, captifs, &c. C'est dommage que ces pauvres aveuglez ne veuillent point se laisser instruire; leur sentiment n'est pas tout-à-fait contraire à la clarté de l'Evangile: Ils croient que Dieu pour des raisons impénétrables, se sert de la souffrance de

quelques honnêtes gens pour manifester sa justice. Nous ne sçaurions les contredire en cela, puisque c'est un des points du Systême de nôtre Religion; mais lorsqu'ils concluent que nous faisons passer la Divinité pour un être fantasque & capricieux, n'ont-ils pas le plus grand tort du monde? La premiére cause doit-être aussi la plus sage pour le choix des moiens qui conduisent à une fin; s'il est donc vrai, comme c'est un principe incontestable de nôtre culte, que Dieu permet la souffrance des innocens, c'est à nous d'adorer sa Sageſſe, & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raisonnant grossiérement, me disoit, que nous nous faisions une idée de Dieu comme d'un homme qui n'aiant qu'un petit trajet de mer à passer prendroit un détour de cinq ou six cens lieuës. Cette saillie ne laisse pas de m'embarasser. Pourquoi, disoit-il, Dieu qui peut conduire aisément les hommes à la félicité éternelle, en récompensant le mérite & la vertu, ne prend-il pas cette voie abregée; pourquoi méne-t'il un juste par le chemin de la douleur au but de sa béatitude éternelle. C'est ainsi que ces Sauvages se contredisent eux-mêmes; & c'est ce qui fait voir que *Jesus-Christ* nôtre Maître, nous enseigne lui seul des véritez qui se soûtiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une maniere singuliere de ces malheureux, qui se réduit à ne croire absolument que les choses visibles & probables. C'est-là le point principal de leur Religion abstraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raison d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une montagne, ils répondent qu'ils choisissent la plus belle chose qui soit dans la nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jesuites emploient toutes sortes de moiens pour leur faire concevoir la conséquence du Salut. Ils leur expliquent incessamment l'Ecriture Sainte, & la maniére dont la Loi de *Jesus-Christ* s'est établie dans le monde; le changement qu'elle y a aporté; les prophéties; les révélations & les miracles; ces miserables sont fort éloignez de répondre préciſément aux caractéres de vérité, de sincérité, & de divinité qui se remarquent dans l'Ecriture; ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Peres en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; Par exemple: Quand ils leur prêchent l'Incarnation de *Jesus-Christ*, ils répondent que *cela est admirable*; lorsqu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens,

ils répondent que *c'eſt de valeur*, c'eſt-à-dire, qu'ils penſeront à cela. Et ſi nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Egliſe pour y entendre la parole de Dieu, ils diſent que *cela eſt raiſonnable*, c'eſt à-dire, qu'ils y viendront ; mais au bout du compte, ce n'eſt que pour attraper quelque pipe de tabac qu'ils s'aprochent de ce lieu Saint, ou pour ſe moquer de ces Peres, comme je vous l'ai déja dit ; car ils ont la mémoire ſi heureuſe que j'en connois plus de dix, qui ſçavent l'Ecriture Sainte par cœur. Mais voions ce qu'ils diſent de la raiſon, eux qui paſſent pour des bêtes chez nous.

Ils ſoûtiennent que l'homme ne doit jamais ſe dépoüiller des priviléges de la raiſon, puiſque c'eſt la plus noble faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puiſque la Religion des Chrétiens n'eſt pas ſoûmiſe au jugement de cette raiſon, il faut abſolument que Dieu ſe ſoit moqué d'eux en leur enjoignant de la conſulter pour diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas. De-là ils ſoûtiennent qu'on ne lui doit impoſer aucune Loi, ni la mettre dans la néceſſité d'aprouver ce qu'elle ne comprend pas ; & qu'enfin ce que nous apellons article de foi eſt un breuvage que la raiſon ne doit pas avaler, de peur de s'enivrer & de s'écarter enſuite de ſon che-

min, d'autant que par cette prétenduë foi on peut établir le mensonge aussi-bien que la vérité. Si l'on entend par-là une facilité à croire sans rien approfondir, ils prétendent en se servant de nôtre langage Chrétien, qu'ils peuvent avoir le même droit de soûtenir, en excluant la raison, que leurs opinions sont des mystéres incompréhensibles, & que ce n'est point à nous à sonder les secrets de Dieu, qui sont trop au-dessus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la raison n'a que des lueurs & une lumiére trompeuse, qui méne au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fausse clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidéle, laquelle étant esclave de la foi doit lui obéïr aveuglément & sans replique, comme un *Iroquois* captif à son Maître. On a beau, dis-je, leur représenter que l'Ecriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite raison : Ils se mocquent de toutes ces démonstrations, parce qu'ils suppose nt une si grande contradiction entre l'Ecriture & la raison, qu'il leur semble impossible, n'étant pas convaincus de l'infaillibilité de l'une par les lumiéres de l'autre, qu'on ne prenne des opinions très-douteuses pour des véritez certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en mocquent, ils

disent que les écrits des Siécles passez sont faux, supposez, changez, ou altérez, puis que les Histoires de nos jours ont le même sort. Qu'il faut être fou pour croire qu'un être tout-puissant soit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne se soit avisé de produire des Créatures que depuis cinq ou six mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un méchant Esprit à manger d'une Pomme, qui a causé tous les malheurs de sa Postérité, par la transmission prétenduë de son péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'est faire une injure à Dieu, de supposer qu'il ait fait le miracle de donner l'usage de la parole à cet Animal dans le dessein de perdre tout le Genre Humain. Qu'ensuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour satisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu; que son Incarnation, la honte de son supplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ses Disciples, pour porter la Paix au Monde, sont des choses inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Pére a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que sa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jesus Christ* n'en a pas sauvé la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu, les Chrétiens ont bâti une Religion sans principes,

& sujette au changement des choses humaines ; qu'enfin cette Religion étant divisée & subdivisée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce soit un Ouvrage humain, puis que si elle avoit Dieu pour Auteur, sa prévoyance auroit prévenu cette diversité de sentimens par des décisions sans ambiguité ; c'est-à-dire, que si cette Loi Evangelique étoit descenduë du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obscuritez, qui sont le sujet de la dissension, & que Dieu prévoyant les choses futures auroit parlé en termes si clairs & précis, qu'il n'auroit point laissé de matiére à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin ; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t on ? puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme ; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel ; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de

Jesus-Christ : ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort ; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier ni de rien demander ; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parens dans le Païs des ames, puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent *Saint Paul* de Visionnaire, soûtenant qu'il se contredit sans cesse, & qu'il raisonne impitoyablement ; & de plus ils se moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens simples & superstitieux, d'où ils prennent occasion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à persuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi jusqu'au troisiéme Ciel. Voici un passage de l'Ecriture qui les choque, *multi vocati, pauci verò electi*, c'est ainsi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appellez, „ mais peu d'élûs ; si Dieu l'a dit, il faut „ que cela soit, car rien ne peut l'empêcher.

„ Or si de trois hommes il n'y en a qu'un
„ de sauvé, & que les deux autres soient
„ damnez, la condition d'un cerf est pré-
„ férable à celle de l'homme, quand même
„ le parti seroit égal, c'est-à-dire, qu'il n'y
„ en auroit qu'un de damné. C'est l'ob-
jection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chasse avec lui. Je lui répondis, qu'*il falloit tâcher d'être ce bienheureux élû en suivant la Loi & les Préceptes de Jesus-Christ*; mais ne se payant pas de cette raison, eu égard au grand risque de deux perdus pour un de sauvé, par un Decret immuable, je le renvoyai aux Jésuites, n'osant pas l'assurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élû, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à Saint *Paul*: sur tout à l'égard de la Religion, où ils demandent de la probabilité, celui dont je viens de parler n'étoit pas si dépourvû de bon sens qu'il ne pût être capable de bien penser, & de faire de bonnes réfléxions sur la Religion, mais il étoit si prévenu que la foi des Chrétiens est contraire à la raison, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché plusieurs fois de le délivrer de ses préjugez. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moïse* & des autres *Prophêtes*, ce consentement presque universel de toutes les Nations à

reconnoître *Jesus-Christ*, le martyre des Disciples & des premiers Fidéles, la succession perpétuelle de nos sacrez Oracles, la ruïne entiére de la République des *Juifs*, la destruction de Jérusalem prédite par Nôtre Sauveur ; il me demandoit „ si mon „ Pere ou mon Ayeul avoient vû tous ces „ événemens, & si j'étois assez crédule „ pour m'imaginer que nos Ecritures fussent „ véritables, voyant que les Relations de „ leurs Païs, écrites depuis quatre jours, „ étoient pleines de Fables ; Que la foi dont „ les *Jesuites* leur rompoient la tête n'étoit „ autre chose, que *tirerigan* (c'est-à-dire *per-* „ *suasion*) qu'être persuadé, c'est voir de ses „ propres yeux une chose, ou la reconnoître „ par des preuves claires & solides ; Que „ ces Peres & moi bien loin de leur faire „ voir, ou leur prouver la vérité de nos „ mystéres, nous ne faisions que leur répan- „ dre des ténébres & des obscuritez dans „ l'esprit. " Voilà jusqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De-là, Monsieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flâte que ce détail vous aura diverti sans vous scandaliser. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre sainte Foi pour que toutes ces impiétez fassent aucune dangereuse impression sur vous. Je m'assure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admirons en-

semble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations ayent tant d'éloignement pour nos divines Véritez, & profitons de l'avantage dont nous joüissons par dessus elles sans l'avoir mérité. Ecoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils se seront retranchez dans la Morale : „ Ils „ diront d'abord que les Chrétiens se mo„ quent des Préceptes de ce Fils de Dieu, „ qu'ils prennent ses défenses pour un jeu, „ & qu'ils croyent qu'il n'a pas parlé sé„ rieusement, puis qu'ils y contreviennent „ sans cesse, qu'ils rendent l'adoration qui „ lui est dûë à l'argent, aux *Castors* & à „ l'intérêt, murmurant contre son Ciel & „ contre lui dès que leurs affaires vont mal, „ qu'ils travaillent les jours consacrez à la „ piété, comme le reste du tems, joüant, „ s'enyvrant, se battant & se disant des in„ jures ; Qu'au lieu de soulager leurs Péres, „ ils les laissent mourir de faim & de misé„ re ; qu'ils se moquent de leurs conseils ; „ qu'ils vont même jusqu'à leur souhaiter la „ mort qu'ils attendent avec impatience ; „ qu'à la réserve des *Jésuites* tous les autres „ courent les nuits de Cabane en Cabane „ pour débaucher les *Sauvagesses* ; qu'ils se „ tuënt tous les jours pour des larcins, pour „ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils „ se pillent & se volent, sans aucun égard

„ au sang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
„ trouvent l'occasion de le faire impuné-
„ ment ; qu'ils se déchirent & se diffament
„ les uns les autres, par des médisances atro-
„ ces, mentant sans scrupule dès qu'il s'a-
„ git de leur intérêt ; Que ne se contentant
„ pas du commerce des filles libres, ils dé-
„ bauchent les femmes mariées, & que ces
„ femmes adulteres font en l'absence de leurs
„ maris, des enfans dont le pere est incon-
„ nu ; Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
„ assez de docilité pour croire l'humanité
„ de ce Dieu, quoique ce soit la chose
„ du monde la plus contraire à la Raison,
„ semblent douter de ses Commandemens
„ & de ses Préceptes, lesquels, quoi que
„ très-saints & fort raisonnables, ils trans-
„ gressent continuellement. " Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de faire le détail de leurs raisonnemens sauvages ; ainsi je crois qu'il vaut mieux passer droit aux adorations qu'ils font ordinairement au *Kitchi Manitou*, c'est-à-dire, Grand Esprit ou Dieu, que de vous fatiguer de cette Philosophie, qui n'est que trop vraye dans le fond, & qui doit faire gémir toutes les bonnes ames persuadées de la Verité du Christianisme....

Adoration des Sauvages.

AVant que d'entrer en matiére il eſt bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Eſprit*, tout ce qui ſurpaſſe la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cauſe. Ils en croyent de bons & de mauvais. Les premiers ſont l'Eſprit des Songes, le *Michibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadran Solaire*, *un Réveil*, & cent autres choſes qui leur paroiſſent inconcevables: Les derniers ſont le tonnerre, la grêle qui tombe ſur leurs bleds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur eſt préjudiciable, & dont ils ignorent la cauſe; dès qu'un fuſil eſtropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils diſent que le *méchant Eſprit* s'y étoit renfermé dedans; ſi par hazard une branche d'arbre éborgne un Chaſſeur, c'eſt le *méchant Eſprit* qui l'a fait; ſi quelque coup de vent les ſurprend lors qu'ils ſont en Canot au milieu de quelque traverſe dans les Lacs, c'eſt le *méchant Eſprit* qui agite l'air; ſi par un reſte de maladie violente quelqu'un perd l'uſage de la raiſon, c'eſt le *méchant Eſprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils

* *Genie ſe rapporte au mot d'Intelligence.*

appellent *Matchi Manitous*, au nombre desquels ils mettent aussi l'or & l'argent. Il est à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Esprits en plaisantant, & à peu près comme nos Esprits forts se raillent des Sorciers & des Magiciens. Je ne saurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en est des rélations de *Canada* comme des Cartes Géographiques de ce Païs-là ; c'est-à-dire, que de bonne foi je n'en ai vû qu'une seule de fidéle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impression fut ensuite défenduë à *Paris*, sans que j'en sache la raison. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoissance ; j'ai lû cent folies sur ce sujet, écrites par des gens d'Eglise, qui soûtiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le consultent & qu'ils lui rendent quelque sorte d'hommage. Toutes ces suppositions sont ridicules ; car le *Diable* ne s'est jamais manifesté à ces *Amériquains*. Je me suis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû sous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai consulté sur cela tans d'habiles *Jongleurs*, qui sont des espéces de Charlatans, qui divertissent beaucoup, comme je l'expliquerai dans la suite, qu'il est à présumer avec raison que si le *Diable* leur étoit apparu,

ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainsi après avoir fait tout ce que j'ai pû pour en être parfaitement éclairci, j'ai jugé que ces Ecclesiastiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou*, qui veut dire *méchant Esprit*, étant composé de *Matchi*, qui signifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Esprit*, à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choses qui leur sont nuisibles, ce qui selon le tour de nôtre Langue peut se rapporter aux termes de *Fatalité*, de *Mauvais Destin*, & d'*infortune*, &c. & non pas ce méchant Esprit qu'on représente en *Europe* sous la figure d'un homme à longue queuë, à grandes cornes & avec des griffes.

Les *Sauvages* ne font jamais de sacrifices de Créatures vivantes au *Kichi Manitou*, c'est ordinairement des Marchandises qu'ils trafiquent avec les *François* pour des Castors. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont raconté qu'ils en ont brûlé en un seul jour pour la valeur de cinquante mille écus à *Missilimakinac*. Je n'ai jamais vû de cérémonie à si haut prix : quoiqu'il en soit, voici le détail de ce sacrifice. Il faut que le jour soit clair & serain, l'Horison net & le tems calme, alors chaque Sauvage porte son Oblation sur le Bucher : ensuite le Soleil étant à son plus haut degré, les enfans se rangent autour du Bucher avec des

écorces allumées pour y mettre le feu, & les guerriers danſent & chantent à l'entour juſqu'à ce que tout ſoit brûlé & conſumé, pendant que les vieillards font leurs Harangues au *Kitchi Manitou* en préſentant de tems en tems des pipes de tabac allumées au Soleil. Ces Chanſons, ces Danſes & ces Harangues durent juſqu'à ce que le Soleil ſoit couché, quoiqu'ils prennent pourtant quelque intervalle de relâche pour s'aſſeoir & fumer à leur aiſe.

Il ne me reſte plus qu'à raporter ici, avant que de finir ce Chapitre, les propres paroles de ces vieux Harangueurs, avec les Chanſons des Guerriers. „ Grand Eſprit, Maî-„ tre de nos vies, Grand Eſprit Maître des „ choſes viſibles & inviſibles, Grand Eſprit „ Maître des autres Eſprits, bons & mau-„ vais, commande aux bons d'être favora-„ ble à tes enfans les *Outaouas*, ou, &c. „ Commande aux méchans de s'éloigner „ d'eux. O Grand Eſprit, conſerve la for-„ ce & le courage de nos Guerriers pour „ reſiſter à la fureur de nos ennemis. Con-„ ſerve les Vieillards en qui les corps ne „ ſont pas encore tout à fait uſez pour don-„ ner des Conſeils à la Jeuneſſe. Conſer-„ ve nos Enfans, augmentes en le nom-„ bre, délivre-les des mauvais Eſprits & „ de la main des méchans hommes, afin „ qu'en nôtre vieilleſſe ils nous faſſent vi-

„vre & nous réjouïssent. Conserve nos „moissons, & les Animaux, si tu veux „que nous ne mourions pas de faim. Gar„de nos Villages, & les Chasseurs en leurs „Chasses. Délivre-nous de funeste surpri„se pendant que tu cesses de nous donner „la lumiére du Soleil qui nous prêche ta „grandeur & ton pouvoir : avertis-nous par „l'Esprit des songes de ce qu'il te plaît „que nous fassions, ou que nous ne fassions „pas. Quand il te plaira que nos vies „finissent, envoye-nous, dans le grand „Païs des ames, où se trouvent celles de „nos Peres, de nos Meres, de nos Fem„mes, de nos Enfans, & de nos autres Pa„rens. O Grand Esprit, Grand Esprit, „écoute la voix de la Nation, écoute tous „tes enfans, & souviens-toi toûjours d'eux.

Voici les termes mêmes dont les Guerriers se servent dans leurs Chansons, qui durent jusqu'au coucher du Soleil. „Cou„rage, le Grand Esprit nous donne un si „beau Soleil, mes freres, prenons coura„ge. Que ses ouvrages sont grands ! ou „que le jour a paru beau ! Il est bon, ce „Grand Esprit, c'est lui qui fait tout agir. „Il est le Maître de tout. Il se plaît à nous „entendre ; mes freres, prenons courage ; „nous vaincrons nos ennemis, nos champs „porteront des bleds, nous ferons de gran„des Chasses, nous nous porterons tous

„ bien, les Vieillards se réjouïront, leurs „ Enfans augmenteront, la Nation prospe- „ rera ; mais le Grand Esprit nous aime, „ son Soleil s'est retiré, il a vû les *Outaouas* „ ou, &c. C'en est fait ; ouï ç'en est fait ; le „ Grand Esprit est content, mes freres, pre- „ nons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font aussi des Harangues ordinairement quand le Soleil se leve, en présentant leurs enfans à cet Astre. Les Guerriers sortent aussi du Village lorsqu'il est prêt à se coucher pour danser la danse du Grand Esprit. Cependant il n'y a ni jour, ni tems fixe pour les sacrifices, non plus que pour les danses particuliéres des uns & des autres.

Amours & Mariages des Sauvages.

IL y auroit mille choses curieuses à dire au sujet des Amourettes & du Mariage de ces Peuples ; mais comme cela m'emporteroit trop de tems & que vous pourriez peut-être vous rebuter d'un détail trop particularisé, je me contenterai d'en raporter l'essentiel.

On peut dire que les hommes sont aussi indifferens que les filles sont passionnées. Ceux-là n'aiment que la Guerre & la Chasse, c'est où ils bornent toute leur Ambition. Cependant lorsqu'ils sont chez eux sans oc-

la Cérémonie du Mariage

A. l'Amant porte l'Allumette au lict de sa maitresse, quant elle veut bien l'admettre elle la souffle et quant elle ne le veut point elle couvre sa tête de sa couverture, et lors quelle veut bien l'entretenir elle se met a son séant et lui permet de s'asseoir sur le pied de son lict.

Vieillard allant recevoir à la porte de la Cabane la mariée accompagnés de ses parens.

RFJCE

cupation ils *courent l'allumète*, c'eſt le terme dont ils ſe ſervent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne ſe marient qu'à l'âge de trente ans, parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle ſorte, qu'ils n'ont plus la même force pour eſſuyer de groſſes fatigues, ou les jarrets aſſez forts pour faire de longues courſes, & pour courir après leurs ennemis; qu'enfin ceux qui parmi eux ont voulu ſe marier ou *courir l'allumète* un peu trop fréquemment, ſe ſont ſouvent laiſſez prendre par les *Iroquois*, pour avoir ſenti de la foibleſſe dans leurs jambes & leur vigueur ralentie. Ce n'eſt pourtant pas à dire qu'ils gardent la chaſteté juſqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cauſe des vapeurs, des maux de reins, & des retentions d'urine, il eſt abſolument néceſſaire pour l'entretien de la ſanté de *courir l'allumète* une fois toutes les ſemaines.

Si les Sauvages étoient capables de s'aſujetir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils euſſent une force d'eſprit extraordinaire, pour diſſimuler la juſte jalouſie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtreſſes, & pour s'empêcher en même tems, d'inſulter à leurs rivaux. Je connois mieux le genie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont paſſé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'e-

xactitude, que toutes leurs maniéres me ſont auſſi parfaitement connuës que ſi j'avois paſſé toute ma vie avec eux. C'eſt ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette ſorte de fureur aveugle que nous appellons *Amour.* Ils ſe contentent d'une amitié tendre, & qui n'eſt point ſujette à tous les excès que cette paſſion cauſe à ceux qui en ſont poſſedez; en un mot, ils aiment ſi tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une ſimple bien-veillance: ils ſont diſcrets au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique aſſés forte, eſt ſans emportement, veillant toûjours à ſe conſerver de la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le treſor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne ſont pas tout-à-fait ſi Sauvages que nous.

Les Sauvages ne ſe querellent, ne s'injurient ni ne médiſent jamais de leur prochain, ils ſont auſſi grands Maîtres les uns que les autres, car tout eſt égal entre eux: jamais fille ni femme n'a cauſé de deſordre parmi ces gens-là, les femmes ſont ſages & leurs maris de même; les filles ſont folles & les garçons ſont aſſez ſouvent des folies avec elles. Il leur eſt permis de faire ce qu'elles veulent; les Peres, les meres, freres, ſœurs, &c. n'ont rien à redire ſur leur conduite: ils diſent qu'elles ſont Maî-

treſſes

treſſes de leurs corps, qu'elles ſont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté : les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plaît, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient paſſer pour des infâmes s'ils étoient infidéles à leurs épouſes.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvageſſes* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter : Elles diſent que le tems de la nuit eſt le plus propre ; tellement que ſi par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil*, c'eſt la phraſe ſauvage, *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque ſottiſe en ſe retirant. C'eſt une régle générale que quand on veut s'attirer l'eſtime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre maniére. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles : on peut parler de mille avantures qui ſurviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment ; leur gayeté & leur humeur enjoüée ſont inconcevables, riant aſſez aiſément & de l'air du monde le plus engageant. C'eſt dans ces Converſations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les ſujets dont on traite ſoient indifferens, on ne laiſſe

pas d'agiter une autre matiere par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois visites à sa Maîtresse, soupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout à fait persuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'aiant ni *tien* ni *mien*, ni supériorité, ni subordination, & vivant dans une espéce d'égalité conforme aux sentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne sont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs cabanes sont toûjours ouvertes de nuit & de jour; de plus, il faut savoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les esclaves qui ne couchent jamais dans la cabane de leurs Maîtres, ont soin de couvrir les feux avant que de se retirer; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la cabane de sa belle, bien envelopé, allume au feu une espéce d'allumette, puis ouvrant la porte de son cabinet il s'aproche aussi-tôt de son lit, & si elle souffle ou éteint son allumette, il se couche auprès d'elle; mais si elle s'enfonce dans la couverture, il se retire. Car c'est une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reste, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait périr leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant,

elle ne trouveroit jamais à se marier : ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût, elles n'hésitent point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est, selon le raport de quelques Sauvages plus rafinez, qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants, ôtant aux uns & aux autres toute matiere de soupçon, afin d'en agir comme il leur plaît.

Les *Sauvageſſes* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs ils sont assidus auprès d'une Maîtresse. Cependant les *Jésuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce ; & pour y réüssir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les cabanes, qui comme de fidéles espions, leur raportent ce qu'ils voient, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infracteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'opoſition de ces bons Peres, il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues

dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jésuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles ; car dès qu'ils s'ingérent de les censurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traitent les *François*, on leur répond nettement qu'ils se fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtresse : c'est la réponse qu'un *Huron* fit un jour en pleine Eglise, à un Jésuite, qui s'adressant à lui, prêchoit avec une liberté Apostolique contre les courses nocturnes des Sauvages.

Ces peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'esprit & de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage est pour eux une source de peine & de chagrin. Cet engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir ; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans espérance de pouvoir jamais rompre ce nœud, enfin de quelques bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes & immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, & que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur Mariage passeroit chez nous à juste titre pour un commerce criminels. Par

exemple un Sauvage qui s'eſt aquis la réputation de brave Guerrier s'étant ſignalé pluſieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra ſe marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'eſperance de ſe voir pendant ſa vieilleſſe une famille qui le faſſe ſubſiſter. Ce brave cherchera une fille qui lui convienne : enſuite les deux parties étant d'acord elles font part du deſſein à leurs parens. Ceux-ci n'oſeroient y contredire, il faut qu'ils y conſentent, & pour être témoins de la cérémonie, ils s'aſſemblent dans la cabane du plus ancien parent où le feſtin ſe trouve prêt au jour fixé. La table eſt couverte avec profuſion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Aſſemblée eſt ordinairement nombreuſe. On y chante, on y danſe & l'on s'y divertit à la maniere du Païs. Après la fin du repas & des divertiſſemens, tous les parens du futur époux ſe retirent, à la réſerve des quatre plus vieux : enſuite la future épouſe ſe preſente à l'une des portes de cette cabane accompagnée de ſes quatre plus vieilles parentes : auſſi-tôt le plus décrepit la vient recevoir, & la conduit à ſon prétendu dans un lieu où les deux épouſez ſe tiennent debout ſur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les vieillards font de très-courtes Ha-

rangues. Dans cette posture ces mariez se haranguent tour à tour & dansent ensemble en chantant, & tenant toûjours la baguette, laquelle ils rompent ensuite en autant de morceaux qu'il se trouve de témoins pour les leur distribuër. Cela étant fait, on recònduit la mariée hors de la cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de son Pere, où le marié est obligé d'aller la trouver quand il lui plaît, jusqu'à ce qu'elle ait un enfant ; car alors elle fait porter ses hardes chez son époux pour y demeurer jusqu'à ce que le Mariage soit rompu.

Il est permis à l'homme & à la femme de se séparer quand il leur plaît. Ordinairement ils s'avertissent huit jours auparavant, se donnent des raisons pour se quitter plus honnêtement, mais ordinairement ils ne se disent autre chose, si ce n'est qu'étant malades le repos est plus convenable à leur santé que le Mariage ; alors les petits morceaux de baguette qui ont été distribuez aux parens des mariez, sont portez dans la cabane où la cérémonie s'est faite pour y être brûlez en leur présence. Il faut remarquer que ces séparations se font sans dispute, querelle ni contradiction. Les femmes sont aussi libres que les hommes de se remarier à qui bon leur semble Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois

& quelquefois fix ; avant que de repaſſer à de ſecondes nôces. Lorſqu'ils ſe ſéparent les enfans ſont partagez également, car les enfans ſont le tréſor des Sauvages : ſi le nombre eſt impair, la femme en a plus que le mari.

Quoique la liberté de changer ſoit entiere, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déja dit qu'ils ſe gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage ; mais ce qui eſt encore de plus édifiant, c'eſt que d'abord que la femme s'eſt déclarée groſſe, les deux conjoints s'abſtiennent exactement du droit, & obſervent exactement la continence juſqu'au trentiéme jour après l'accouchement. Lors que la femme eſt ſur le point d'accoucher, elle ſe retire dans une certaine cabane deſtinée à cet uſage ; ſes ſervantes eſclaves l'accompagnent, la ſervent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reſte, le Sexe ſe délivre du fardeau naturel ſans le ſecours de Sages femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européenes* auroient peine à concevoir, & le tems de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles obſervent une eſpéce de purification pendant trente jours, ſi c'eſt un enfant mâle, &

quarante si c'est une fille ; ne retournant à la cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiéde jusqu'au menton ; ensuite elles les emmaillotent sur de petites planches rembourrées de coton, le long desquelles elles les couchent sur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne se servent quasi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne soient incommodées, & elles ne sévrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout aussi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles sont assurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à se marier après cinquante ans ; car les hommes de même âge disent que ne pouvant plus avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soûtiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lorqu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le mari ou la femme venant à mourir,

le veuvage ne dure que six mois ; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre, deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout-à-fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur ; mais si le veuf ou la veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que *l'Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuiât dans le *Païs des ames*, puisqu'il n'a fait que passer sans oser revenir ; & qu'ainsi ils ne se croient pas obligez d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Européens* ; ils apellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme comme si, disent-ils, ils n'étoient pas assûrez que ce fragile Animal est dans l'impossibilité de garder la foi. Ils ajoûtent par un faux raisonnement, que le soupçon n'est qu'un doute, & qu'ainsi de douter de ce qu'on voit, c'est être aveugle ou fou, dès que la chose est réelle & évidente : qu'enfin, il est impossible que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un mê-

me Mari, de se ragoûter en se divertissant avec un autre homme. Je suis persuadé qu'un Sauvage soufriroit plûtôt la mutilation, que d'avoir caressé la femme de son voisin. Les *Sauvageßes* ne sont pas d'une chasteté moins austére. Je ne crois pas qu'en l'espace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative sur la couche d'autrui. Il est vrai que les *François* ne pouvant pas distinguer les femmes d'avec les filles, les pressent quelquefois lors qu'ils les trouvent seules à la chasse dans le Bois, ou dans le tems qu'elle se promènent dans leur champ, mais celles qui sont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui est devant mes yeux m'empêche de te voir.*

Les Sauvages portent toûjours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple : le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'apelle *Saßaretsi*, étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura plusieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par sa mort, parce que ses enfans ne s'apellent plus que du nom de leur Mere. Comment est-ce donc que ce nom a subsisté depuis sept ou huit cens ans, & qu'il subsistera : c'est que la sœur de ce *Saßaretsi* venant à se marier avec un autre, les enfans qui proviendront de ce Mariage, Sauvage, que nous apellerons *Adario*,

s'apelleront *Saſiaretſi*, qui eſt le nom de la femme, & non pas *Adario* qui eſt celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raiſon de cette coûtume, ils m'ont répondu que les enfans aiant reçû l'ame de la part de leur pere, & le corps de la part de la mere, il étoit raiſonnable qu'ils perpétuaſſent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu ſeul eſt le Créateur des ames, & qu'il étoit plus vrai ſemblable de croire que c'étoit, parce qu'ils étoient aſſûrez de la mere, & non pas du pere, mais ils prétendent déciſivement, que cette raiſon eſt abſurde, ſans en aporter aucune preuve.

Lorſqu'une femme a perdu ſon Mari, & qu'il a d'autres freres qui ne ſont pas encore mariez, l'un d'eux épouſe la veuve ſix mois après. Ils en agiſſent de même avec les ſœurs de leur femme, laquelle venant à mourir, l'une de ſes ſœurs remplit ordinairement ſa place: mais il faut remarquer que cela ne s'obſerve qu'entre des Sauvages qui ſe piquent d'une plus grande ſageſſe que les autres. Il y a des Sauvages qui obſervent le Célibat juſqu'à la mort, & qui ne vont jamais à la guerre, ni à la chaſſe, parce qu'ils ſont ou lunatiques, ou incommodez; quoiqu'il en ſoit, on a pour eux autant de conſidération que pour les plus ſains & les plus

braves du Païs, & si l'on en fait quelques railleries, ce n'est jamais en leur presence. L'on trouve parmi les *Ilinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme, mais ils font indifféremment usage des deux Sexes. Ces *Ilinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, aussi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Missisipi*.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Amériquains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le Païs de *Venus*, ce qu'on pourroit justement reprocher à nôtre *Europe*, vont toûjours bride en main, étant moderez dans le commerce des femmes, dont ils ne se servent que pour la propagation de leurs familles & pour conserver leur santé.

Je vous ai fait remarquer que lorsqu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à se marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'apellent *Ickouene Kiouſa*, c'est-à dire, *femme de Chasse*, parce qu'elles se divertissent ordinairement avec des Chasseurs, alléguant pour raison qu'elles se sentent trop indifférentes pour s'engager dans le lieu conjugal, trop négligentes pour

élever des enfans, & trop impatientes pour passer tout l'hiver dans les Villages, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens. Leurs Parens n'oseroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaise conduite ; au contraire, ils paroissent l'aprouver, en disant, comme je crois vous l'avoir déja marqué, que leurs Filles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles disposent de leurs personnes, & qu'il leur est permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reste, les enfans de ces publiques sont réputez légitimes, joüissant de tous les priviléges des enfans de familles ; avec cette différence, que les Chefs de Guerre ou de Conseil, ne voudroient jamais les accepter pour Gendres, & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes ; quoique d'ailleurs elles ne joüissent d'aucun droit, ni d'aucune prééminence qui leur soit particuliere. Les Jésuites font tous leurs efforts pour arrêter le désordre de ces filles débauchées ; ils ne cessent de prêcher aux Parens que leur indulgence est fort désagréable au Grand Esprit, & qu'ils répondront devant Dieu du peu de soin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chasteté, qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement, s'ils ne sont pas plus soigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela eſt admirable*, & les femmes ont coûtume de dire aux bons Peres en ſe moquant, que ſi leur menace eſt bien fondée, il faut que les montagnes de cet autre monde ſoient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remédes des Sauvages.

LEs Sauvages ſont robuſtes & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoiſſent point ce grand nombre de maladies dont les *Européens* ſont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropiſie*, &c. Ils ſont d'une ſanté inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conſerver, & quoi qu'ils dévroient, ce ſemble, l'affoiblir par les exercices violens de la danſe, de la chaſſe, & des courſes de guerre, où ils paſſent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui ſeroit en *Europe* une cauſe de maladie mortelle. Il eſt vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleureſies, mais cela eſt auſſi rare qu'il eſt peu ordinaire qu'ils en guériſſent lorſqu'ils en ſont attaquez, car c'eſt l'unique maladie contre laquelle tous leurs remédes ſont inutiles. La *petite Verole* eſt auſſi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *groſſe* l'eſt vers le Midi. Là

Sauvages qui sortant de la Sueric se sont jettés dans le Lac
ge des Sauvages
Etuve ou Sueric ou deux hom mes Suent
Parens du malade qui dansent
Jongleur dans sa Cabane criant &c.
Cerf dont on doit faire un festin Par ordonance du Medecin
nde monstrueuse pour le repas Medecin et de ses &c.
Parens du mort qui dansent
Enterrement d'un Sauvage
metière des Sauvages.
Esclaves du mort portant son bagage
Parens du mort qui dansent

RPJCB

premiére de ces deux maladies eſt très-dangereuſe en Hiver, par la difficulté de la tranſpiration. Cependant, quoi qu'elle ſoit mortelle, les Sauvages en font ſi peu de cas, qu'ils ſe promenent dans le Village de cabane en cabane, s'ils en ont la force, ſinon ils s'y font porter par leurs eſclaves. La maladie Vénérienne eſt tout-à-fait commune du côté des *Ilinois* & du Fleuve de *Miſſiſſipi*. Je me ſouviens qu'étant avec les *Akanſas* que je rencontrai ſur ce grand Fleuve à la ſortie de la Riviere des *Miſſouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépoüillé devant moi me fit voir une partie de ſon corps tombant en pourriture; il faiſoit boüillir des racines, & lui aiant demandé à quel uſage, il me répondit par interpréte, qu'il eſpéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le ſuc de ces mêmes racines & en prenant inceſſamment de bons bouillons de viande & de poiſſon.

L'eau de vie fait un terrible ravage chez les peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent eſt incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abſtenir. Cette boiſſon qui eſt meurtriére d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Païs-là ſans l'avoir mixtionnée, les conſume ſi fort, qu'il faut

avoir vû les funeſtes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait preſque tous tomber dans cette langueur qu'on apelle conſomption. Vous les voiez pâles, livides & affreux comme des ſquelettes. Leurs feſtins qui ſont de copieux repas où l'on ſe fait un mérite de ne rien laiſſer, leur ruïne abſolument l'eſtomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digeſtion ſe fait plus aiſément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons nôtre eſtomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produiſent des cruditez. Les Sauvages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & ſa durée. Lorſqu'ils ſont malades ils ne prennent que des boüillons, mangent peu, & lorqu'ils ſont aſſez heureux que de pouvoir dormir ils ſe croient ſauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le ſommeil & les ſueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils ſont ſi fort affoiblis qu'ils ne peuvent ſortir du lit, leurs parens viennent danſer & ſe réjoüir devant eux, pour les divertir. Au reſte, ils ne manquent jamais d'être viſitez par les *Jongleurs*, dont il eſt bon de dire ici deux mots en paſſant.

Un *Jongleur* eſt une eſpéce de Médecin, ou, pour mieux dire, de Charlatan, qui s'é-

tant guéri d'une maladie dangereuse, est assez fou pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Esprits*. Or quoi que tout le monde se raille de ces *Jongleurs* en leur absence, & qu'on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on ne laisse pas de les laisser aprocher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorsions, comme s'ils étoient possedez, & tout ce tintamarre se termine par demander un festin de Cerf ou de grosses Truites pour la compagnie, qui a le plaisir de la bonne chére & du divertissement.

Ce *Jongleur* vient voir le malade, l'examine fort soigneusement, en disant, si le méchant Esprit est ici nous le ferons bien vîte déloger: Après-quoi il se retire seul dans une petite tente faite exprès, où il chante & danse, hurlant comme un *Loup-garou*, (ce qui a donné lieu aux Jesuites de dire que le *diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini sa charlatanerie, il vient sucer le malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques osselets de sa bouche, „ que ces mêmes osselets sont sortis de son corps, qu'il prenne courage,

„ puiſque ſa maladie eſt une bagatelle, &
„ qu'afin d'être plûtôt guéri il eſt expédient
„ qu'il envoie ſes eſclaves, & ceux de ſes
„ parens à la chaſſe aux Elans, aux Cerfs,
„ &c. pour manger de ces ſortes de viandes,
„ dont ſa guériſon dépend abſolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur aportent ordinairement certains jus de plantes ou de ſimples, qui ſont des eſpéces de purgations, qu'on apelle *Maskikik*; mais les malades les gardent par complaiſance plûtôt que de les boire, parce qu'ils croient que les purgatifs échauffent la maſſe du ſang, & qu'ils affoibliſſent les veines & les artéres, par leurs violentes ſecouſſes; ils ſe contentent de ſe faire bien ſuër, de prendre des boüillons, de ſe tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, auſſi-bien durant l'accès des fiévres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous ſommes aſſez fous pour nous ſervir de vomitifs; car toutes les fois qu'ils voient des *François* qui uſent de ces remédes violents, ils ne ſçauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette ſorte de remède ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes; mais ils ſont encore plus ſurpris de la ſaignée, parce que, diſent-ils, le ſang étant la méche de la vie,

il seroit plus avantageux d'en remettre dans les Vaisseaux que de l'en faire sortir, puis que la vie se dissipe quand on en ôte le principe & la cause, d'où il suit nécessairement qu'en perdant le sang la nature n'agit plus qu'avec lenteur & foiblesse, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties se dessèchent; ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* sont accablez.

Les Sauvages ne passent jamais huit jours sans suër, soit qu'ils soient malades, ou qu'ils se portent bien, avec cette difference que quand ils joüissent d'une santé parfaite, ils vont se jetter l'Eté dans la Riviere encore tous humides de sueur, & l'Hiver dans la nége; au lieu que lorsqu'ils sont incommodez, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou six Sauvages suent aisément dans un lieu destiné à cet usage, lequel endroit est une espéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de grosses pierres enflâmées, ce qui cause une si grande chaleur qu'en moins de rien on y suë prodigieusement. Au reste, ils ne se servent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne se laissent persuader par les Jesuites, ou par nos Médecins, d'user de ces remédes.

Un Sauvage me disoit un jour de fort bon sens, que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'esprit, n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de sa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas disconvenir que cela ne contribuât beaucoup à leur faire passer cette même vie sans ressentir aucune incommodité. Il se moquoit en même-tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être aussi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lorsque nous sommes attaquez de la moindre fiévre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus souvent, au lieu que si nous traitions le mal de bagatelle, aussi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, sans violenter la nature par la force de nos remédes & de nos drogues, cette bonne mere ne manqueroit pas de nous soulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais se servir de nos Chirurgiens, ni de nos Médecins. Ils soûtiennent que tout mélange de drogues est un poison qui détruit la chaleur naturelle & qui consume la poîtrine. Ils prétendent que les lavemens ne sont salutaires qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lorsque les *François* se trouvent à leurs Villages. Ils croient que la diette

échauffe le ſang, & qu'il eſt très-dangereux de refuſer à ſon appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments ſoient de bon ſuc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poiſſon ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de ſalade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'eſtomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni diſlocation, qu'ils ne guériſſent avec des Simples & des Herbes dont ils connoiſſent la proprieté; & ce qui eſt de ſingulier, c'eſt que la *cangréne* ne ſe met jamais à leurs bleſſures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du Païs, mais plûtôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne*, malgré ces mêmes Remedes, s'introduit dans les playes des *François*, qui ſans contredit ſont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au ſel que nous mangeons, s'imaginant qu'il eſt la cauſe de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de ſalé ſans être malades à mourir, & ſans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus ſe réſoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'eſtomach & qu'elle retarde la digeſtion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choſes par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs maniéres. On a beau les aller

voir lors qu'ils sont à l'extrémité pour les exhorter à se faire saigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne souffrent pas jusqu'au point de pouvoir se résoudre d'avancer leur mort par les remédes des *François*, lesquels remédes ils croyent, disent-ils, aussi méchans que ceux qui les donnent.

Dès qu'un Sauvage est mort on l'habille le plus proprement qu'il est possible, & les esclaves de ses Parens le viennent pleurer. Ni meres, ni sœurs, ni freres, n'en paroissent nullement affligez, ils disent qu'il est bienheureux de ne plus souffrir, car ces bonnes gens croyent, & ce n'est pas où ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte de la même maniére que s'il étoit vivant; ses parens s'asseyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à son tour où on lui raconte tous ses Exploits & ceux de ses Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes; *Un tel, te voilà assis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu cesses d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'est pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce soit ton ame qui est à present dans le grand Païs des ames*

avec celle de nôtre Nation. Ton corps que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne sens rien, tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'est rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûë à nos freres & nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font present au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Riviére Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les

brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deüil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est-à-dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lorsqu'ils nous entendent raconter le sort de nos Parens, de nos Rois & de nos Généraux, &c.

Dès qu'un Sauvage est mort, ses esclaves se marient avec d'autres femmes esclaves; & ils font cabane ensemble étant alors libres, c'est à-dire, n'aiant plus de Maîtres à servir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages sont adoptez & réputez enfans de la Nation, parce qu'ils sont nez dans le Village & dans le Païs; & qu'ils ne doivent pas, disent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'escavage, puisqu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont le soin d'aller tous les jours en reconnoissance de leur liberté au pied du cercuëil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puisque je suis sur le Chapitre du Tabac, je vous dirai que les Sauvages fument presque tous, mais ils n'en prennent jamais ni en poudre, ni en *machicatoire*. Ils en sément & ils en recuëillent en quantité, mais il est différent de celui d'*Europe*, quoique

que les premiéres semences soient venuës de l'*Amérique* : Et comme il ne vaut presque rien, ils sont obligez d'acheter de celui du *Bresil* qu'ils mêlent avec une certaine feüille d'une odeur agréable, qu'on apelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire sur cette matiére, croiant vous avoir donné une connoissance suffisante de leurs Maladies & de leurs Remédes, qui sont à mon gré aussi sauvages qu'eux-mêmes ; quoiqu'il en soit, ils ne meurent guéres que de pleuresies, pour les autres maladies, ils en réchapent avec le plus grand hasard du monde, car à la réserve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour se crever, mangeant, bûvant avec de grosses fiévres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Bresil*, dont je vous ai parlé, qui sans contredit est le plus fort de tous ceux qui nous sont connus.

Les femmes sont sujettes-là, comme ailleurs, aux indispositions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il est vrai qu'elles ont un remède admirable contre les suites fâcheuses de cette incommodité, c'est un certain bûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abstiennent de tout excès, à quoi elles se résolvent fort difficilement. Quelques Chirurgieus *Fran-*

çois m'ont assuré que les *Européens* perdoient deux fois plus & beaucoup plus longtems que les *Sauvagesses*, celles ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont assez souvent, est la trop grande quantité de lait, mais pour en être soulagées elles se font tetter par de petits Chiens.

Chasse des Sauvages.

J'Ai parlé de la Chasse des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixiéme & onziéme Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêtetai proprement qu'à vous faire une description exacte de la chasse des Castors qui sont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma seiziéme Lettre, en vous envoiant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adresse & l'admirable instinct de ces bêtes sont quelque chose de surprenant, il est bon de vous faire savoir en quoi elles consistent, en vous envoiant le dessein des étangs qu'ils savent faire beaucoup plus artistement que les hommes.

Les Castors donnent à penser aux Sauvages de *Canada* sur la qualité de leur nature, disant qu'ils ont trop d'esprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs ames meurent avec le corps; ils ajoû-

tent que s'il leur étoit permis de raisonner sur les choses invisibles & qui ne tombent point sous les sens, ils oseroient soûtenir qu'elles sont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinon chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes sur la terre, (sans prétendre parler des *Tartares*, des Païsans *Moscovites* & *Norvegiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centiéme partie de l'entendement de ces animaux.

Les Castors font paroître tant d'artifice dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut, sans se faire violence, l'attribuër au seul instinct, car il est permis de douter de certaines choses dont on n'aperçoit aucunement la cause, pourvû qu'elles n'aient point d'enchaînûre avec la Religion : Il en est qu'on voudroit avoir vû soi-même pour y ajoûter foi, tant elles sont éloignées du bon sens & de la raison. Quoiqu'il en soit, je me hasarde de vous écrire sur ce sujet plusieurs particularitez, qui pourront peut-être vous faire douter de la sincerité de ma narration. Je commencerai par vous assurer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulez. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moien duquel ils se

communiquent leurs sentimens & leurs pensées. Je n'ai jamais été témoin de ces sortes d'Assemblées, mais quantité de Sauvages & de Coureurs de bois, gens dignes de foi, m'ont assuré qu'il n'y avoit rien de plus vrai; ils ajoûtoient que les Castors se consultent entr'eux touchant ce qu'ils doivent faire pour entretenir leurs Cabanes, leurs Digues & leurs Lacs, & pour tout ce qui regarde la conservation de leur République; ces bonnes gens vouloient me persuader que ces bêtes établissent des sentinelles, pendant qu'elles travaillent à couper des arbres gros comme des briques avec les dents aux environs de leurs petits Lacs, & que ces sentinelles criant à l'aproche des hommes ou des bêtes, tous les travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait sur le raport de mille personnes, qui n'ont aucun intérêt de vouloir en imposer par des fables; mais voici ce que j'ai observé moi-même sur cette matiere au Païs de Chasse des *Outagamis*, dont j'ai parlé au commencement de ma seiziéme Lettre. Les Castors se trouvant dans une prairie traversée de quelque ruisseau, ils se déterminent à faire des digues & des chaussées, lesquelles arrêtant le cours de l'eau, causent une inondation sur toute cette prairie, qui se trouve avoir quelquefois

deux lieuës de circonférence. Cette digue est faite d'arbres qu'ils coupent avec leurs quatre grosses dents incisives, & qu'ils traînent ensuite à la nage. Ces bois étant au fond de cette prairie rangez de travers, ces Animaux se chargent d'herbes & de terre grasse, qu'ils transportent sur leur grande queuë & qu'ils jettent entre ces bois avec tant d'art & d'industrie, que les plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fussent plus fortes. On les entend durant la nuit travailler avec tant de vigueur & de diligence, qu'on croiroit que ce seroit des hommes, si on n'étoit pas assuré que ce sont des Castors. Les queuës leur servent de *truelles*, leurs dents de *haches*, leurs pattes de *mains*, & leurs pieds de *rames*, enfin ils font des digues de quatre ou cinq cens pas de longueur & de vingt pieds de hauteur & de sept ou huit d'épaisseur en cinq ou six mois de tems, quoi qu'ils ne soient que cent travailleurs tout au plus. Il faut remarquer en passant que les Sauvages ne rompent jamais ces digues par scrupule de conscience, se contentant seulement d'y faire un trou, comme je l'expliquerai dans la suite. Outre le talent qu'ils ont de couper des arbres, celui de les faire tomber sur l'eau me paroît tout-à-fait surprenant, car il faut du jugement &

de l'attention pour y réüſſir, & ſur tout pour prendre au juſte le tems que le vent peut les aider à rendre la chûte de ces arbres plus facile, & à les faire tomber ſur leurs petits Lacs. Ce n'eſt pas le plus bel ouvrage de ces Animaux, celui de leurs Cabanes ſurpaſſe l'imagination; car enfin il faut qu'ils aient l'adreſſe & la force de faire des trous au fond de l'eau pour y planter ſix pieux, qu'ils ont le ſoin de placer directement au milieu de l'étang; c'eſt ſur ces ſix pieux qu'ils font cette petite maiſonnette conſtruite en figure de four, étant fait de terre graſſe, d'herbe & de branches d'arbres à trois étages, pour monter de l'un à l'autre quand les eaux croiſſent par les pluies ou par les dégels. Les planchers ſont de joncs, & chaque Caſtor a ſa chambre à part. Ils entrent dans leur Cabane par deſſous l'eau où l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble, coupé par morceaux pour les attirer plus facilement dans leurs cellules lorſqu'ils ont envie de manger; car comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toûjours de grands amas, & ſur tout durant l'Automne, prévoiant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermez deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, si je me mettois à faire la description des différens ouvrages de ces ingenieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour se mettre à l'abri de la poursuite des autres Animaux : ce que je remarque c'est que tous les autres qui sont sur la terre, en ont d'autres à craindre, quelques forts, agiles ou vigoureux qu'ils puissent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à aprehender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il est sûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Castors s'en déferoient fort aisément avec leurs dents incisives & tranchantes : Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être insultez, & c'est ce qui fait aussi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des sentinelles sur les aîles (comme je l'ai déja dit) qui crient pour les avertir lorsqu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reste qu'à expliquer la nature des Païs où se fait la chasse *des Castors*, dont quelques-uns sont marquez sur ma Carte ; il faut savoir premierement qu'on ne sauroit marcher quatre ou cinq lieuës

dans les Bois de *Canada*, sans trouver quelque petit Lac à Castor, de sorte qu'on pourroit dire que tout ce vaste Continent n'est qu'un Païs de *chasse de Castor*; mais ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux de chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Saguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Riviere des Puans*, &c. sont de vingt lieuës de longueur, & de maniere qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voiez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chas-

seurs s'occupent, dès qu'ils se sont cabanez, à faire des piéges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Castors terriens* & à *Martres*, sur les bords de leurs étangs, ensuite ils les vont réguliérement visiter tous les jours; mais sur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de sortir des bornes qu'ils se sont prescrites pour aller piller les bêtes prises aux piéges de leurs Camarades. Ils font très-bonne chere pendant le tems de cette Chasse qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont besoin, des *Truites*, des *Liévres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Castors se prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faisant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, ensuite les Castors se trouvant à sec, les Sauvages les tuent tous, à la réserve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, ensuite ils réparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font ensorte que l'étang se remplit d'eau comme auparavant.

Pour ce qui est de la chasse que l'on fait

* Qui est une espéce de Saule.

en Hiver lors que l'étang eſt glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Caſtors, dans leſquels ils paſſent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils ſont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui ſe jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets: il n'en échape pas un ſeul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Caſtors mâles & femelles, comme je viens de vous dire qu'il ſe pratique dans les chaſſes qu'ils font en Automne.

On peut les tuer auſſi lors qu'ils nagent ſur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas ſe remuër, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe jettent dans l'eau & plongent juſqu'à leurs Cabanes. Cette maniére de chaſſer eſt proprement celle des Voyageurs, qui ſe trouvant campez proche de quelque étang à Caſtors tâchent d'en ſurprendre quelques-uns en s'embuſquant derriére quelque ſouche, ou quelque gros arbre juſqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent auſſi d'autres Animaux dans ces Païs de Chaſſe de Caſtors, en courant de côté & d'autre. J'ai

Ruisseau
Sauvage tuant un Castor avec le fusil
Sauvage tuant un Castor avec l'arc
Castor qui arbre
Castor tirant un arbre a la nage
Cabane de Castor
Castor pris dans les filets
ETANG
A CASTOR
Trous a la glace
Sauvage harpo- quant un Castor
Chien etrangle un Castor
Autre Chien qui etrangle un Castor
Castor arbre
tirant un a la nage
Castor allant travailler
Digue des Castors
Eau qui tombe par dessus la digue

RPJCB

dit qu'ils faisoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* se font écraser dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la maniére dont on fait ces sortes de piéges dans ma Lettre onziéme. Ces machines ne différent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours sont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que jusqu'au commencement de l'Hiver, car alors ils cherchent de gros arbres qui soient creux à l'endroit des premiéres branches pour s'y nicher. Plusieurs personnes ont de la peine à croire que ces Animaux puissent vivre trois mois dans ces prisons sans autre nourriture que le suc de leurs pattes qu'ils léchent continuellement. C'est pourtant un fait incontestable; qui ne me paroît pas si difficile à croire, que celui d'y pouvoir grimper, sur tout dans le tems qu'ils sont si gras que deux Sauvages les conduisent où ils veulent avec des gaules, ne pouvant presque pas marcher. C'est ce que j'ai vû trois ou quatre fois pendant l'Hiver de 1687. lors que j'hivernai au *Fort St. Joseph*: car les *Hurons* du parti de *Saentsouan* en amenérent quelques uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font aussi des trapes pour les *Castors terriens*, qui, par la raison que j'ai citée dans ma seiziéme Lettre, se lo-

gent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils soient chassez & poursuivis par les autres Castors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruisseaux ou des Rivières. Ceux-ci se prennent aisément à ces piéges, sur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour servir d'appas. Il y a une si forte antipathie entre ces deux sortes d'Animaux, qu'ils se font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres rassemblez vers le mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Castors jusques dans leurs Cabanes, se laissoient pourtant repousser & chasser de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Castor peut se défendre vigoureusement contre trois Loutres à coups de dents & de queuë. Au reste, les Castors des étangs se prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mettre pour servir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déja parlé. J'ai dit que les Sauvages visitent chaque jour leurs piéges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Aussi-tôt les esclaves écorchent ces bêtes prises, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire secher ; cela dure autant que la fin de la Chasse, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils

mettent leurs Pelleteries en paquets, les transportant ensuite jusqu'au lieu où ils ont laissé les Canots en arrivant dans ce Païs de Chasse.

Quoi-que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils sont dispersez de côté & d'autre, occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieuës de terrain, ils n'ont presque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils sont très-souvent surpris lors qu'ils y pensent le moins. Je pourrois citer ici vingt funestes courses des *Iroquois* dans les Païs de Chasse dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient d'esprit & de conduite en cette rencontre-là, puis qu'ils pouvoient facilement se mettre à l'abri de pareilles insultes, établissant des Cabanes où ils poseroient des Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet, pour découvrir les ennemis qui pourroient s'avancer aux environs de ces Païs de Chasse. Ils se contentent de répondre que cela est raisonnable, & qu'il est vrai qu'ils ne dorment point en sûreté. Enfin, ils s'imaginent que leurs ennemis étant occupez à chasser de leur côté, ils sont assez sots pour ne pas prendre aucune précaution. Cependant, je sçai que les *Iroquois* en usent tout

autrement, ayant des Avant-gardes, & des batteurs d'eſtrade qui ſont toûjours en mouvement, ce qui fait qu'on ne les trouble preſque jamais dans leurs Chaſſes. Au reſte, je ne crois pas devoir finir ce chapitre ſans rapporter deux occaſions où les *Iroquois* ont manqué leur coup en voulant ſurprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent parfaitement bien réüſſi dans pluſieurs autres occaſions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Ilinois* étant à la Chaſſe près de la Riviére des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant ſurpris, tuérent trente ou quarante Chaſſeurs & firent trois cens priſonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Enſuite après s'être un peu repoſez, ils ſe préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Ilinois* & les *Oumamis* euſſent eu le tems de ſe railler & d'envoyer des Coureurs pour avertir ceux de ces deux Nations diſperſées qui chaſſoient en des endroits plus éloignez. Mais ils ſe trompérent ſi fort que ces *Ilinois* & *Oumamis* s'étant ralliez au nombre de deux cens, réſolurent de périr plûtôt que de ſouffrir que leurs gens fuſſent emmenez par les *Iroquois*. Cependant, comme la partie n'étoit pas égale, il s'agiſſoit de trouver quelque bon expédient; en ef-

fet, après avoir bien refléchi sur la maniére de les attaquer, ils conclurent qu'on devoit les suivre d'un peu loin jusqu'à ce qu'il commençât à pleuvoir. Leur projet réüssit & le Ciel sembla le favoriser, car un jour que la pluye ne discontinua point depuis le matin jusqu'au soir, ils doublerent le pas dès que l'eau commença à tomber du Ciel, & passant à deux lieuës à côté de ces *Iroquois*, ils prirent le devant pour leur dresser une embuscade au milieu d'une prairie, que ces derniers voulurent traverser pour gagner un bois, où ils avoient dessein de s'arrêter pour faire de grands feux. Les *Ilinois* & *Oumamis* étant couchez sur le ventre dans des fougéres, attendirent que les *Iroquois* fussent au milieu d'eux pour décocher leurs fléches. Ensuite ils les attaquérent si vigoureusement la casse-tête à la main, que ceux-ci ne pouvant se servir de leurs fusils, les amorces étant moüillées, furent contraints de les jetter par terre pour se deffendre avec les mêmes armes dont ils étoient attaquez, (j'entens avec leur casse-tête) mais comme j'ai dit ci-devant que les *Ilinois* sont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligez de ceder aux premiers, se battant en retraite jusqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre-vingts Guerriers. Le Combat qui ne dura

qu'une heure eût duré toute la nuit, si les vainqueurs n'eussent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derriere eux ne fussent exposez à quelque surprise dans l'obscurité; de sorte qu'après les avoir réjoints, & s'être saisi de tous les fusils des fuiards dispersez deçà & delà, ils s'en retournérent en leurs Païs, sans avoir voulu prendre un seul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La seconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chasse des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma seiziéme Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix guerriers pour m'accompagner à la *Riviere Longue*. Voici comment le coup se fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne jusqu'à la Baie des *Missisagues*, dans le Lac des *Hurons*, sans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils se mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Rivieres, en attendant la saison des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent assez fortes pour passer dessus, ils continuérent leur route, côtoiant le grand Lac des *Hurons* jusqu'à cinq ou six lieuës au-dessous *du Sault Sainte Marie*, où ils ne voulurent pas aller, craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort

des Jesuites. Aiant traversé la Baie ils jugérent à propos de faire de très-petites journées, de peur d'être découverts; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige, afin que si par hasard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marchérent de cette maniere jusqu'au quinze ou vingtiéme de Février, sans qu'on les aperçût, mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les aiant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac, coururent à toute jambe au Païs de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois*, qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison, leur fit doubler le pas, cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarassez du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient ratraper leurs Villages en toute sûreté, mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vîte que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux, ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur, & de trente pas de

largeur entre deux petits Lacs, par où ils voioient bien que les *Iroquois* devoient absolument passer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens, jugérent à propos de se partager en deux Corps, c'est-à-dire, que deux cens se tiendroient à un bout du passage, qu'ils fortifiérent aussi-tôt de pieux dans une traverse de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui restoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du passage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accouruſſent diligemment pour le fermer, & qu'aussi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin, les découvreurs envoiez pour observer leur marche, viendroient promptement en donner avis, ce qui fut ponctuellement exécuté; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant assez de pieux pour fermer ce petit espace de terrain borné par les deux petits Lacs; desorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les apuier avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fussent revenus sur leurs pas, pour se voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déja dit

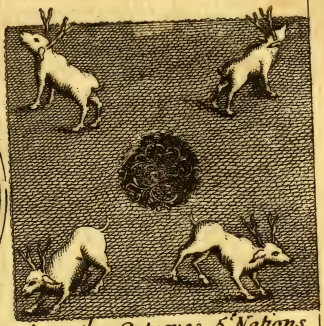
bien des fois, les Sauvages n'aiant jamais eu la témérité d'attaquer un Réduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laisserent pas de vouloir essaier le coup; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle barricade, mais ils lâchérent pied dès la premiére décharge que les *Outagamis* firent entre l'espace des pieux, car ils n'avoient pas eu le tems de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* se voiant ainsi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit question de sortir de cette prison; or de se jetter dans l'eau pour traverser l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faisant que de se fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoiant des coureurs dispersez de distance à autre sur les rives de ces deux étangs pour assommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouvérent un expédient merveilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentissant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du dessein qu'ils avoient; ce qui fut cause qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour rôder sur

ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou six jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêchérent des Truites en quantité à la vûë des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus question que de traverser l'un des Lacs, & de se bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation secrette fut découverte. Pour mieux réüssir ils firent une feinte dont le succès eut été infaillible, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car aiant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligérent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils aperçûrent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouvérent à trois pieds d'eau ils s'y jettérent fusil bandé, essuiant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un

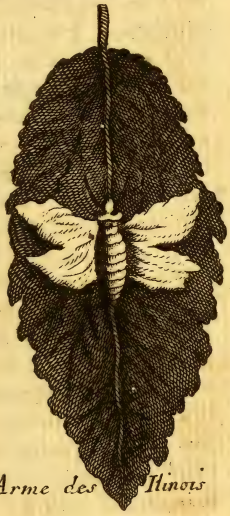
2. Pag. 189.

Arme des Hurons



Arme des Outaouas. 5. Nations

Arme des Nadoussis appellés Scioux.



Arme des Illinois

RPJCB

miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vase jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la résistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquerent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au jour pêle mêle avec une rage épouvantable, dispersez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti se tuant les uns les autres sans se connoître; mais les *Iroquois*, qui jusques-là s'étoient obstinez à ne pas ceder le champ de bataille à cause de leurs blessez, & aussi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitassent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, sans être poursuivis & ils s'enfuïrent à une demi lieuë, où ils se rallierent. J'ai sû par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui restoient, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repasser sur les terres des *Sauteurs* pour s'en

retourner dans leur Païs par le même chemin, ils changerent de réfolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils euſſent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui reſtoient, il y avoit trente bleſſez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit paſſée, donnerent leur premier ſoin à panſer les bleſſez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyerent des découvreurs pour obſerver la marche des *Iroquois*, enſuite ils retournerent chez eux ſans rien craindre.

Arrivez à leurs Villages, ils débuterent par une action de reconnoiſſance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'aproche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre, leur faiſant part de la moitié de leur Chaſſe, qui ſe montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatres *Sauvages* devoient hériter des Caſtors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient peri dans le Combat : enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere poſſible & tous les honneurs qu'ils ſont capables de rendre à la maniére du Païs, ils les renvoyérent en Canot au *Saut-Sainte-Marie* par

la *Baye des Puans*, avec une escorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuserent en vain les presens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre ; on les força de les accepter, & c'est ce qui fut cause que la Paix se fit entr'elles au bout de quatre mois. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire concevoir les risques que les Sauvages courent à la Chasse des *Castors* : cependant, quoique je ne fasse que finir deux avantures de guerre, je ne laisserai pas de vous apprendre dans le chapitre suivant en quoi consiste leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaisir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE *Sauvage* nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé si souvent, m'a dit plusieurs fois que la chose du monde qui embarrassoit le plus son esprit, c'étoit de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes. *Vois tu*, disoit-il, *mon frere, nos Chiens s'accordent parfaitement bien avec ceux des* Iroquois, *& ceux des* Iroquois *avec ceux des* François. *Je ne sçache point que les animaux de la même espece se fassent la guerre à l'exemple des hommes qui paroissent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi*, continuoit-il, *que si les animaux pouvoient penser, raisonner,*

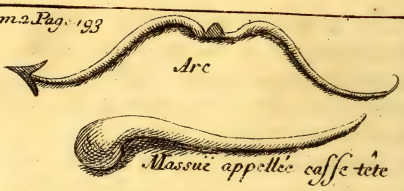
& se communiquer leurs sentimens, il leur s
roit facile de détruire tout le genre humain
car enfin si les Ours & les Loups étoient capa
bles de former une République, qui les empê
cheroit de s'attrouper dix ou douze mille & d
venir fondre sur nous ; aurions-nous en ce cas-l
de quoi nous défendre ; rien ne leur seroit plu
aisé que d'escalader nos Villages pendant la nuit
renverser nos Cabanes & nous devorer. Pour
rions-nous entreprendre une Chasse sans couri
le danger d'être déchirez ? nous serions réduits
à vivre de glands, & de racines, privez d'ar
mes & de vêtemens, & toûjours en risque de
tomber entre les pattes de ces Animaux feroces ;
ne serions-nous pas obligez de ceder à leur force
& à leur adresse ? Concluons donc, mon cher
frere, que la Raison des hommes est le plus
grand instrument de leur malheur, & que s'ils
n'avoient point la faculté de penser, de raison
ner & de parler, ils ne se feroient pas la guerre
comme ils font sans aucun égard à l'humanité &
à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui se mêle de philosopher sur la coûtume de tuër les hommes avec justice & avec honneur. Les Jésuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises ; ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matiéres ; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avoüent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les

RPJC

Tom. 2. Pag. 193



Femme qui condamne à mort le prisonnier qu'on lui donne

Sauvage pris en guerr
et brûlé par ses ennemis

Femme qui donne la vie au prisonnier qu'on lui donne

Sauvage tué
à coup de Fus

Sauvage revenant de parti.

Bastonnade donnée aux prison
qui sont condamnés à mort

Les Sauvages se font la guerre au sujet de la Chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque Nation connoît les bornes de son Païs. Mais ces *Amériquains* sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs Alliez ; car il se trouve parmi eux des Nations qui traitent leurs prisonniers de guerre avec la derniére inhumanité ; Je vous la ferai mieux connoître dans la suite. Lorsque les *Européens* s'ingerent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'est rien, qu'on ne se vange pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres & aigus ; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient aussi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endosser le harnois, & le quittent à leur cinquantiéme année. S'ils portent les armes plûtôt ou plus tard ce n'est que pour marauder, mais ils ne sont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'est de se battre dans une Forêt avec des armes à feu ; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils savent trés-bien ménager leur avantage, se couvrant des arbres, derriére lesquels ils tiennent ferme sans lâcher le pied après avoir

fait leur décharge, quoique leurs ennemis soient quelquefois doublement superieurs. Mais comme ils sont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils sont moins propres à manier la massuë, & à cause de cela ils sont presque toûjours défaits en pleine campagne où l'on se bat avec cet instrument; ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur est possible.

Les Sauvages ne se font la guerre que par surprise, c'est-à-dire que ceux qui découvrent sont presque toûjours assurez de vaincre; ayant à choisir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne se sente assez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils se contentent de marcher fort serrez. Mais autant se négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni sentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils font la Chasse des Castors avec la même assurance & la même securité. M'étant informé de la raison de cette mauvaise discipline, l'on m'a assûré que ces Sauvages en usoient ainsi par présomption, comptant assez sur la réputation de leur valeur, pour s'imaginer que leurs en-

nemis n'auront pas l'audace de les attaquer, & que lorſqu'ils envoyent à la découverte pendant le jour, c'eſt moins par la crainte qu'ils ont d'en être ſurpris, que par le deſir qu'ils ont de les ſurprendre.

Quantité de Nations Sauvages en *Canada* tremblent au ſeul nom des *Iroquois*; car ceux-ci ſont braves, experts, entreprenants, & capables de bien executer un projet. Il eſt vrai qu'ils ſont moins alertes que la plûpart de leurs ennemis, & moins adroits pour le combat de la maſſuë; c'eſt pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, & qu'ils marchent à plus petites journées que les autres Sauvages. Au reſte, vous avez dû voir à la table des Nations de *Canada* celles qui ſont belliqueuſes & celles qui ne ſont propres qu'à chaſſer.

Les Sauvages ont des talens merveilleux pour faire une guerre de ſurpriſe, car ils connoiſſent mieux la piſte des hommes ou des bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles, que les *Européens* ne le pourroient connoître ſur la neige ou ſur le ſable moüillé. Outre cela ils diſtinguent facilement ſi ces traces ſont vieilles ou nouvelles, auſſi-bien que le nombre & l'eſpece qu'elles déſignent, & ils ſuivent ces veſtiges des jours entiers ſans prendre le change: c'eſt une vérité dont je ne ſaurois douter aprés en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien sans l'avis des *Anciens* auſquels ils propoſent les deſſeins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'aſſemblent alors, & ils déliberent ſur les propoſitions des *Guerriers* ; enſuite l'Orateur ſortant de la Cabane du Conſeil déclare tout haut ce que l'on a reſolu ſur les propoſitions, afin que tout le Village en ſoit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a ſon grand *Chef de Guerre*, qui pour ſa valeur, ſa capacité, & ſon experience, a été proclamé tel d'un conſentement unanime. Cependant ce titre ne lui donne aucun pouvoir ſur les *Guerriers* ; ces ſortes de gens ne connoiſſant point la ſubordination Militaire non plus que la Civile. Cela eſt tellement vrai que ſi ce *Grand Chef* s'aviſoit de commander quelque choſe au moindre homme de ſon parti, celui-ci qui ne ſera peut être qu'un fat & qu'un malotru, eſt en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas eſt ſi rare que je ne ſai ſi l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cauſe aucun préjudice. Le Grand Chef ſans être revétu de pouvoir & d'autorité ne laiſſe pas de trouver un parfait acquieſcement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à

propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes, &c. que la chose est éxécutée sur le champ, & sans la moindre opposition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par considération & par amitié; de sorte que ceux-ci ne sont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* se mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui se trouve toûjours au *Conseil*, a le privilége de se mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village si bon lui semble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un festin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabane de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Assemblée étant complette, le Grand Chef sort dans la Place publique la massuë à la main, & suivi de ses Guerriers qui s'asseyoient autour de lui. Aussi tôt six Sauvages portant chacun une espéce de timbale propre plûtôt au charivari qu'au son de la Guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au

centre de ce grand Cercle : en même tems le Grand Chef regardant fixement le Soleil, ce que toute sa troupe fait aussi à son imitation, il harangue le *Grand Esprit* ; après quoi l'on offre ordinairement un Sacrifice. Cette cérémonie achevée, il chante sa chanson de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la mesure à leur maniére, & à la fin de chaque période qui contient un de ses exploits, il donne un coup de massuë au poteau. Le Grand Chef aiant fini sa chanson, chaque *Guerrier* chante la sienne avec la même méthode, pourvû cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il est obligé de garder le silence. Ensuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas se trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village ; les Guerriers, qui ont dessein de marcher, choisissent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci observe les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danses, & du festin qui se continuë chaque jour jusqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques-uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce sont ceux qui habitent sur les rives des

Lacs, auſſi-bien que les *Iroquois* ; ceux-ci ont cet avantage ſur leurs ennemis qu'ils ſont tous armez d'un bon fuſil, au lieu que les autres ne portant cet inſtrument que pour la Chaſſe, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voiage qui en ſoit pourvû ; ce qui fait que plus ils approchent du Païs de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chaſſer, ſur tout avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils ſont à trente ou quarante lieuës du danger, ils ne chaſſent plus, ſe contentant de porter chacun un petit ſac de farine de bled d'Inde de la peſanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempée avec un peu d'eau ſans être cuite, n'oſant pas faire de feu.

Si ces Peuples qui font la guerre aux *Iroquois*, ſont *Ilinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veüillent faire un coup de main, ne fuſſent-ils que trente, ils n'héſitent pas à s'avancer juſqu'au pied du Village des ennemis, comptant ſur la vîteſſe de leurs jambes en cas qu'ils fuſſent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui ſe trouve le dernier a l'adreſſe de répandre des feüilles pour couvrir la piſte. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils ſont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, paſſant la journée cou-

chez sur le ventre dans de petits Bois ou dans des brouſſailles, tous enſemble, ou diſperſez. Vers le ſoir, ou ſi-tôt que le Soleil eſt couché, ils ſortent de leur embuſcade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, ſans diſtinction d'âge ni de Sexe; la coûtume de ces Guerriers eſt de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur maſſacre, & qu'ils ont levé la chevelure des morts, ils ont encore la hardieſſe de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la ſepulture, que l'action s'eſt faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après-quoi ils s'enfuïent tous le plus vîte qu'il leur eſt poſſible par des chemins différens, juſqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës delà, ſans être pourſuivis des *Iroquois*, qui ne ſe donnent pas cette peine, ſachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets aſſez ſouples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis ſont de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faiſant eſcalader les paliſſades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles ſoient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas*, auſſi bien que les autres

Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, se contentent de chercher les *Iroquois* dans leur Païs de Chasse ou de Pêche, n'osant approcher de leurs Villages qu'à la distance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne soient assurez d'un azile en cas qu'ils soient découverts ou poursuivis; ces lieux de refuge ne peut être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de prisonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cause de la diligence qu'ils sont obligez de faire, courant jour & nuit pour se sauver. C'est ordinairement dans les Païs de Chasse, de Pêche, & en d'autres lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de ceder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouvera parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuër que de se laisser prendre; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la maniére que je l'ai

exprimé dans ma vingt troiſiéme Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à ſe préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie*; car ces Peuples ſont extrêmement cruels envers leurs captifs; le moindre ſupplice qu'ils leur font ſouffrir, c'eſt d'obliger ces miſérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume; ce qui ſert d'amuſement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en uſent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'eſt pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur perſuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclure de-là qu'il faut faire une grande différence entre les divers Peuples du *Canada*, les uns ſont bons, les autres mauvais; les uns belliqueux, les autres lâches; les uns agiles & les autres lourds & peſants; en un mot, il en eſt de cette partie de l'*Amerique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne ſe reſſemble pas dans le bien & dans le mal: de ſorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plûpart de leurs captifs, pendant que les autres ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage ſans en faire mourir aucun. C'eſt des premiers

dont je parlerai dans les trois articles suivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du village, ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lorsqu'ils n'en sont plus éloignez que de la portée d'un mousquet ; ils recommencent le chant funeste & le répétent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeunesse au dessous de seize ans, & au-dessus de douze, se met en haie armée de bâtons pour en fraper les prisonniers, ce qu'ils éxécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

Le jour suivant les Anciens s'assemblent au Conseil pour la distribution des prisonniers, qui sont ordinairement presentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'esclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduisent chez ces femmes ou chez ces filles. Or si celle qui reçoit le sien veut qu'il meure, elle lui dit que son pere, son frere, son mari, &c. n'aiant point d'esclave pour le servir dans *le Païs des Morts*, il est nécessaire qu'il parte incessamment : & s'il y a des preuves que ce misérable prisonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant sa vie, ces jeunes Bourreaux le ménant au Bu-

cher où ils lui font souffrir ces cruautez atroces, dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisiéme Lettre, & souvent même quelque chose encore de plus horrible. Mais si l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils se contentent de le fusiller. Si cette femme, ou fille, veut le sauver, ce qui arrive assez souvent, elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans sa Cabane, elle coupe ses liens, lui faisant donner des hardes, des armes, & dequoi manger & fumer: Elle accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles; *Je t'ai donné la vie, je t'ai délié, prends courage, sers moi bien, n'aie pas le cœur mauvais, & tu auras sujet de te consoler d'avoir perdu ton Païs & tes Parens.* Les femmes *Iroquoises* adoptent quelquefois les prisonniers qu'on leur donne pour s'en servir à leur gré, & alors ils sont regardez comme gens de la Nation. Quant aux femmes prisonniéres on les distribuë aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs prisonniers. Dès qu'ils sont liez, ils sont considérez comme morts de leurs Parens, aussi-bien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'aient été si forts blessez (quand on les a pris) qu'il leur ait été im-

possible de se tuër eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lorsqu'ils peuvent se sauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils seroient méconnus même de leurs plus proches, & personne ne voudroit absolument les recevoir. La maniére dont les Sauvages font la Guerre est si rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour résister aux fatigues qu'ils sont obligez d'essuier : Tellement que cela joint au peu de quartier qu'ils se font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner si le nombre de leurs Guerriers est si petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

Les Sauvages ont assez de peine à se résoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conseils, & qu'ils soient très-assurez des Nations voisines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui sont les plus éloignées, afin de prendre des mesures justes, examinant sérieusement les suites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient survenir. Ils ont la précaution d'envoier chez les Peuples avec lesquels ils veulent s'allier, pour savoir adroitement si les *Anciens* ont d'assez bonnes têtes pour gouverner & conseiller judicieuse-

ment & à propos leurs *Guerriers*, dont ils veulent connoître le nombre aussi-bien que la valeur & l'expérience. Après cela ils considérent les moiens de faire leur commerce de Pelleteries avec les *François* sans desavantage, & ceux de pouvoir chasser les Castors durant l'hiver sans courir aucun danger. Ils proposent sur tout à leurs Alliez de ne finir point la guerre, qu'après avoir entierement détruit leurs ennemis, ou les avoir obligez d'abandonner leur Païs. Tel fut l'engagement du *Rat* avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit ci-devant.

La maniere dont les Sauvages se déclarent la guerre, c'est en renvoiant un esclave de la Nation avec laquelle ils veulent se broüiller; & lui recommandant de porter au Village de ses gens, une hache dont le manche est peint de rouge & de noir. Quelquefois ils en renvoient trois ou quatre, ausquels il font promettre avant que de partir, qu'ils ne porteront point les armes contre eux, ce que ceux-ci observent ordinairement sur leur parole.

Il ne me reste plus qu'à vous dire comment ils font la Paix. Il faut savoir que ce n'est jamais qu'après une longue guerre que les Sauvages tâchent d'entrer en accommodement. Mais lorsqu'ils connoissent qu'il est de leur intérêt d'en venir-là, ils déta-

chent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*, plus ou moins, pour aller faire des propositions à leurs ennemis ; quelquefois ces Envoiez vont par terre, & quelquefois en Canot, portant toûjours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte son étendard. Je vous ai dit dans ma septiéme Léttrre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuse pipe ; il n'y a point d'exemple qu'ils en aient jamais violé les droits sacrez avant l'Ambassade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il est expliqué dans ma dix-septiéme Lettre. Dès que ces Envoiez par terre arrivent à la portée du mousquet du Village, quelques jeunes gens en sortent, & se placent en figure ovale. Aussi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & dansant la danse du Calumet, ce qui se fait pendant que les Anciens tiennent conseil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix, l'*Orateur* vient haranguer le portent du Calumet, qui va rejoindre ses Compagnons : on régale cette bande pacifique de presens, qui consistent en tentes, bled, viande & poisson ; mais on lui signifie de se retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens consentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la

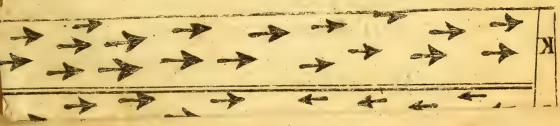
proposent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défraiant copieusement pendant tout le tems de la Négociation. Ceux qui abordent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derriere, & dans le moment qu'il aproche du Village, on envoie un autre Canot au-devant de lui pour la recevoir & pour le conduire à l'Habitation, où les Céremonies que je viens de dire se font aussi de la même maniere. Ce *grand Calumet* sert aussi à tous les Sauvages amis qui demandent passage, soit par terre, soit en Canot, pour aller à la guerre ou à la Chasse.

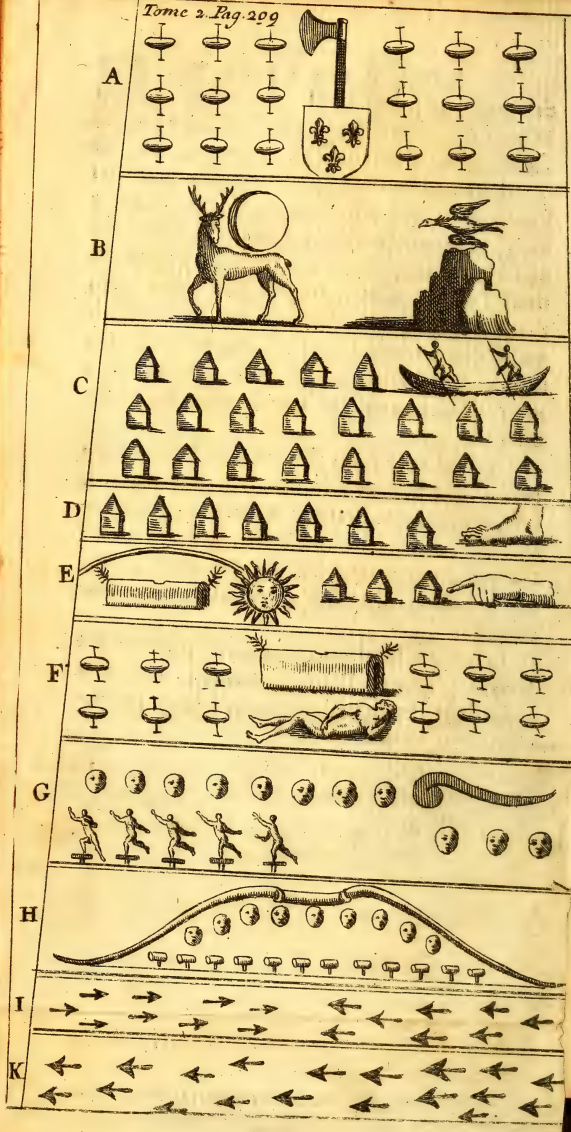
Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

APrès tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouverez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celles du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces misérables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il suffit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voiez, au seul usage que voici.

Lorsqu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque en-

RPJCB




A
B
C
D
E
F
G
H
I
K

droit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Païs ; ensuite à l'honneur de leur victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broié dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cet arbre dépoüillé de son écorce, quelquefois dix ou douze ans sans que la pluie les puisse effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux allans & aux venans l'exploit qu'ils ont fait. Les armes de la Nation & même quelquefois la marque particuliére du Chef du parti, y sont peintes avec les couleurs, &c. dont je me suis aviſé de vous faire la description.

Les cinq Nations *Outaouaſes* portent de *Sinople* à quatre Elans de *Sable* cantonnez & regardant les quatre angles de l'écu au monceau de gravier en cœur.

Les *Ilinois* portent à la feüille de Hêtre, au pavillon d'*argent*.

Les *Nadoueſſis*, ou *Scioux*, portent à l'écureüil de *Gueule* mordant une Citroüille d'*or*.

Les *Hurons* portent au Caſtor de *Sable* acroupi sur une Cabane d'*argent* au milieu d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Sinople* traverſée d'une Riviere ſerpentant en pal, à deux Renards de *Gueule* aux deux extrémitez de la Riviere, Chef & pointe.

Les *Ponteouatamis* apellez *Puants*, portent au chien d'*argent* dormant ſur une natte d'*or*. Ceux-ci ſuivent moins les régles du Blaſon que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*, déchirant de ſes deux pattes un arbre de *Sinople*, mouſſu & couché en face.

Les *Outchipoues* apellez *Sauteurs* portent à l'aigle de *Sable* perché ſur le ſommet d'un Rocher d'*argent*, & devorant un hibou de *Gueule*.

Explication des Hiéroglyphes ici dépeints vis-à-vis des Lettres A B C D E F G H I K, *placées à côté de la Colomne qui repreſente le pied d'un arbre ſuppoſé.*

APrendre le mot de Hiéroglyphe en ſa ſignification naturelle, c'eſt uniquement la repreſentation des objets ſacrez & divins que nos idées ſe forment; cependant ſans avoir égard à l'origine de ce mot Grec, me ſervant du privilége d'une infinité d'Auteurs, j'apellerai ſymboles Hiéroglyphiques, tout ce qui eſt dépeint à côté des Lettres ſuivantes.

A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voiez les armes de *France* & une Hache au-dessus. Or la Hache est le symbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le Calumet est celui de la Paix ; ainsi cela signifie que les *François* ont levé la Hache, c'est-à-dire, qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voiez de marques aux environs, lesquelles étant au nombre de 18. font 180. Guerriers *François.*

B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voiez une montagne qui represente la Ville de *Monreal*, selon les Sauvages, & l'Oiseau partant du sommet signifie le départ. Cette Lune sur le dos du Cerf signifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, apellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui signifie qu'on a voiagé par eau autant de journées que vous y voiez de Cabanes; c'est-à-dire, 21. jour.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui signifie qu'on a marché ensuite autant de jours que vous y voiez de Cabanes; c'est-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieuës communes de *France*, ou de vingt au degré.

E. A côté de cette Lettre vous voiez une main, & trois Cabanes, qui signifient qu'on est aproché jusqu'à trois journées du

Village des *Iroquois Tſonontouans*, dont les armes ſont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Enſuite ce Soleil marque que c'eſt juſtement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que ſi l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages ſeroient placées à l'endroit où eſt la main, & la main ſeroit tournée & placée à l'endroit où ſont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voiez douze marques, qui ſignifient douze dixaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tſonontouans*, ſignifie que ce ſont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été ſurpris.

G. Vous voiez à côté de cette Lettre une maſſuë & onze têtes, ce qui ſignifie qu'on a tué onze *Tſonontouans*, & les cinq hommes debout ſur cinq marques ſignifient autant de dixaines de priſonniers de guerre qu'on améne.

H. A côté de cette Lettre vous voiez dans un arc neuf têtes, c'eſt à dire que neuf des agreſſeurs ou du parti vainqueur, que j'ai ſupoſé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroiſſent au deſſous ſignifient un tel nombre de bleſſez.

I. A côté de cette Lettre vous voiez des fléches décochées en l'air, les unes de-

çà les autres delà, qui signifient une bonne défense ou une résistance vigoureuse de part & d'autre.

K. Vous voiez les fléches filant toutes d'un même côté, supposé que les vaincus l'ont été en fuïant ou en se battant en retraite, en confusion & en desordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet, naviguérent vingt-un jours : ensuite après avoir fait trente cinq lieuës à pied, ils surprirent 120. *Tsonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre lesquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze blessez, le combat aiant été fort opiniâtré.

Nous conclurons delà vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de nous avoir donné les moiens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout, de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les *Américains* ne sauroient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinens Hiéroglyphes; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrêmement l'esprit d'un *Européen*, ce qui fait que je me suis contenté d'aprendre les plus essentiels plûtôt par né-

ceſſité que par curioſité. Je pourrois vous envoier d'autres auſſi extravagans que ceux-ci, mais comme ils ne vous ſeroient d'aucune utilité, je m'épargnerai la peine de les tracer ſur le papier, en vous épargnant le tems de les examiner.

Je ſuis, Monſieur, &c.

La maniere dont les Sauvages ſe régalent, & comment ils font cuire leur manger.

J'Avois oublié de dire quelque choſe de la maniére dont les Sauvages ſe régalent, ce qui parmi eux n'eſt pas une choſe de peu de conſéquence, parce qu'il ne ſe fait rien d'éclatant qu'il ne commence ordinairement par un régal.

Quand quelqu'un des Sauvages veut régaler ſes amis il les envoye inviter de bonne heure, à peu près de la même maniére qu'il ſe pratique en France, perſonne ne s'excuſe de s'y trouver, car ſe ſeroit faire un affront de refuſer la perſonne qui invite; d'où l'on voit ſouvent que tel ſort d'un feſtin, qui du même pas rentre dans un autre.

Les conviez étans arrivés à la Cabane de celui qui régale, l'on met la chaudiere ſur le feu, grande ou petite, ſelon le nombre des perſonnes qu'on doit traiter. Les viandes étant cuites & prêtes à ſervir on avertit

tout le monde de s'aprocher, en leur disant *Saconcheta*, *Saconcheta*, c'est-à-dire, venez au festin, venez au festin. Aussi tôt chacun s'avance, portant en sa main son *Ouragan* & sa *Micoine*. Un *Ouragan* est une espece d'écuelle faite d'écorce de Bouleau, semblable aux Gamelles de bois dont se servent les Matelots sur Mer pour manger leur soupe: La *Micoine* est une cueillere de bois faite avec un *Coutagan*, c'est-à-dire un coûteau crochu par le bout, dont se servent les Sauvages pour faire leurs ouvrages de bois. En entrant dans la Cabane chacun s'assied sur des nattes mises de côté & d'autre; les hommes prennent le haut bout, & les femmes avec les enfans se mettent plus bas, tout de suite. Le monde étant entré on prononce le mot du festin, après-quoi il n'est plus permis à personne d'y entrer, fusse même un des conviez, parce que l'on s'imagine que cela porteroit malheur, ou empêcheroit l'effet du festin qui a toûjours sa fin bonne ou mauvaise. Les mots du festin sont *Néquarré*, c'est-à-dire la chaudiere est cuite. Ces paroles se prononcent à haute voye par le maître du festin, ou par une autre personne à qui il a donné ordre. Tout le monde répond tout haut *Ho*, & frape du poing contre terre: puis il dit *Gagnénoyoury*, c'est-à-dire le Chien est cuit.

Il est à propos de remarquer que le chien

passe chez les Sauvages pour une viande délicate, c'est le mets le plus délicieux que les Sauvages puissent servir. Il n'y a point de festin de conséquence où le principal mets ne soit le Chien : Je ne sçai si c'est un bon manger, mais les François qui se sont trouvez à ces sortes de régales avoüent que cela n'est pas mauvais. Les Chiens sauvages ne ressemblent aux nôtres que par la facilité qu'ils ont d'aprendre la chasse du *Castor* & de l'*Orignal*, car il tient entiérement de nos Renards, dont il a toute la ressemblance ; & le froid extrême qu'il souffre jour & nuit, couchant en tout temps hors de sa Cabane aussi bien l'Eté que l'Hiver, ne contribuë pas peu à leur rendre la chair tendre & délicate. Le Maître prononce donc tout haut *Gagneoyoury*, il y a un Chien de cuit ; ou bien *Sconontonyoury*, il y a un Orignal de cuit, car il nomme toutes les viandes que l'on fait cuire dans la chaudiere les unes après les autres ; à chaque fois qui les nomme chacun répond *Ho*, & frape du poing contre terre pour marquer leurs joyes & aprouver l'excellence du festin. Après cela le chef de la Cabane prend les *Ouragans* d'un chacun, les remplit, avec une grande *Micoine*, des viandes cuites dans la chaudiere, & continuë à les remplir tant que ladite chaudiere soit vuide. Il faut aussi que chacun mange ce que l'on lui sert, car s'il ne le faisoit

soit pas ce seroit faire honte à celui qui traite : Mais si absolument il ne pouvoit pas tout manger ce que l'on a servi, il est obligé de se racheter par quelque petit present qu'il fait au maître de la Cabane.

De quelque animal que se fasse le festin, l'on presente toûjours la tête toute entiere au premier Capitaine, pour honorer sa vertu & son courage. C'est aussi la coûtume que celui qui régale ne mange point pendant tout le repas, mais pour entretenir la compagnie il chante ou conte quelqu'une de ses belles actions de guerre, ou de ses ancêtres ; après que tout est fait chacun se retire sans boire, car on n'en presente jamais à moins que l'on n'en demande, ce qui arrive fort rarement, parce que, comme je l'ai dit dans d'autres endroits, l'on n'y mange rien de trop salé, & qui excite à boire.

La nourriture ordinaire des Sauvages est le pain de bled d'Inde, & la *Sagamité* qui en est faite.

Chaque famille subsiste de la pêche, Chasse & de ce qu'elle séme ; aiant autant de terre qu'il leur est nécessaire pour leur propre subsistance. Pour manger le bled d'Inde en pain, ils font un peu bouillir le grain dans l'eau ; après-quoi ils l'essuyent & le font secher au Soleil, plus le broyent dans un grand mortier de bois, le pétrissant

avec l'eau tiéde, & le font cuire sous la cendre chaude, envelopé des feüilles du même bled; & faute des feüilles ils le lavent quand il est cuit. Ils mêlent ordinairement dans la pâte des fraises, framboises, meures sauvages, bluets, & autres petits fruits secs & verds, pour lui donner goût, parce qu'il n'en a pas, & est fort fade de lui même.

La *Sagamité*, qu'ils apellent *Otet*, est composée de bled d'Inde cru, mis en farine sans en séparer ni la fleur ni le son, qu'ils font boüillir assez clair avec un peu de viande & & de poisson, s'ils en ont. Pendant que la *Sagamité* cuit ils ont soin de la remuër souvent avec le *Stoca*, de peur qu'il ne s'attache au fond de la chaudiere. La *Sagamité* est toute la nourriture des Sauvages, & est leur viande, leur pain, & leur tout, après-quoi il n'y a plus rien à atendre pour le repas.

Auparavant l'arrivée des François dans les païs Septentrionaux, tous les meubles des Sauvages n'étoient que de bois d'écorce ou de pierre : Des pierres ils en faisoient des haches & des coûteaux, & du bois & de l'écorce toutes les autres ustenciles de ménage : Mais comme ils n'avoient pas encore l'usage des chaudieres avant l'arrivée des François, ils creusoient des troncs d'arbres en forme d'auge, où ils faisoient cuire ou plûtôt mortifier leurs viandes

en cette maniére : ils faiſoient un grand feu, & mettoient dedans quantité de cailloux & de grés, qu'ils jettoient enſuite dans le tronc d'arbre creuſé, rempli d'eau, dans lequel étoit la viande & le poiſſon qu'ils vouloient faire cuire.

Je ſuis, Monſieur, vôtre, &c.

DICTIONAIRE DE LA LANGUE DES SAUVAGES.

J'AUROIS bien pû vous envoier un Dictionaire de tous les mots Sauvages, sans en excepter aucun, avec plusieurs phrases curieuses, mais cela ne vous eût été d'aucune utilité ; il suffit que vous vous voiiez les plus ordinaires dont on se sert à tout moment. Il y en a suffisamment pour un homme qui voudroit passer en *Canada* ; car si pendant la traverse il aprenoit tous ceux qui sont ici, il pourroit parler & se faire entendre des Sauvages après les avoir fréquentez deux ou trois mois.

Il n'y a que deux Meres Langues en toute l'étenduë du *Canada*, que je renferme dans les bornes du Fleuve de *Mississipi*, au-delà duquel il y en a une infinité d'autres que peu d'*Européens* ont pû aprendre jusqu'à present, à cause du peu d'habitude qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y sont situez.

Ces deux Meres Langues, sont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La premiere se fait entendre des *Iroquois*, n'y aiant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a aussi des Sauvages qui habitent sur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque chose près. Les *Andastoguerons*, les *Torontogueronons*, les *Errieronons*, & plusieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient aussi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La seconde Langue est aussi estimée en ce Païs-là que

le Grec & le Latin le sont en *Europe*, quoiqu'il semble que les *Algonkins*, dont elle est originaire, la deshonorent par le peu de gens qui reste de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la reserve de celles dont je viens de parler, ne différent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italien de l'Espagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens se piquent de la parler avec toute sorte de délicatesse. Elle est tellement nécessaire pour voiager en ce Païs-là, qu'en quelque lieu où l'on puisse aller, on est assuré de se faire entendre à toutes sortes de Sauvages, soit à l'*Acadie*, à la *Baie de Hudson*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi lesquels il s'en trouve quantité qui l'ont aprise par raison d'Etat, quoiqu'il se trouve plus de différence de celle-ci à la leur, que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accens, étant aussi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'aiant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'est pas abondante non plus que les autres Langues Amériquaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoissance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* se servent pour donner plus d'énergie à leurs discours: Ils ne savent parler que pour savoir vivre, n'aiant aucun mot d'inutile & de superflu. Au reste, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*. consonne.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif se forme de l'infinitif, y ajoûtant la note personnelle *ni*, qui veut dire en abregé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* signifie *aimer*, au lieu qu'ajoûtant cette note personnelle *in* à l'infinitif, on fait *in Sakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en est ainsi de tous les autres verbes.

Il est facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on sait le present de l'indicatif. On ajoûte à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'est-à-dire, *j'aimois*; au parfait on met *i* après la note personnelle, par exemple, *ni kisakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gasakia* ou *nin gasa ia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec le present de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ni gosakiaban*; *j'eusse aimé*, *ni kiosakiaban*; en un mot, quand on sait bien le present de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajoûter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui est de l'impératif, il se forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *sakia*, veut dire *aimer*: *Asakia*, veut dire *aime*, & le plurier *aimons*, se fait en ajoûtant *ta* à la queuë de l'infinitif, par exemple, *sakia*, c'est *aimer*, & *sakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes personnelles, c'est-à-dire,

Je *ou* Moi, *Nir*,	Vous, *Kiraoua*.
Tu *ou* Toi, *Kir*,	Vous & Nous, *Kiraoueinc*.
Il *ou* Lui, *Oüir*,	Ils *ou* Eux, *Ouiraoua*.
Nous, *Niraoueinc*.	

A.

ABandonner, délaisser, j'abandonne, *Packitam*.
Accourir, j'accours, *Pitchiba*.
Agréer, plaire, j'agrée, *Miroüérindan*.
Aider, assister, *Maouineoua*.
Aimer, chérir, *Sakia*.
Aiguille à coudre, *Chabounikan*.
Aller par terre, je vas, *Tija*.
Aller par eau, *Pimisea*.
Appeller, nommer, *Tichinika*.
A present, *Nongom*.

Arriver, j'arrive, *Takouchin.*
Assez, c'est assez, *Mimilie.*
Avare, *Safakissi.*
Aviron, *Appoué.*
Aujourd'hui, *Ningom.*
Avoir, *Tindala.*
Autrefois, *Piraouigo.*
Autre, *Coutak.*
Avoine, folle Avoine, inconnuë en *Europe*, *Malomin.*
Anglois, *Ouatsakamink dachirini.*
Admiration des Sauvages, c'est admirable, *Pilaoüa*, en ce cas c'est par dérision.

B.

BArbe, *Mischiton.*
Baril, *Aoyentagan.*
Bague, anneau, *Dibilinchibison.*
Bales, *Aloüin.*
Barbuë, Poisson, *Malamek.*
Batefeu, fusil à faire du feu, *Scoutekan.*
Bas, chausses, *Mitas*
Battre, je bats, *Packité.*
Brave, courageux Soldat, *Simaganis.*
Beau, *Olichichin.*
Beaucoup, *Nibila.*
Bien-tôt, *Kegatch.*
Bien, voilà qui est bien, *Oüeoüelim.*
Bien, & bien, & donc, *Achindach.*
Bois à brûler, *Mitti.*
Bled d'Inde, *Mitamin.*
Blanc, *Ouabi.*
Boire, je bois, *Minikoue.*
Bon, *Kouelatch*
Borgne, *Paskingoé.*
Bouclier, *Pakakoa.*
Boyau, *Olakich*
Boüillon, ou suc, *Oüabou.*
Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamin.*

Boiteux, *Kakikaté*
Bouteille, *Chichigoué.*
Brochet, *Kinongé.*
Bouillie, ou suc de farine de bled l'Inde, *Mitaminabon.*

C.

CAstor, animal, *Amik.*
Ca, or sus, *Mappe.*
Capot, *Capotiouian.*
Canard, *Chichip.*
Castor, peau de Castor, *Apiminikoue.*
Canot, *Chiman.*
Camarade, chez mon Camarade, *Nitché, Nitchikioue.*
Cachete, en cachete, *Kimouch.*
Cabane, *Ouikiouam.*
Capitaine, Chef, *Okima.*
C'en est fait, *Chayé.*
Cerf, *Micheoué.*
Cendre, poudre, poussiere, *Pingoé.*
Cela, *Manda.*
Celui là, *Maha.*
Chauderon, *Akikons.*
Chaudiere, *Akik*
Chevreuil, *Aouaskech.*
Chemise, *Papakiouian.*
Chasser, je chasse, *Kiousse.*
Chercher, je cherche, *Nantaouerima.*
Chemin, *Mickan.*
Chaud, *Akichatté.*
Cheveux, *Lissis.*
Chez moi, *Entayank.*
Chien, *Alim.*
Petit Chien, *Alimons.*
Chacun, *Tepegik.*
Changer, je change, *Miscousch.*
Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouing*
Corps, *Kae.*

Connoître, je connois, *Kiserema.*
Coucher, *Ouipema.*
Comment, *Tani.*
Couteau, *Mockoman.*
Couteau crochu, *Coutagan.*
Courage, j'ai courage, *Tagouamissi.*
Couverture de laine blanche, *Ouabiouian.*
Combien, *Tantasou* ou *Tanimilik.*
Courir, *Pitchibat.*
Cul, *Miskoasab.*
Culote, circonlocution, ce qui cache le cul, *Kipokitie Koasab.*
Champs ensemencez, *Kitteganink*
Chanter, *Chichin.*
Construire Vaisseaux ou Canots, *Chimanike.*
C*, *Maskimout.*
Croire, *Tikerima.*
Cueilliere, *Mickouan.*

D.

DAnser, je danse, *Nimi.*
Danse des Sauvages, au son des calebasses, *Chichikoue.*
Darder, je darde, terme usité pour dire, &c. *Patchipaoua.*
D'abord, *Ouibatch.*
Déliberer, résoudre, je détermine, *Tibelindan.*
Dérober, *Kimoutin.*
Dents, *Tibit.*
Demain, *Ouabank.*
Après demain, *Ousouabank*
Dire, je dis à quel, *Tita*
Dit-il, il dit, terme fort usité, *Youa.*
Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand Esprit, être inconnu. *Kitchi-Manitou.*
Donner, je donne, *Mila.*
Doucement, *Peccabogo.*
Dormir, *Nipa.*
D'où, *Tanipi.*

Diable, méchant esprit, *Matchi-Manitou.*
Deça en deça, *Undach.*

E.

EAu, *Nipi.*
Etre, rester, *Tapia.*
Eau de vie, Suc ou boüillon de feu, *Scoutioüaboüi.*
Ensemble, *Mamaoue.*
Entendre, *Nisitotaoua.*
Ensuite, *Mipidach.*
Et, *Gaye* ou *Mipigaye.*
En vérité, *Keket.*
Enfant, petit enfant, *Bobilouchins.*
Et bien, & donc qu'est-ce, *Taninentien.*
En autre endroit, ailleurs, *Coutadibi.*
Encore, *Minaouatch.*
Entierement, *Napitch.*
En avant dans les bois, *Nopemenk.*
Estimer, je considere, j'honore, *Napitelima.*
Ecrire, j'écris, *Masinai e.*
Epée, *Simagan.*
Esprit, avoir de l'esprit, *Nibouacka.*
Esprit, intelligence, être invisible, *Manitou.*
Esclave, *Ouackan.*
Etoile, *Alan.*
En deçà, *Undachdibi.*
Egal, semblable, l'un comme l'autre, *Tabiscoutch.*
Esturgeon, poisson, *Lameh.*
Etonnant, c'est étonnant ou admirable, *Etteoué.*

F.

FAire, je fais, *Tochiton*
Fatiguer, je suis fatigué, *Ta ouss.*
Faim, j'ai faim, *Packaté.*
Fâcher, je me fâche, *Iskatissi.*
Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scoutechc.*
Faire la cuisine, je fais chaudiére, terme, *Pentaoue.*
Feu, *Scoute.*

Fer, *Piouabi*.
Femme, *Ickoue*.
Fille, *Ickoueſſens*.
Fort, fortereſſe, *Ouackaigan*.
Fort, ferme, dur, *Machkaoua*.
Fort, homme de force, *Mach Kaoueſſi*.
Fourche, *Naſſaouakouat*.
Frere, *Nicanich*.
France, Païs des François, *Mittigouchiouek endalakiank*.
Froid, avoir froid, *Kikatch*.
Fuzil, *Paskiſignan*.
Fumer, je fume du tabac, *Pentaoe*.
Fumer, faire fumée, *Sagaſſoa*.
François, apellez conſtructeurs de Vaiſſeaux, *Mittigouch*.
Fils, enfant, *Nitianis*.
Fortifier, je fais des forts, *Ouacaike*

G.

GArder, je conſerve, *Ganaouerima*.
Gagner au jeu, je gagne, *Packitan*.
Grand, en mérite, valeur, courage, &c. *Kitchi*.
Grand, haut *Mentitou*.
Gouverner, je diſpoſe, *Tiberima*.
Graiſſe, *Pimite*.
Gens, peuples, *Irini*.
Guerre, *Nontobali*.
Guerriers, *Nantobalitchi*.
Gouverneur Général de Canada, *Kitchi oüima ſima ganich*, c'eſt-à-dire, *grand Capitaine de guerre, ou grand Chef des Soldats*
Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubalima*.
Geler, *Kiſſim*.
Il gêle fort, *Kiſſima magat*.

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima*.
Hache grande, *Agackouet*.
Hache petite, *Agackouetons*.

Haut, en haut, *Spimink.*
Herbe, *Myask.*
Hiver, *Pipoun.*
Hier, *Pitchilago.*
Homme, *Alisinape.*
Honorer, *Mackaouala.*
Hiverner, je passe l'hiver, *Pipounichi.*
Hurons, peuples, *Nadouek.*

I.

IRoquois, au plurier, *Matchinadouek.*
Jamais, *Kaouicka.*
Jaune, *Ouzao.*
Jésuite, robe noire, *Mackate ockola.*
Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier sa femme, *Ouchinan.*
Jeune, *Ouskinekisi.*
Ici, *Achonda* ou *achomanda.*
Joli, propre, *Sasega.*
Jour, un jour, *Okonogat.*
Joüer, *Packigoué.*
Incontinent, *Ouibatch.*
Isle, *Minis.*
Isle, peninsule, *Minissin.*
Ivre, fou, ivrogne, *Ouskouebi.*
Imposteur, *Malatissi.*

L.

LAisser, *Packitan.*
Langue, *Outon.*
Lac, grand Lac, *Kitchigamink.*
Là, parlà, *Mandadibi.*
Là loin, par là haut, *Ouatsadikè.*
Las, je suis las, *Takousi.*
Lévre, *Ouapous.*
Libéral, *Oualatissi.*
Loup, *Mahingan.*
Long-tems, il y a long-tems, *Chachayk.*
Loin, *Ouatsa.*
Loutre, *Nikik.*

Lumiere, clarté, *Vendao.*
Lettre, *Masinaygan.*
Lune, l'Astre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

MArcher, je marche, *Pimousse.*
Marier, je prens femme, *Outouin.*
Manger, *Ouissin.*
Mauvais, méchant, parlant des *Iroquois Malatisse.*
Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitche.*
Maîtresse, amie, *Nirimousens.*
Male, *Nape.*
Malade, *Outineous,*
Mari, qui est marié, époux, *Napemaa*
Marchandises, *Alokatchigan.*
Mer, grand Lac sans bornes, *Agankitchigamincs.*
Medecine, breuvage, *Maskikik.*
Miroir, *Ouabemo.*
Mort, *Nipouin.*
Mourir, je me meurs, *Nip.*
Moucher la chandelle, attiser le feu, *Ouasacolendamaoua.*
Moitié, *Nabal.*
Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch Malatat.*

N.

NOn, nenni, *Ka.*
Nez, *Yach.*
Nouvelles, *Tépatchimou*, *Kan.*
Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatkhimou.*
Nuit, *Debikat.*
Noir, *Mackate.*
Nager, ramer. *Tapoue.*
Naviguer, je navigue, *Pimisca.*

O,

OUi, *Mi* ou *Minkouti.*
Oui sans doute, vraiment oui, *Ante* ou *Sanketoa.*

Oiſeau, *Pilé.*
Orignal, Elan, *Mons.*
Ours, *Mackoua.*
Ourſin, petit Ours, *Makons.*
Où eſt-il? De quel côté eſt-il? *Tanipi api.*
D'où viens-tu? De quel côté viens-tu? *Tanipi enedayenk.*
Où vas-tu? de quel côté vas-tu? *Taga Kitija.*
Orignal, jeune & petit, *Manichich.*
Où, *Ta.*

P.

PArler, *Galoula.*
Pain, *Pa bouchikan.*
Part, en quelle part, *Tanipi.*
Païs, *Endalakian.*
Paix, *Peka.*
Faire la Paix, *Pekatchi.*
Parent, *Taouema.*
Payer, je paye, *Tipaham.*
Pas encore, *Ka Maſchi.*
Parce que, ou, d'autant que, *Miouinch.*
Pareſſeux, *Kitiimi.*
Perdrix, *Pileſioue.*
Peau, *Packikin.*
Perſonne, *Kagouetkh ou Kaouia.*
Penſer, avoir opinion, *Tilelindan.*
Petît, *Ouabiloucheins.*
Pere, mon pere, *Nouſké.*
Pendant que, *Megoatch.*
Peu, *Me Mangis.*
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimiſſi.*
Piſſer, *Minſi.*
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde, *Boutagan.*
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima.*
Perſuaſion, *Tirerigan.*
Pierre, *aſſin.*
Pipe, calumet, *Poagan.*

Pluye, *Kimiouan.*
Plein, *Mouskinet.*
Plat d'Erable, *Soule Mickoan.*
Puis, enſuite, *Mipidach.*
Poiſſons, *Kikons.*
Poiſſons blancs, *Attikamek.*
Pourcelaine, grain de pourcelaine, *Aoüiés.*
Point du tout, *Kamamenda.*
Poil des animaux, *Pioüel.*
Portage, *Cappatagan.*
Porter, *Pitou ou Pita.*
Pourſuivre, *Nopinala.*
Point du tout, *Kagouetch.*
Pourquoi, *Taninentien.*
Poudre à tirer, *Pingoe Mackate.*
Prendre, je prens, *Takounan.*
Printemps, *Mirockamink.*
Propre, *Safega.*
Prier Dieu, *Talamia Kitchi Manitou.*
Proche, *Pechouetch.*
Perdre au jeu, je pers, *Packilague.*

Q.

QUi eſt-ce ? *Ouaneouiné.*
Qui eſt celui-là ? *Ouaneouiné Mana.*
Qu'y-a-t'il ? *Kekouanen.*

R.

RAcine, *Ouſtikoues.*
Raiſon, avoir raiſon, *Tepen.*
Rencontrer, *Nantouneoua.*
Repoſer, *Chinkichin.*
Regarder, *Ouabemo.*
Regretter, *Goüiloma.*
Riviére, *Sipim.*
Rien, *Kakegou.*
Rire, *Kapi.*
Robe, *Ockola.*
Roi de France, grand Chef des François, *Mittigen itchi hi Okima.*

Rouge, couleur, *Miſkoue.*
Rouge, poudre rouge eſtimée des Sauvages, *Oulamar.*
Renard, *Outagami.*
Raiſin, *Choemin.*
Reſpecter, *Talamiska.*

S.

SAc, *Maskimout.*
Sachet à tabac, *Kaſpitagan.*
Sans doute, *Antetatouba.*
Sang, *Miſkoue.*
Saluer, *Mackaoula.*
Sable, *Negao.*
Savoir, *Kikerindan.*
Soldat, *Simaganich.*
Soleil, *Kiſis*
Souliers, *Mackiſin.*
Suër, *Matoutou.*
Songer, penſer, *Tilelindan.*

T.

TAbac, *Sema.*
Taſſe d'écorce, *Oulagan.*
Terre, *Aſke* ou *Ackouin.*
Tête, *Ouſtikouan.*
Tems, il y a long-tems, *Chachaye Piraouigo.*
Tout par tout, *Alouch bogo.*
Tomber, *Panaſin.*
Tourterelle, *Mimi.*
Toûjours, *Kakeli.*
Tout, *Kakina.*
Troquer, *Tataouan.*
Très-fort, *Magat.*
Triſte, être triſte, *Taliſſimo.*
Trouver, *Nantouneoua.*
Trop, *Oſſam.*
Trop peu *Oſſame mangis.*
Tuer, *Niſa.*
Tien, pren, *Emanda.*

Tous, *Miſſouté.*

V.

VAiſſeau, ou grand Canot, *Kitchi Chiman.*
Valeur, c'eſt de valeur, de conſéquence, &c. *Arimat.*
Verſer, *Sibikinan.*
Vérité, en vérité, *Keket.*
Vent, *Loutin.*
Ventre, *Miſchimout.*
Venir, *Pimatcha.*
Vite, *Ouelibik.*
Village, *Oudenank.*
Vin, ſuc ou bouillon de raiſin; *Choemin abou.*
Viſiter, rendre viſite, *Pimaœtiſſa.*
Vieux, *Kiouecheins.*
Vivre, *Noutchimou.*
Viande, *Ouias.*
V*, *Patchugon.*
Voilà qui eſt bien, *Oueoulim.*
Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*
Voir, *Ouabemo*
Vouloir, *Ouiſch.*
Vie, *Noutchimouin.*

Y.

YEuſt, *Ouskinchik.*

Je me contente de mettre ici ſeulement les quatre tems de l'indicatif d'un ſeul verbe, ſur quoi on pourra ſe régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus ſur cette matiére; mais il y auroit tant de choſes à dire qui m'entraîneroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me réſoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, *Saſia.*

Preſent.

J'aime, *Niſakia.*
Tu aimes, *Ki ſakia.*
Il aime, *Ou ſakia.*

Nous aimons, *Ni ſakiamin.*
Vous aimez, *Kiſakiaoua.*
Nous & vous aimons, *Kiſakiaminaoua.*
Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.

J'aimois, *Ni ſakiaban.*
Tu aimois, *Ki ſakiaban.*
Il aimoit, *Ou ſakiaban.*
Nous aimions, *Ni ſakiaminaban.*
Vous aimiez, *Ki ſakiaouaban.*
Nous & vous aimions, *Ki ſakiminouaban.*
Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kiſakia.*
Tu as aimé, *Ki kiſakia.*
Il a aimé, *Ou kiſakia.*
Nous avons aimé, *Ni kiſakiamin.*
Vous avez aimé, *Ki kiaſakiamin*
Nous & vous avons aimé, *Ki kiſa iaminaoua.*
Ils ont aimé, *Kiſakiaouak.*

J'aimerai, *Ningaſakia.*
Tu aimeras, *Ki gaſa ia.*
Il aimera, *Ou gaſakia.*
Nous aimerons, *Nin gaſakiamin.*
Vous aimerez, *Ki gaſakiaoua.*
Nous & vous aimerons, *Ki gaſakiaminaoua.*
Ils aimeront, *Gaſakiaouak.*

Aime, *Aſakia.*
Aimons, *Aſakiata.*

A l'égard des noms ils ne ſe déclinent point, le plurier ſe forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Aliſinape*, qui ſignifie un homme ; on dit au plurier *Aliſinapek*, c'eſt-à-dire, des hommes ; & s'il finit par une conſone, on n'a qu'à ajoûter *ik*, par exemple *mi-*

nis, signifie une Isle, auquel mot posant *ik* à la fin, on trouvera *Minissik*, qui sont des Isles. De même que *Pas isigan*, qui signifie un fusil au singulier, & *Paskisiganik*, des fusils au plurier.

Maniére de compter des Algonkins.

UN, *Pegik.*
Deux, *Ninch.*
Trois, *Nissoue.*
Quatre, *Neou.*
Cinq, *Naran.*
Six, *Ningoutouassou.*
Sept, *Ninchouassou.*
Huit, *Nissouassou.*
Neuf, *Changassou.*
Dix, *Mittassou.*
Onze, *Mittassou, achi, pegik.*
Douze, *Mitassou achi ninch.*
Treize, *Mitassou achi nissoue.*
Quatorze, *Mitassou achi neou.*
Quinze, *Mitassou achi naran.*
Seize, *Mitassou achi ningotouassou.*
Dix-sept, *Mitassou achi ninchouassou.*
Dix-huit, *Mitassou achi nissouassou.*
Dix-neuf, *Mitassou achi changassou.*
Vingt, *Ninchtana.*
Vingt-un, *Ninchtana achi pegik.*
Vingt-deux, *Ninchtana achi ninch.*
Vingt-trois, *Ninchtana achi nissoue.*
Vingt-quatre, *Ninchtana achi neou.*
Vint-cinq, *Ninchtana achi naran.*
Vingt-six, *Ninchtana achi ningotouassou.*
Vingt sept, *Ninchtana achi ninchoassou.*
Vingt-huit, *Ninchtana achi nissoassou.*
Vingt-neuf, *Ninchtana achi changassou.*
Trente, *Nissouemitana.*
Trente-un, *Nissouemitana achi pegik*, &c.

Quarante, *Neoumitana.*
Cinquante, *Naran mitana.*
Soixante, *Ningoutouaſſou mitana.*
Septante, *Ninchouaſſou mitana.*
Huitante, *Niſſouaſſou mitana.*
Nonante, *Changaſſou mitana.*
Cent, *Mitaſſou mitana.*
Mille, *Mitaſſou mitaſſou mitana.*

Quand on ſçaura une fois compter juſques à cent, on pourra facilement compter par dixaines de mille juſques à cent mille, qui eſt un nombre quaſi inconnu des Sauvages, & par conſéquent inuſité en leur Langue.

Au reſte, il faut prendre garde de bien prononcer toutes les lettres des mots, & d'appuyer ſur les *A*, qui ſe trouvent à la fin. On n'a pas de peine à le faire, car il n'y a point de lettre du gozier, ni du Palais, comme le *j* conſone des *Eſpagnols*, leur *g* ou leur *x*, non plus que comme le *th* des *Anglois*, qui met une langue étrangere à la torture.

Je dirai de la Langue des *Hurons* & des *Iroquois* une choſe aſſez curieuſe, qui eſt, qu'il ne s'y trouve point de lettres *labiales*; c'eſt à dire de *b f, m, p.* Cependant cette Langue des *Hurons* paroît être fort belle & d'un ſon tout à fait beau; quoi qu'ils ne ferment jamais leurs lévres en parlant.

Les *Iroquois* s'en ſervent ordinairement dans leurs Harangues, & dans leurs Conſeils, lors qu'ils entrent en négociation avec les *François* où les *Anglois*. Mais entre eux ils ne parlent que leur langue maternelle.

Il n'y point de Sauvages en *Canada* qui veuillent parler *François*, à moins qu'ils ne croyent qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien ſavoir avant que de s'expoſer à vouloir s'expliquer, à moins que la néceſſité ne les y oblige, lors qu'ils ſe trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il eſt preſque impoſſible que les uns ni les autres puiſſent jamais bien apprendre le François. J'ai paſſé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réüſſir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monſieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*, au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monſieur*, *Caounſieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voiez par curioſité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci, dont vous pourriez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reſte, elle ſe parle avec beaucoup de gravité & preſque tous les mots ont des aſpirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il eſt poſſible.

Je ne ſache point qu'aucune Langue Sauvage de *Canada* ait de l'*F*. Il eſt vrai que les *Eſſanapés* & les *Gnaeſitares* en ont; mais comme ils ſont ſituez au delà du *Miſſiſſipi* ſur la *Riviére Longue*, ils ſont au-delà des bornes du *Canada*.

Quelques mots Hurons.

Avoir de l'eſprit, *Hondioue.*
Eſprit, Divinité, *Ocki.*
Le feu, *Tſiſta.*
Le fer, *Oouiſta.*
Femme, *Ontehtien.*
Fuſil, *Ouraouenta.*
Se fâcher, être fâché, *Oungarouan.*
Il fait froid, *Outoirha*
Graiſſe, *Skoueton.*
Homme, *Onnonhoue.*
Hier, *Hiorheha.*

Je suire, *Tsistasit.*
Loin, *Deherén.*
Loutre, *Taouinet.*
Non, *Staa.*
Oui, *Endae.*
Calumet, pipe, *Gannondaeua.*
Proche, *Tous einhia.*
Soldats, *Skenraguetté.*
Saluer *Ignoron.*
Des Souliers, *Arrachiou.*
Je trafique, *Attendinon.*
Tout-à fait, *Tiaoundi.*
Tous, *Aouetti.*
Tabac, *Oyngoua.*
C'est de valeur, difficile, de conséquence, *Gannoron.*
S'en aller, *Saraskoua.*
Avare, *Onnonsté.*
Beau, propre, *Akouasti.*
Beaucoup, *Atoronton.*
Voilà qui est bien, *Andeya.*
Je bois, *Ahirrha.*
Bled d'Inde, *Onneha.*
Des Bas, *Arrhich.*
Une Bouteille, *Gatseta.*
Brave, qui a du cœur, *Souguitehé,*
C'en est fait, *Houna.*
Mon frere, *Yatsi.*
Mon Camarade, *Yattare.*
Le Ciel, *Toendi.*
Cabane, *Honnonchia.*
Cheveux, *Eonhora.*
Capitaine, *Otcon.*
Chien, *Agnienen.*
Doucement, *Skenonha.*
Poux, *Skenon.*
Je dis, *Attatia.*
Demain, *Ahetik.*

SUITE
DU
VOYAGE
DE L'AMERIQUE
OU DIALOGUES
DE MONSIEUR
LE BARON DE LAHONTAN
ET D'UN
SAUVAGE,
DE L'AMERIQUE.

Contenant une description exacte des mœurs & des coûtumes de ces Peuples Sauvages.

Avec les Voiages du même en Portugal & en Dannemarc, dans lesquels on trouve des particularitez très-curieuses, & qu'on n'avoit point encore remarquées.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de BOETEMAN.
M. DCC. XXVIII.

PRÉFACE.

JE m'étois tellement flâté de rentrer dans la grace du Roi de France, avant la déclaration de cette Guerre, que bien loin de penſer à l'impreſſion de ces Lettres & de ces Mémoires, je comptois de les jetter au feu, ſi ce Monarque m'eût fait l'honneur de redonner mes Emplois ſous le bon plaiſir de Meſſieurs de *Pontchartrain* pere & fils. C'eſt cette raiſon qui m'a fait négliger de les mettre dans l'état où je ſouhaiterois qu'ils fuſſent, pour plaire au Lecteur qui ſe donnera la peine de les lire. Je paſſai à l'âge de quinze à ſeize ans en *Canada*, d'où j'eus le ſoin d'entretenir toûjours un commerce de Lettres avec un vieux Parent, qui avoit exigé de moi des nouvelles de ce Païs-

là, en vertu des assistances qu'il me donnoit annuellement. Ce sont ces mêmes Lettres dont ce Livre est composé. Elles contiennent tout ce qui s'est passé dans ce Païs-là entre les Anglois, les François les *Iroquois, & autres Peuples, depuis l'année 1683. jusqu'en 1694. avec quantité de choses assez curieuses, pour les gens qui connoissent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout est écrit avec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choses comme elles sont. Je n'ai flâté, ni épargné-là personne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont aquise en diverses occasions, quoi-que je haïsse ces coquins-là plus que les cornes & les procez. J'atribuë en même-tems aux gens d'Eglise, (malgré la vénération que j'ai pour eux) tous les maux que les *Iroquois* ont fait aux Colonies Françoises, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris sans

* *Apellés MAHAK par les Anglois de la Nouvelle York.*

le conseil de ces pieux Eccléſiaſtiques.

Après cela, j'avertis le Lecteur que les François ne connoiſſant les Villes de la *Nouvelle York*, que ſous leur ancien nom, j'ai été obligé de me conformer à cela, tant dans ma Rélation, que dans mes Cartes. Ils apellent *NIEU-YORK* tout le Païs contenu depuis la ſource de ſa Riviere juſqu'à ſon emboûchure, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'Iſle où eſt ſituée la Ville de *Manathe* (ainſi apellée du tems des Hollandois) & qui eſt à preſent apellée des Anglois *Nieu-York*: Les François apellent auſſi *Orange* la Plantation *d'Albanie* qui eſt vers le haut de la Riviere. Outre ceci le Lecteur eſt prié de ne pas trouver mauvais que les penſées des Sauvages ſoient habillées à l'Européanne; c'eſt la faute du Parent à qui j'écrivois, car ce bon homme aiant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* *Lettre.*

fourni de Livre de voiages que le Doctor * *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Rélations de Canada une infinité de raiſonnemens Sauvages, incomparablement plus forts que ceux dont il eſt parlé dans mes Mémoires. Au reſte, les perſonnes qui douteront de l'inſtinct & du talent des Caſtors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amérique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choſes ſurprenantes touchant ces animaux. On m'écrit de *Paris*, que Meſſieurs de *Pontchartrain* cherchent les moiens de ſe venger de l'outrage qu'ils diſent que je leur ai fait, en publiant dans mon Livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit auſſi que j'ai tout lieu de craindre le reſſentiment de pluſieurs Eccléſiaſtiques, qui prétendent que j'ai inſulté Dieu, en inſultant leur conduite. Mais comme je me ſuis attendu à la fureur des uns & des au-

* *Docteur en Médecine à Londres.*

tres, lorſque j'ai fait imprimer ce livre ; j'ai eu tout le loiſir de m'armer de pied en cap, pour leur faire tête. Ce qui me conſole, c'eſt que je n'ai rien écrit que je ne puiſſe prouver autentiquement ; outre que je n'ai pû moins dire à leur égard que ce que j'ai dit. Car ſi j'euſſe voulu m'écarter tant ſoit peu de ma narration, j'aurois fait des digreſſions où la conduite des uns & des autres auroit ſemblé porter préjudice au repos & au bien public. J'aurois eu aſſez de raiſon pour faire ce coup-là : mais comme j'écrivois à un vieux Cagot de Parent, qui ne ſe nourriſſoit que de dévotion, & qui craignoit les malignes influences de la Cour, il m'exhortoit inceſſamment à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Egliſe & les gens du Roi, de crainte que mes lettres ne fuſſent interceptées : quoiqu'il en ſoit, on m'avertit encore de *Paris* qu'on employe des Pédans pour écrire contre moi, & qu'ainſi il faut

que je me prépare à essuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours; mais n'importe, je suis assez bon sorcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je me mocque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le Ciel daigne combler de prospéritez, en le préservant d'aucune discussion d'affaire avec la plûpart des Ministres d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront toûjours raison, quelque tort qu'ils ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Amériquains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France. Ces peuples sont heureux d'être à l'abri des chicanes de ces Ministres, qui sont toûjours maîtres par tout. J'envie le sort d'un pauvre Sauvage, *qui leges & Sceptra terit*, & je souhaiterois pouvoir passer le

reſte de ma vie dans ſa Cabane, afin de n'être plus expoſé à fléchir le genou devant des gens, qui ſacrifient le bien public à leur intérêt particulier, & qui ſont nez pour faire enrager les honnêtes gens. Les deux Miniſtres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été ſollicitez en vain par Madame la Ducheſſe *du Lude*, par Mr. le Cardinal de *Boüillon*, par Mr. le Comte de *Guiſcar*, par Mr. de *Quiros*, & par Mr. le Comte *d'Avaux*, rien n'a pû les fléchir, quoique mon affaire ne conſiſte qu'à n'avoir pas ſouffert les affronts d'un Gouverneur qu'ils protégent, pendant que cent autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'abſence. Quoiqu'il en ſoit, je trouve dans mes malheurs la conſolation de joüir en Angleterre d'une eſpéce de liberté, dont on ne joüit pas ailleurs; car on peut dire que c'eſt l'unique Païs de tous ceux qui ſont habitez par des peuples ci-

vilisez, où cette liberté paroît plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur ; étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement ; tant il est vrai que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prennent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

AVIS DE L'AUTEUR AU LECTEUR.

DE'S que plusieurs Anglois d'un mérite distingué, à qui la Langue Françoise est aussi familiére que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent vû mes Lettres & Mémoires de Canada, ils me témoignérent qu'ils auroient souhaité une plus ample Relation des mœurs & coûtumes des Peuples, ausquels nous avons donné le nom de Sauvages, c'est ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces divers Entretiens, que j'ai eû dans ce Païs-là avec un certain Huron, à qui les François ont donné le nom de Rat : Je me faisois une aplication agréable, lorsque j'étois au Village de cet Amériquain, de receüillir avec soin tous ses raisonnemens. Je ne fus pas plûtôt de retour de mon Voiage des Lacs de Canada, que je fis voir mon Manuscrit à Mr. le Comte de Frontenac, qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretiens interrompus, sans suite & sans liaison. C'est à la sollicitation de ces Gentilshommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai

fait part au Public de bien des Curiositez qui n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces Peuples sauvages. J'ai aussi crû qu'il n'auroit pas desagréable que j'y ajoutasse des Relations assez curieuses de deux Voiages que j'ai faits, l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neuve, & l'autre en Danemarc. On y trouvera la description de Lisbonne, *de* Copenhague, *& de la Capitale du Roiaume d'*Arragon, *me réservant à faire imprimer d'autres Voiages que j'ai faits en Europe, lorsque j'aurai le bonheur de pouvoir dire des Vérités sans risque & sans danger.*

RPJCB

DIALOGUES
OU ENTRETIENS
ENTRE UN SAUVAGE
ET LE
BARON DE LAHONTAN.

LAHONTAN.

C'Est avec beaucoup de plaisir, mon cher Adario, que je veux raisonner avec toi de la plus importante affaire qui soit au Monde, puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes véritez du Christianisme.

ADARIO.

Je suis prêt à t'écouter, mon cher Frere, afin de m'éclaircir de tant de choses que les Jésuites nous prêchent depuis long-temps, & je veux que nous parlions ensemble avec autant de liberté que faire se pourra. Si ta Créance est semblable à celle que les Jésuites nous prêchent, il est inutile que nous entrions en conversation; car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'est qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-mêmes.

LA HONTAN.

Je ne sçai pas ce qu'ils t'ont dit, mais je croi que leurs paroles & les miennes se raporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrétienne est celle que les hommes doivent professer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrît l'Amérique, voulant sauver tous les peuples, qui suivront les Loix du Christianisme : il a voulu que l'Evangile fût prêchée à ta Nation afin de lui montrer le véritable chemin du Paradis, qui est l'heureux séjour des bonnes Ames. Il est dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie est courte, nous sommes incertains de l'heure de nôtre mort ; le temps est cher : éclairci-toi donc des grandes Veritez du Christianisme ; afin de l'embrasser au plus vîte, en regrétant les jours que tu as passé dans l'ignorance, sans culte, sans religion, & sans la connoissance du vrai Dieu.

ADARIO.

Comment sans conoissance du vrai Dieu! est-ce que tu rêves? Quoi! tu nous crois sans réligion après avoir demeuré tant de temps avec nous? 1. Ne sais-tu pas que nous reconnoissons un Créateur de l'Univers, sous le nom du grand Esprit ou du Maître de la vie, que nous croions être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confessons l'immortalité de

l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pourvûs d'une raison capable de discerner le bien d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre, afin que nous suivions exactement les véritables Régles de la justice & de la sagesse. 4. Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maître de la vie; qu'au contraire le trouble de l'esprit lui est en horreur, parce que les hommes en deviennent méchans. 5. Que la vie est un songe, & la mort un réveil, après lequel l'ame voit & connoît la nature & la qualité des choses visibles & invisibles. 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant s'étendre un pouce au-dessus de la superficie de la terre, nous ne devons pas le gâter ni le corrompre en essaïant de pénétrer les choses invisibles & improbables. Voilà, mon cher Frere, quelle est nôtre Créance, & ce que nous suivons exactement. Nous croions aussi d'aller dans le païs des ames après nôtre mort; mais nous ne soupçonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessairement qu'il y ait des séjours & bons & mauvais aprés la vie, pour les bonnes ou mauvaises ames, puisque nous ne sçavons pas si ce que nous croions être un mal selon les hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Religion est diférente de la nôtre, cela ne veut pas dire que nous n'en aions point du tout. Tu sçais que j'ai été en France, à la nouvelle York & à Quebec, où j'ai étudié les mœurs & la

doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes des Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échapera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité ; & cependant ils n'en sçauroient donner des preuves.

LAHONTAN.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises ; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui ne connoît point les vérités de la Religion Chrétienne n'en sçauroit avoir. Tout ce que tu viens de me dire sont des rêveries effroiables. Le Païs des ames dont tu parles, n'est qu'un Païs de chasse chimérique : au lieu que nos saintes Ecritures nous parlent d'un Paradis situé au-dessus des étoiles les plus éloignées, où Dieu séjourne actuellement environné de gloire, au milieu des ames de tous les fidéles Chrétiens. Ces mêmes Ecritures font mention d'un Enfer que nous croions être placé dans le centre de la Terre, où les ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le Christianisme brûleront éternellement sans se consumer, aussi-bien que celles des mauvais Chrétiens. C'est une vérité à laquelle tu devrois songer.

ADARIO.

Ces saintes Ecritures que tu cites à tout moment, comme les Jésuites font, demandent cette grande foi, dont ces bons Peres nous rompent les oreilles ; or cette foi ne peut être qu'une persuasion, croire c'est être persuadé, être persuadé c'est voir de ses propres yeux une chose, ou la reconnoître par des preuves claires & solides. Comment donc aurois-je cette foi puisque tu ne sçaurois ni me prouver, ni me faire voir la moindre chose de ce que tu dis ? Croi-moi, ne jette pas ton esprit dans des obscuritez, cesse de soûtenir les visions des Ecritures saintes, ou bien finissons nos Entretiens. Car, selon nos principes, il faut de la probabilité. Surquoi fondes-tu le destin des bonnes ames qui sont avec le grand Esprit au-dessus des étoiles, ou celui des mauvaises qui brûleront éternellement au centre de la terre ? Il faut que tu accuse Dieu de tirannie, si tu crois qu'il ait créé un seul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, sans doute, que les saintes Ecritures prouvent cette grande vérité ; mais il faudroit encore, si cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jésuites le nient, donc le lieu des flâmes doit cesser lorsque la terre sera consumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui est un pur esprit,

mille fois plus subtil & plus leger que la fumée, tende contre son penchant naturel au centre de cette Terre : Il seroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au Soleil, où tu pourrois plus raisonnablement placer ce lieu de feux & de flâmes, puisque cet Astre est plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

LAHONTAN.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement est extrême, & l'endurcissement de ton cœur te fait rejetter cette foi & ces Ecritures, dont la vérité se découvre aisément, lorsqu'on veut un peu se défaire de ses préjugez. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y sont contenuës, & qui ont été incontestablement écrites avant l'événement. Cette Histoire sainte se confirme par les Auteurs Païens, & par les Monumens les plus anciens & les plus incontestables que les siécles passez puissent fournir. Croi moi, si tu faisois réfléxion sur la maniere dont la Religion de Jesus-Christ s'est établie dans le monde, & sur le changement qu'elle y a aporté, si tu pressois les Caractéres de vérité, de sincérité, & de divinité, qui se remarquent dans ces Ecritures ; en un mot, si tu prenois les parties de nôtre Religion dans le détail, tu verrois & tu sentirois que ses dogmes, que ses préceptes, que ses promesses, que ses menaces, n'ont rien d'absurde,

de mauvais, ni d'opoſé aux ſentimens naturels, & que rien ne s'accorde mieux avec la droite raiſon, & avec les ſentimens de la conſcience.

ADARIO.

Ce ſont des contes que les Jéſuites m'ont fait déja plus de cent fois; ils veulent que depuis cinq ou ſix mille ans, tout ce qui s'eſt paſſé, ait été écrit ſans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créez; que l'homme le fût de terre, la femme d'une de ſes côtes; comme ſi Dieu ne l'auroit pas faite de la même matiere; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers, pour lui faire manger d'une pomme, qui eſt cauſe que le grand Eſprit a fait mourir ſon Fils exprés pour ſauver tous les hommes. Si je diſois qu'il eſt plus probable que ce ſont des fables que des véritez, tu me paierois des raiſons de ta Bible; or l'invention de l'Ecriture n'a été trouvée, à ce que tu me dis un jour, que depuis trois mille ans, l'Imprimerie depuis quatre ou cinq ſiécles, comment donc s'aſſûrer de tant d'événemens divers pendant pluſieurs ſiécles? Il faut aſſûrément être bien crédule pour ajoûter foi à tant de rêveries contenuës dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croïons. J'ai oüi lire des Livres que les Jéſuites ont fait de nôtre Païs. Ceux qui les liſoient me les expliquoient en

ma langue, mais j'y ai reconnu vingt menteries les unes sur les autres. Or si nous voions de nos propres yeux des fausſetez imprimées & des choſes diférentes de ce qu'elles ſont ſur le papier : comment veux-tu que je croie la ſincerité de ces Bibles écrites depuis tant de ſiécles, traduites de pluſieurs langues par des ignorans qui n'en auront pas conçû le véritable ſens, ou par des menteurs qui auront changé, augmenté & diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui. Je pourrois ajoûter à cela quelques autres dificultez qui, peut-être, à la fin t'engageroient, en quelque maniére d'avouër que j'ai raiſon de m'en tenir aux affaires viſibles ou probables.

LAHONTAN.

Je t'ai découvert, mon pauvre Adario, les certitudes & les preuves de la Religion Chrétienne, cependant tu ne veux pas les écouter, au contraire tu les regardes comme des chiméres, en alléguant les plus ſottes raiſons du monde. Tu me cites les fausſetez qu'on écrit dans les Rélations que tu as vûës de ton Païs, comme ſi le Jéſuite qui les a faites, n'a pas pû être abuſé par ceux qui lui en ont fourni les Mémoires. Il faut que tu conſidéres, que ces deſcriptions de Canada ſont des bagatelles, qui ne ſe doivent pas comparer avec les Livres qui traitent des choſes Saintes, dont cent Auteurs diferens ont écrit ſans ſe contredire.

ADARIO.

Comment ſans ſe contredire! Hé! quoi ce Livre des choſes ſaintes n'eſt il pas plein de contradictions? Ces Evangiles, dont les Jeſuites nous parlent, ne cauſent ils pas un déſordre épouventable entre les François & les Anglois? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Eſprit, ſi l'on vous en croit. Or, quelle aparence y a-t'il qu'il eût parlé confuſément, & qu'il eût donné à ſes paroles un ſens ambigu, s'il avoit eû envie qu'on l'entendît? De deux choſes l'une, s'il eſt né & mort ſur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ſes diſcours aient été perdus, parce qu'il auroit parlé ſi clairement que les enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit, ou bien ſi vous croiez que les Evangiles ſont véritablement ſes paroles, & qu'il n'y ait rien que du ſien, il faut qu'il ſoit venu porter la guerre dans ce monde au lieu de la paix; ce qui ne ſçauroit être.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François, il y a pourtant plus de diférence de leur Religion à la vôtre que de la nuit au jour. Ils aſſûrent que la leur eſt la meilleure; les Jéſuites prêchent le contraire, & diſent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une ſeule véritable religion ſur la terre? Qui ſont les gens qui n'eſtiment pas la leur

la plus parfaite ? Comment l'homme peut-il être assez habile pour discerner cette unique & divine Religion parmi tant d'autres différentes ? Croi-moi, mon cher Frere, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont accomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarasser nôtre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois ; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la raison m'enseigne.

LAHONTAN.

La raison t'enseigne à te faire Chrétien, & tu ne le veux pas être ; tu entendrois, si tu voulois, les vérités de nôtre Evangile, tout s'y suit ; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrétiens, comme les François ; & s'il y a de la diférence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par raport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent diféremment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu aiant dit que son corps étoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vrai, puisqu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain étoit véritablement son corps ; qu'ils fissent incessamment cette cérémonie en commémo-

mémoration de lui. Ils n'y ont pas manqué ; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent qu'étant au Ciel, il ne sçauroit être corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite, & dont la discussion seroit trop étenduë pour toi, les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des vetilles, dont nous nous accorderions facilement.

ADARIO.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputez le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frere, il faut que les uns & les autres soient foux de croire l'incarnation d'un Dieu, voiant l'ambiguité de ces discours dont vôtre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossieres pour être sorties de la bouche d'un Etre aussi parfait. Les Jésuites nous assurent que ce Fils

du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvez ; or s'il le veut il faut que cela soit : cependant ils ne le sont pas tous, puisqu'il a dit que *beaucoup étoient apellez & peu élûs.* C'est une contradiction. Ces Peres répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veüillent eux-mêmes. Cependant Dieu n'a pas ajoûté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître. Mais enfin les Jésuites veulent pénétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu lui-même, puisqu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroi, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où il les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves répondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est-il pas vrai, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté : tu n'oserois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je m'étonne après cela qu'on puisse les apeller *Ecritures Saintes.* Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu,

dont il fut châtié lui & sa Femme, pour être aussi criminels l'un que l'autre. Supposons donc que pour une pomme leur punition ait été comme tu voudras, ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sçachant qu'ils la mangeroient, il les eût créez pour être malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jesuites, sont envelopez dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Pere & de leur Mére ? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute sa Génération, peres, meres, oncles, cousins, sœurs, freres & tous ses autres parens ? Supposons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçût pas ce qu'il dévroit faire après sa création, ce qui ne peut être, supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime, ce qui seroit injuste, ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir ? N'est-il pas aussi grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont été, & qui seront, étoient rassemblez en un seul, il lui seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute-puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit-il pas pardonner lui & tous ses décendans d'une seule parole ? Et s'il est si puissant & si grand,

quelle aparence y a-il qu'un Etre si incompréhensible se fît Homme, vécût en misérable, & mourût en infâme, pour expier le péché d'une vile Créature, autant ou plus au-dessous de lui, qu'une mouche est au-dessous du Soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoi lui servitoit-elle, & quel usage en feroit-il? Pour moi, je soûtiens que c'est douter de l'étenduë incompréhensible de sa toute-puissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

LA HONTAN.

Ne vois-tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit étant si puissant, & tel que nous l'avons dit, le péché de nôtre premier Pere étoit par conséquent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple, si j'ofençois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon ofense seroit achevée, & en même-tems impardonnable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puisque nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il faloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vrai qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que j'aurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre-Humain. J'avouë qu'il est

miſéricordieux, & qu'il eût pû abſoudre Adam le même jour, car ſa miſéricorde eſt le fondement de toute l'eſperance du ſalut. Mais, s'il n'eût pas pris à cœur le crime de ſa deſobéïſſance, ſa défenſe n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé ſérieuſement, & ſur ce pied-là, tout le monde ſeroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

ADARIO.

Juſqu'à preſent tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétenduë Incarnation, & moins j'y trouve de vrai-ſemblance. Quoi! ce grand & incompréhenſible Etre & Créateur des Terres, des Mers & du vaſte Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois priſonnier dans les entrailles d'une Femme, à s'expoſer à la miſérable vie de ſes camarades pecheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangiles, à être battu, foüetté, & crucifié comme un malheureux? C'eſt ce que mon eſprit ne peut s'imaginer. Il eſt écrit qu'il eſt venu tout exprès ſur la Terre pour y mourir, & cependant il a craint la mort; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le deſſein de naître pour mourir, il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoi la craint-on? C'eſt parce qu'on n'eſt pas bien aſſûré de ce qu'on deviendra en perdant la vie; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller, donc il ne devoit pas être ſi éfraïé. Tu ſçais bien que nous & nos femmes nous nous

empoisonnons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le païs des Morts, lorsque l'un ou l'autre meurt; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas, quoique nous ne soïons pas bien certains de la route que nos ames prennent. Après cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Pere, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui-même se garantir de la mort, & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moi, mon cher Frere, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

LAHONTAN.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au-dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Après cela, je ne m'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assûré, ni une consequence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez, tu as trouvé de la contradiction à cela, cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-

mêmes en suivant sa Loi & ses préceptes ; ceux qui croiront son Incarnation, la verité des Evangiles, la récompense des bons, le châtiment des méchans & l'éternité. Mais, comme il se trouvera peu de ces gens-là, tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flâmes, dont tu te mocques. Prens garde de n'être pas du nombre de ces derniers ; j'en serois fâché, parce que je suis ton ami ; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chiméres. Tu ne demanderas plus de preuves grossiéres de toutes les véritez que je t'ai dit ; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbéciles Conteurs de fables ; mais il n'en sera plus temps ; songe à tout ceci, & ne sois pas si obstiné ; car, en vérité, si tu ne te rends aux raisons incontestables que je donne sur nos mistéres, je ne parlerai de ma vie avec toi.

ADARIO.

Ha ! mon Frere, ne te fâche pas, je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens, que d'avoir de la foi pour les saintes Ecritures, parce que dès leur enfance on leur en parle tant, qu'à l'imitation de tant de gens élevez dans la mê-

me créance, ils les ont tellement imprimées dans l'imagination, que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déja prévenus de la vérité de ces Evangiles; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés, comme sont les Hurons, d'examiner les choses de près. Or, après avoir fait bien des réflexions depuis dix années, sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit, tous mes Hurons te donneront vingt raisons qui prouveront le contraire: pour moi, j'ai toûjours soûtenu que, s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de descendre sur terre, il se seroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il seroit descendu en triomphe avec éclat & majesté, à la vûë de quantité de gens. Il auroit ressuscité les morts, rendu la vûë aux aveugles, fait marcher les boiteux, guéri les malades par toute la terre; enfin, il auroit parlé, & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît; il seroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loi à tout le monde; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion, & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout, prouveroit à nos descendans d'ici à dix mille ans, la vérité de cette Religion connuë aux quatre coins de la terre, dans une même égalité: au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres, parmi lesquelles

celle des François est l'unique, qui soit bonne, sainte & véritable, suivant ton raisonnement. Enfin, après avoir songé mille fois à toutes ces énigmes que vous apellez mystéres, j'ai crû qu'il falloit être né au delà du grand Lac, c'est-à-dire être Anglois ou François pour les concevoir. Car dés qu'on me dira que Dieu, dont on ne peut se representer la figure, puisse produire un Fils sous celle d'un homme, je répondrai qu'une femme ne sçauroit produire un Castor, parce que chaque espece dans la nature y produit son semblable. Et si les hommes étoient tous au Diable, avant la venuë du Fils de Dieu, quelle aparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des créatures qui étoient au Diable? n'en eût il pas pris une diférente & plus belle & plus pompeuse? Cela se pouvoit d'autant mieux que la troisiéme Personne de cette Trinité, si incompatible avec l'unité, a pris la forme d'une colombe.

LAHONTAN.

Tu viens de faire un sistéme sauvage par une profusion de chimeres, qui ne signifie rien. Encore une fois ce seroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raisons solides, puisque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoie aux Jésuites; cependant je te veux faire concevoir une chose fort aisée & qui est de la sphére de ton génie; c'est qu'il ne suffit pas de croire, pour

aller chez le grand Esprit, ces grandes veritez de l'Evangile que tu nies, il faut inviolablement observer les commandemens de la Loi qui y est contenuë, c'est-à-dire n'adorer que le grand Esprit seul, ne point travailler les jours de la grande priere, honorer son pere & sa mere, ne point coucher avec les filles, ni même les desirer que pour le mariage, ne tuer ni faire tuër personne, ne dire du mal de ses freres, ni mentir; ne point toucher aux femmes mariées, ne prendre point le bien de ses freres; aller à la Messe les jours marquez par les Jésuites, & jeûner certains jours de la Semaine, car tu aurois beau croire tout ce que nous croïons des saintes Ecritures, ces préceptes y étant compris il faut les observer, ou brûler éternellement après la mort.

ADARIO.

Ha! mon cher Frere, voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long-tems que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à present. C'est ce que je trouve de raisonnable dans ce Livre de l'Evangile, rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas, & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens, la créance & la foi des Evangiles, est inutile; pourquoi donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes? Voilà une con-

tradiction manifeſte. Car I. à l'égard de l'adoration du grand Eſprit, je n'en connois aucune marque dans vos actions, & cette adoration ne conſiſte qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple, ne vois-je pas tous les jours que les Marchands diſent en trafiquant nos Caſtors ; *Mes marchandiſes me coûtent tant, auſſi vrai que j'adore Dieu, je perds tant avec toi, vrai comme Dieu eſt au Ciel.* Mais, je ne vois pas qu'ils lui faſſent des ſacrifices des meilleures marchandiſes qu'ils ont, comme nous faiſons, lorſque nous les avons achetées d'eux ; & que nous les brûlons en leur preſence. II. Pour le travail des jours de la grande Priere, je ne conçois pas que vous faſſiez de la diférence de ceux-là aux autres, car j'ai vû vingt fois des François qui trafiquoient des peleteries, qui faiſoient des filets, qui joüoient, ſe quérelloient, ſe battoient, ſe ſouloient, & faiſoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Péres, c'eſt une choſe extraordinaire parmi vous de ſuivre leurs conſeils ; vous les laiſſez mourir de faim, vous vous ſéparez d'eux, vous faites cabane à part ; vous êtes toûjours prêts à leur demander & jamais à leur donner ; & ſi vous eſperez quelque choſe d'eux vous leur ſouhaitez la mort ou du moins vous l'attendez avec impatience. IV. Pour la continence envers le ſexe, qui ſont ceux parmi vous, à la réſerve des Jéſui-

tes, qui l'aient jamais gardée ? Ne voions-nous pas tous les jours vos jeunes gens poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs, pour les séduire par des presens, courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans nôtre Village pour les débaucher, & ne sçais-tu par toi-même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats ? V. A l'égard de meurtre, il est si ordinaire parmi vous, il est si fréquent, que pour la moindre chose, vous mettez l'épée à la main, & vous vous tuez. Quand j'étois à Paris, on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups; & sur les chemins delà à la Rochelle, on me dit qu'il faloit que je prisse bien garde de perdre la vie. VI. Ne dire du mal de ses freres, ni mentir, sont des choses dont vous vous abstiendriez moins que de boire & de manger, je n'ai jamais oüi parler quatre François ensemble sans dire du mal de quelqu'un, & si tu sçavois ce que j'ai entendu publier du Vice-roi, de l'Intendant, des Jésuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toi-même, tu verrois bien que les François se sçavent déchirer de la belle maniere. Pour mentir, je soûtiens qu'il n'y a pas un Marchand ici qui ne dise vingt menteries pour nous vendre la valeur d'un Castor de marchandise, sans conter celles qu'ils disent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler

quand vous avez un peu bû, on peut apprendre sur cette matiere bien des histoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de bois sçavent faire pendant l'absence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui : Combien de vols n'as-tu pas vû faire depuis que tu es ici entre les Coureurs de bois qui y sont ? N'en a-t-on pas pris sur le fait, n'en a-t-on pas châtié ? N'est ce pas une chose ordinaire dans vos Villes, peut on marcher la nuit en sûreté, ni laisser ses portes ouvertes ? IX. Aller à vôtre Messe pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas; il est vrai que le plus souvent les François y vont, mais c'est pour y songer à toute autre chose qu'à la priere. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes : J'en ai vû qui se font porter des Coussins, de peur de gâter leurs bas & leurs jupes, elles s'asséient sur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand sac, elles le tiennent ouvert en regardant plûtôt les Hommes qui leur plaisent, que les prieres qui sont dedans. La plûpart des François y prennent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plûtôt par divertissement que par dévotion. Et qui pis est, je sçai que pendant le tems de cette priere plusieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant seules dans leurs maisons. A l'égard

de vôtre jeûne, il eſt plaiſant. Vous mangez de toute ſorte de poiſſon à crever, des œufs, & mille autres choſes, & vous apellez cela jeûner? Enfin, mon cher Frere, vous autres François prétendez tous tant que vous êtes avoir de la foi, & vous êtes des incrédules, vous voulez paſſer pour ſages, & vous êtes foux, vous vous croiez des gens d'eſprit, & vous êtes de préſomptueux ignorans.

LAHONTAN.

Cette Concluſion, mon cher Ami, eſt un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; ſi cela étoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous ſçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Egliſes. Il eſt bien vrai que peu de François ont cette véritable foi, qui eſt l'unique principe de la pieté; pluſieurs font profeſſion de croire les véritez de nôtre Religion, mais cette créance n'eſt ni aſſez forte, ni aſſez vive en eux. J'avouë que la plûpart connoiſſans les Véritez Divines, & faiſant profeſſion de les croire, agiſſent tout au contraire de ce que la Foi & la Religion ordonnent. Je ne ſçaurois nier la contradiction que tu as remarquée. Mais il faut conſidérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumiéres de leur conſcience, & qu'il y a des gens bien inſtruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la

force de leurs passions, par leurs attachemens aux intérêts temporels : l'homme corrompu comme il est, est emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant si fort, qu'à moins de nécessité absoluë, il est difficile qu'il y renonce.

ADARIO.

Quand tu parles de l'homme, dis l'homme François ; car tu sçais bien que ces passions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne sont pas connuës chez nous. Or ce n'est pas-là ce que je veux dire : écoute, mon Frere, j'ai parlé très-souvent à des François sur tous les vices qui régnent parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'observoient nullement les loix de leur Religion, ils m'ont avoüé qu'il étoit vrai, qu'ils le voioient & qu'ils le connoissoient parfaitement bien, mais qu'il leur étoit impossible de les observer. Je leur ai demandé s'ils ne croioient pas que leurs ames brûleroient éternellement : ils m'ont répondu que la misericorde de Dieu est si grande, que quiconque a de la confiance en sa bonté, sera pardonné ; que l'Evangile est une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foiblesse de l'Homme qui est tenté par tant d'attraits violens si fréquemment qu'il est obligé de succomber ; & qu'enfin ce Monde étant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu si ce n'est

dans le Païs de Dieu. Voilà une Morale moins rigide que celles des Jésuites; lesquels nous envoient en Enfer pour une bagatelle. Ces François ont raison de dire qu'il est impossible d'observer cette Loi, pendant que *le Tien*, & *le Mien*, subsistera parmi vous autres. C'est un fait aisé à prouver par l'exemple de tous les Sauvages de Canada; puisque malgré leur pauvreté ils sont plus riches que vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre toutes sortes de Crimes.

LAHONTAN.

J'avouë, mon cher Frere, que tu as raison, & je ne sçaurois me lasser d'admirer l'innocence de tous les Peuples sauvages. C'est ce qui fait que je souhaiterois de tout mon cœur qu'ils connussent la sainteté de nos Ecritures, c'est à dire cet Evangile dont nous avons tant parlé, il ne leur manqueroit autre chose que cela pour rendre leurs ames éternellement bien-heureuses. Vous vivez tous si moralement bien que vous n'auriez qu'une seule difficulté à surmonter pour aller en Paradis; c'est la fornication parmi les gens libres de l'un & de l'autre Sexe, & la liberté qu'ont les hommes & les femmes de rompre leurs mariages, pour changer réciproquement & s'accommoder au choix de nouvelles personnes; car le grand Esprit a dit que la mort ou l'adultére pouvoient seuls rompre ce lien indissoluble.

ADARIO

Nous parlerons une autrefois de ce grand obstacle que tu trouves à nôtre salut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une seule raison sur l'un de ces deux points, c'est de la liberté des Filles & des Garçons. Premiérement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque campagne contre les Iroquois, pris des esclaves pour le servir à son village, à la chasse, & à la pêche, & qu'il ne sçache parfaitement bien chasser & pêcher; d'ailleurs, il ne veut pas s'énerver par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le tems que sa force lui permet de servir sa Nation contre ses Ennemis : outre qu'il ne veut pas exposer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il est impossible qu'un jeune homme puisse se contenir totalement sur cette matiere, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles souffrent celle des Garçons; sans cela, nos jeunes gens en seroient extrêmement incommodez, comme l'exemple l'a fait voir envers plusieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la bassesse de se donner à nos Esclaves.

LAHONTAN.

Crois-moi, mon cher Ami, Dieu ne sa

paie pas de ces raisons-là, il veut qu'on se marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Sexe. Car pour une seule pensée amoureuse, un seul desir, une simple volonté de contenter sa passion brutale, il faut brûler éternellement. Et quand tu trouve de l'impossibilité dans la Continence, tu donnes un démenti à Dieu, car il n'a ordonné que des choses possibles. On peut se modérer quand on le veut; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit suivre ces préceptes, comme nous avons dit. On résiste à la tentation par le secours de la grace qui ne nous manque jamais. Voi, par exemple, les Jésuites, crois-tu qu'ils ne soient pas tentez, quand ils voient de belles filles dans ton Village? Sans contredit ils le sont; mais ils apellent Dieu à leur secours; ils passent leur vie, aussi-bien que nos Prêtres, sans se marier, ni sans avoir aucun commerce criminel avec le Sexe. C'est une promesse solemnelle qu'ils font à Dieu, quand ils endossent l'habit noir. Ils combatent toute leur vie les tentations; il se faut faire de la violence pour gagner le Ciel: il faut fuïr les occasions de peur de tomber dans le péché. On ne sçauroit mieux les éviter qu'en se jettant dans les Cloîtres.

ADARIO.

Je ne voudrois pas pour dix Castors être obligé de garder le silence sur cette matiére.

Premiérement ces gens-là font un crime en jurant la Continence ; car Dieu aiant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillaſſent à la propagation du genre humain. Toutes choſes multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiſeaux, les Animaux & les Inſectes. C'eſt une leçon qu'ils nous donnent tous les ans. Et les gens qui ne le font pas ainſi ſont inutiles au monde, ne ſont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puiſqu'ils n'en font aucun uſage, ſelon vos principes. Ils font un ſecond crime quand ils violent leur ſerment, ce qui leur eſt aſſez ordinaire ; car ils ſe mocquent de la parole & de la foi qu'ils ont donnée au grand Eſprit. En voici un troiſiéme qui en améne un quatriéme, dans le commerce qu'ils ont, ſoit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'eſt avec les filles, il eſt conſtant qu'ils leur ôtent en les défiorant ce qu'ils ne ſçauroient jamais leur rendre, c'eſt-à-dire cette fleur que les François veulent cüeillir eux-mêmes, quand ils ſe marient, & laquelle ils eſtiment un tréſor dont le vol eſt un des grands crimes qu'ils puiſſent faire. En voilà déja un, & l'autre eſt que pour les garantir de la groſſeſſe, ils prennent des précautions abominables en faiſant l'ouvrage à demi ; ſi c'eſt avec les femmes ils ſont reſponſables de l'adultére & du mauvais

ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent sont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-freres. Le cinquiéme crime qu'ils commettent, consiste dans les voies illégitimes & profanes dont ils se servent pour assouvir leur passion brutale : car comme ce sont eux qui prêchent vôtre Evangile ils leur font entendre en particulier, une explication bien différente de celle qu'ils débitent en public, sans quoi ils ne pourroient pas autoriser leur libertinage, qui passe pour crime selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ai vû en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux quand ils voient les femmes. Encore une fois, mon cher Frere, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des comptes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoi souffre-t'on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes ? Est-ce fuïr les occasions ? n'est-ce pas plûtôt les chercher ? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confession aux sans être hors de soi-même ? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nour-

rissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moi je m'étonne après cela qu'il y ait un seul Ecléſiastique qui aille dans ce Paradis du grand Esprit, & tu oses me soûtenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le peché, pendant qu'il sont adonnez à toutes sortes de vices? Je sçai par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariassent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; où tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au-dessous de l'âge de 60. ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le monde: Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérez, considérez par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdroit rien, puisqu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

LAHONTAN.

Je t'ai déja dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le monde en des choses ou très-peu de gens ont part. Il est vrai qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur

Miniſtére, ſe contentent d'en tirer les revenus. J'avouë qu'il y en a d'ivrognes, de violens & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice ſordide, & d'un attachement extrême à leur intérêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'hipocrites, d'ignorans, de mondains, de médiſans, &c. mais le nombre en eſt très-petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Egliſe que des gens ſages dont on ſoit bien aſſûré, on les éprouve, & on tâche de connoître le fond de leur ame avant que de les y admettre. Néanmoins, quelque précaution qu'on prenne, il ne ſe peut faire qu'on n'y ſoit trompé quelquefois; c'eſt pourtant un malheur, car lorſque ces vices paroiſſent dans la conduite de ces gens-là, c'eſt aſſûrément le plus grand des ſcandales; dés-là les paroles ſaintes ſe ſaliſſent dans leur bouche, les Loix de Dieu ſont mépriſées, les choſes divines ne ſont plus reſpectées; le Miniſtére s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le Peuple n'étant plus retenu par le reſpect que l'on doit avoir pour la Religion, ſe donne une entiere licence. Mais il faut que tu ſçaches que nous nous réglons plûtôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Eccléſiaſtiques. Nous ne faiſons pas comme vous autres, qui n'avez pas le diſcernement & la fermeté neceſſaires pour ſça-

voir ainſi ſéparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'être pas ébranlez par les ſcandales que donnent ceux que tu as vû à Paris, dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ai à te dire, c'eſt que le Pape recommandant expreſſement à nos Evêques de ne conférer à aucun Sujet indigne les Ordres Eccléſiaſtiques, ils prennent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même-tems de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

ADARIO.

C'eſt quelque choſe d'étrange que depuis que nous parlons enſemble, tu ne me répondes que ſuperficiellement ſur toutes les objections que je t'ai fait; je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toûjours du ſujet de mes queſtions. Mais à propos du Pape, il faut que tu ſçaches qu'un Anglois me diſoit un jour à la *Nieu-York*, que c'étoit comme nous un homme, mais un homme qui envoioit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faiſoit ſortir d'un ſecond lieu de flâmes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Païs du grand Eſprit à qui bon lui ſembloit, parce qu'il avoit les clefs de ce bon Païs-là; ſi cela eſt, tous ſes amis dévroient donc ſe tuër quand il meurt, pour ſe trouver à l'ouverture des portes en ſa compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoier les ames dans le

feu éternel, il eſt dangereux d'être de ſes ennemis. Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement ſur la Nation Angloiſe, & qu'on ſe moquoit de lui en Angleterre. Dis-moi, je te prie, s'il a dit la vérité.

LA HONTAN.

Il y auroit tant de choſes à raconter ſur cette queſtion, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les Jéſuites te les diſtingueront mieux que moi. Néanmoins je puis te dire en paſſant que l'Anglois railloit en diſant quelques véritez. Il avoit raiſon de te perſuader que les gens de ſa Religion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puiſque cette foi vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en diſant des injures à ce ſaint homme. Le fils de Dieu veut les ſauver tous par ſon ſang & par ſes mérites; or s'il le veut, il faut que cela ſoit. Ainſi, tu vois bien qu'ils ſont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guéres. Sur ce pied-là nous allons en enfer, ſi nous contrevenons par nos méchantes actions au commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous aions la même foi qu'eux. A l'égard du ſecond lieu de flâmes, dont tu parles, & que nous apellons le Purgatoire, ils ſont exempts d'y paſſer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement ſur la terre, ſans jamais aller en Paradis, que de

de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de presens au prix de quelques bastonnades. On ne fait pas, selon eux, une grace à un homme lorsqu'on le maltraite en lui donnant de l'argent, c'est plûtôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiennent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siécles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de lui demander ses pardons, c'est à-dire un passeport pour aller en Paradis, sans passer en Purgatoire; car il leur donneroit plûtôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais été fait pour eux. Mais nous autres François qui lui faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extrême, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous aions recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en être quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déja dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire.

ADARIO.

La diférence que je trouve entre vôtre créance, & celle des Anglois, embaraſſe ſi fort mon eſprit, que plus je cherche à m'éclaircir, & moins je trouve de lumieres. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes, que le grand Eſprit a donné des lumiéres ſufiſantes à tous les hommes pour connoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'ils doivent faire, ſans ſe tromper. Car j'ai oüi dire que parmi chacune de ces Religions diférentes, il s'y trouve un nombre de gens de diverſes opinions; comme, par exemple, dans la vôtre chaque Ordre Religieux ſoûtient certains points diférens des autres, & ſe conduit auſſi diverſement en ſes Inſtituts qu'en ſes habits, cela me fait croire qu'en Europe chacun ſe fait une Religion à ſa mode, diférente de celle dont il fait profeſſion extérieure. Pour moi, je croi que les hommes ſont dans l'impuiſſance de connoître ce que le grand Eſprit demande d'eux, & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Eſprit étant auſſi juſte & auſſi bon qu'il l'eſt, ſa juſtice ait pû rendre le ſalut des hommes ſi dificile, qu'ils ſeront tous damnez hors de vôtre religion, & que même peu de ceux qui la profeſſent iront dans ce grand Paradis. Crois-moi, les affaires de l'autre monde ſont bien diférentes de celles-ci. Peu de gens ſçavent ce qui s'y paſſe. Ce que nous ſçavons c'eſt que

nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de nôtre création ; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens, en vous faisant des scélerats qu'il envoie sur nos Terres, pour corriger nos défauts & suivre nôtre exemple. Ainsi, mon Frére, croi tout ce que tu voudras, aie tant de foi qu'il te plaira, tu n'iras jamais dans le bon païs des Ames si tu ne te fais Huron. L'innocence de nôtre vie, l'amour que nous avons pour nos freres, la tranquillité d'ame dont nous joüissons par le mépris de l'intérêt, sont trois choses que le grand Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos Villages, pendant que les Européans se déchirent, se volent, se diffament, se tuent dans leurs Villes, eux qui voulant aller au païs des Ames ne songent jamais à leur Créateur, que lorsqu'ils en parlent avec les Hurons. Adieu, mon cher Frere, il se fait tard ; je me retire dans ma Cabane pour songer à tout ce que tu m'as dit, afin que je m'en ressouvienne demain, lorsque nous raisonnerons avec le Jésuite.

DES LOIX.

LAHONTAN.

Eh bien ! mon Ami, tu as entendu le Jésuite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux expliqué les choses que moi. Tu vois bien qu'il

y a de la diférence de ſes raiſonnemens au
miens. Nous autres gens de guerre ne ſçavon
que ſuperficiellement nôtre religion, qui e
pourtant une ſcience que nous dévrions ſça
voir le mieux : mais les Jéſuites la poſſéden
à tel point, qu'ils ne manquent jamais d
convaincre les Peuples de la Terre les plu
incrédules & les plus obſtinez.

ADARIO.

A te parler franchement, mon cher Frere
je n'ai pû concevoir quaſi rien de ce qu'i
m'a dit, & je ſuis fort trompé s'il l'a compri
lui-même. Il m'a dit cent fois les mêmes cho
ſes dans ma Cabane, & tu as bien pû remar
quer que je lui répondis vingt fois hier, que
j'avois déja entendu ſes raiſonnemens à di
verſes repriſes. Ce que je trouve encore de
ridicule, c'eſt qu'il me perſécute à tout mo
ment de les expliquer mot pour mot aux gens
de ma Nation, parce que, dit-il, aiant de
l'eſprit, je puis trouver des termes aſſez ex
preſſifs dans ma Langue, pour rendre le ſens
de ſes paroles plus intelligible que lui, à qui
le langage Huron n'eſt pas aſſez bien connu.
Tu as bien vû que je lui ai dit qu'il pouvoit
baptiſer tous les enfans qu'il voudroit, quoi-
qu'il n'ait ſçû me faire entendre ce que c'eſt
que le bâtême. Qu'il faſſe tout ce qu'il vou-
dra dans mon Village, qu'il y faſſe des Chré-
tiens, qu'il prêche, qu'il baptiſe, je ne l'en
empêche pas. C'eſt aſſez parler de Religion,

venons à ce que vous apellez *les Loix* ; c'eſt un mot comme tu ſçais que nous ignorons dans nôtre langue ; mais j'en connois la force & l'expreſſion, par l'explication que tu me donnas l'autre jour, avec les exemples que tu ajoûtas pour me le faire mieux concevoir. Dis-moi, je te prie, les Loix, n'eſt-ce pas dire les choſes juſtes & raiſonnables ? Tu dis qu'oüi ; & bien, obſerver les Loix c'eſt donc obſerver les choſes juſtes & raiſonnables. Si cela, il faut que vous preniez ces choſes juſtes & raiſonnables dans un autre ſens que nous, ou que, ſi vous les entendez de même, vous ne les ſuiviez jamais.

LAHONTAN.

Vraiment tu fais-là de beaux contes & de belles diſtinctions ! eſt-ce que tu n'as pas l'eſprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'apelle raiſon, parmi les Hurons, eſt auſſi raiſon parmi les François ? Il eſt bien ſûr que tout le monde n'obſerve pas ces Loix, car ſi on les obſervoit, nous n'aurions que faire de châtier perſonne ; alors ces Juges que tu as vûs à Paris & à Quebec, ſeroient obligez de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la ſociété conſiſte dans la juſtice & dans l'obſervance de ces Loix, il faut châtier les méchans & récompenſer les bons ; ſans cela tout le monde s'égorgeroit, on ſe pilleroit, on ſe diffameroit ; en un mot, nous ſerions les gens du monde les plus malheureux.

ADARIO.

Vous l'êtes assez déja, je ne conçois pas que vous puissiez l'être davantage. O ! quel genre d'hommes sont les Européans ! O quelle sorte de créatures ! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la la crainte des châtimens ? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me répondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plûtôt un Castor ; car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'apelle un homme celui qui a un penchant naturel à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoi ? parce que nous n'avons point de quérelles ni de procès. Mais pourquoi n'avons-nous pas de procès ? C'est parce que nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoi est-ce que nous ne voulons pas admettre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Peres ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ai déja dit, que le mot de Loix signifie parmi vous les choses justes & raisonnables, puisque les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonnables. Il y a cinquante ans que les Gou-

verneurs de Canada prétendent que nous soïons sous les Loix de leur grand Capitaine. Nous nous contentons de nier nôtre dépendance de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes nez libres & freres unis, aussi grands Maîtres les uns que les autres ; au lieu que vous êtes tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne répondons pas que nous prétendons que tous les François dépendent de nous, c'est que nous voulons éviter des querelles. Car sur quels droits & sur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Est-ce que nous nous sommes vendus à ce grand Capitaine ? Avons-nous été en France vous chercher ? C'est vous qui êtes venus ici nous trouver. Qui vous a donné tous les païs que vous habitez ? De quel droit les possédez-vous ? Ils appartiennent aux *Algonkins* depuis toûjours. Ma foi, mon cher Frere, je te plains dans l'ame ; croi-moi, fais-toi Huron ; car je voi la diférence de ma condition à la tienne. Je suis maître de mon corps, je dispose de moi-même, je fais ce que je veux, je suis le premier & le dernier de ma Nation ; je ne crains personne, & ne dépends uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine, son Viceroi dispose de toi, tu ne fais pas ce que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins, assassins, &c. Tu dépends de mille gens que les Emplois ont mis au-dessus de toi. Est-il vrai

ou non ? sont-ce des choſes improbables & inviſibles ? Ha ! mon cher Frere, tu vois bien que j'ai raiſon ; cependant tu aimes encore mieux être Eſclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ſes belles Loix, qui croiant être bien ſage eſt aſſûrément bien fou ! puiſqu'il demeure dans l'eſclavage & dans la dépendance, pendant que les animaux mêmes joüiſſant de cette adorable liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

LAHONTAN.

En vérité, mon ami, tes raiſonnemens ſont auſſi ſauvages que toi. Je ne conçoi pas qu'un homme d'eſprit & qui a été en France & à la Nouvelle Angleterre puiſſe parler de la ſorte. Que te ſert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresſes, nos Palais, nos Arts, nôtre induſtrie & nos plaiſirs ? Et quand tu parles de Loix ſévéres, d'eſclavage, & de mille autres ſottiſes, il eſt ſûr que tu prêches contre ton ſentiment. Il te fait beau voir me citer la felicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chaſſer, pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieuës à pied pour aller aſſommer quatre Iroquois ; en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aiſes, nos commoditez, & mille plaiſirs, qui font trouver les momens de la vie ſuportables, il ne faut qu'être honnête

homme & ne faire de mal à perſonne, pour n'être pas expoſé à ces Loix, qui ne ſont ſévéres qu'envers les ſcélerats & les méchans.

ADARIO.

Vraîment, mon cher Frere, tu aurois beau être honnête homme, ſi deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien ſi les Loix ſont ſévéres ou non. Eſt-ce que les coureurs de bois ne m'ont pas cité vingt exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'après leur mort. Je ne ſçai pas ſi cela eſt vrai; mais je vois bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore, quoique je l'euſſe oüi conter en France, qu'on fait ſouffrir des tourmens épouventables à de pauvres innocens, pour leur faire avouër, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aient fait, & dix fois d'avantage. O quelle tirannie exécrable! Cependant les François prétendent être des hommes. Les femmes ne ſont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raiſon. Que ſi, par une force de courage extraordinaire, ils peuvent ſouffrir ces tourmens, ſans avouër ce crime qu'ils n'ont pas commis; quelle ſanté, quelle vie leur en reſte-t'il? Non, non, mon cher Frere, les Diables noirs, dont les Jéſuites nous parlent tant, ne ſont pas dans le Païs où les ames brûlent; ils ſont à Québec & en France,

avec les Loix, les faux témoins, les commoditez de la vie, les Villes, les Forteresses, & les plaisirs dont tu me viens de parler.

LAHONTAN.

Les Coureurs de Bois, & les autres qui t'ont fait de semblables contes, sans te raconter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas, sont des sots qui feroient mieux de se taire. Je veux t'expliquer l'affaire comme elle est. Supposons deux faux témoins qui déposent contre un homme. On les met d'abord en deux Chambres séparées, où ils ne peuvent ni se voir ni se parler. On les interroge ensuite diverses fois l'un après l'autre, sur les mêmes déclarations qu'ils font contre l'Accusé; & les Juges ont tant de conscience qu'ils emploient toute l'industrie possible pour découvrir si l'un des deux, où tous les deux ensemble, ne se coupent point. Si par hasard on découvre de la fausseté dans leurs témoignages, ce qui est aisé à voir, on les fait mourir sans rémission. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredisent en rien, on les presente devant l'Accusé pour sçavoir s'il ne les recuse pas, & s'il se tient à leur conscience. S'il dit que oüi, & qu'ensuite ces Témoins jurent par le grand Dieu qu'ils ont vû tuër, voler, piller, &c. les Juges le condamnent à mort: A l'égard de la torture, elle ne se donne que quand il ne se trouve qu'un seul témoin, parce qu'il ne suffit pas, les Loix voulant que deux hommes

soient une preuve suffisante, & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarque que les Juges prennent toute la précaution imaginable, de peur de rendre d'injustes jugemens.

ADARIO.

Je suis aussi sçavant que je l'étois ; car au bout du compte, deux faux témoins s'entendent bien, avant que de se presenter, & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme, qui, selon moi, cesseroit de l'être par son témoignage, quoiqu'il eut vû le crime. Ah ! les bonnes gens que les François, qui, bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme freres, le pouvant faire, ne le font pas. Mais, dis-moi, que pense-tu de ces Juges ? Est-il vrai qu'il y en ait de si ignorans, comme on dit, & d'autres si méchans, que pour un Ami, pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent, ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déja prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonnables. Cependant je sçai que cela est aussi vrai que nous sommes ici. Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possede injustement, fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause, n'attrape rien du tout, si ce Seigneur, cette Courtisane, cet Ami & cet argent, parlent pour sa patrie, aux

Juges, qui doivent décider l'afaire. Il en est de même pour les gens accusez de crime. Ha ! vive les Hurons, qui sans Loix, sans prisons, & sans tortures, passent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & joüissent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons simplement sous les Loix de l'instinct & de la conduite innocente que la Nature sage nous a imprimée dès le berceau. Nous sommes tous d'accord & conformes en vôlontez, opinions & sentimens. Ainsi, nous passons la vie dans une si parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni dispute, ni chicanes. Ha ! malheureux, que vous êtes à plaindre d'être exposés à des Loix ausquelles vos Juges ignorans, injustes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particuliere qu'en l'administration de leurs charges. Ce sont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne rapportent leur emploi qu'à leurs intérêts, qui n'ont en vûë que de s'enrichir, qui ne sont accessibles qu'au démon de l'argent, qui n'administrent la justice que par un principe d'avarice, ou par passion, qui autorisant le crime exterminent la justice & la bonne foi, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des sermens, & à une infinité d'autres désordres. Voilà ce que font ces grands souteneurs de belles Loix de la Nation Françoise.

LAHONTAN.

Je t'ai déja dit qu'il ne faut pas croire tout ce que les sottes gens disent; tu t'amuse à des ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun, & qui te débitent des mensonges pour des veritez. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut être pas quatre dans toute la France. Ce sont des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à sauver comme toi & moi; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'aparence des personnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de blesser sa conscience & de violer les Loix; l'argent est de la bouë pour eux, les femmes les échaufent moins que la glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit, que les vagues contre les rochers; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la justice à ceux qui plaident, sans qu'aucun intérêt s'en mêle. Pour moi, j'ai perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris, mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés; quoique mes Parties, avec de très-mauvaises causes, ne manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les-

Loix qui m'ont jugé, & les Loix ſont juſtes & raiſonnables; je croiois avoir raiſon parce que je ne les avois pas bien étudiées.

ADARIO.

Je t'avouë que je ne conçois rien à ce que tu me dis; car enfin je ſçai le contraire, & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges ſont aſſûrément des gens d'eſprit & d'honneur; mais quand perſonne me m'en auroit informé, je ne ſuis pas ſi groſſier que je ne voie moi-même l'injuſtice des Loix & des Juges. Ecoute un peu, mon cher Frere; allant un jour de Paris à Verſailles, je vis à moitié chemin un Païſan qu'on alloit foüetter pour avoir pris des perdrix & des liévres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galéres, parce qu'on le trouva ſaiſi d'un petit ſac de ſel. Ces deux miſérables hommes furent châtiez par ces injuſtes Loix, pour vouloir faire ſubſiſter leurs pauvres familles, pendant qu'un million de femmes font des enfans en l'abſence de leurs maris, que des Médecins font mourir les trois quarts des hommes, & que les joüeurs mettent leurs familles à la mendicité, en perdant tout ce qu'ils ont au monde, ſans être châtiés. Où ſont donc ces Loix juſtes & raiſonnables, où ſont ces Juges qui ont une ame à garder comme toi & moi? Après cela tu oſes encore dire que les Hurons ſont des bêtes! Vraîment, ce

seroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Freres pour des liévres & pour des perdrix! Ce seroit encore une belle chose entre nous de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles, & des joüeurs perdre les Castors de leurs chasses; ce sont pourtant des bagatelles en France qui ne sont point sujettes aux belles Loix des François. En vérité, il y a bien de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui nous connoissent & ne nous imitent pas.

LAHONTAN.

Tout beau, mon cher ami, tu vas trop vîte, crois-moi, tes connoissances sont si bornées, comme je t'ai déja dit, que la portée de ton esprit n'envisage que l'aparence des choses. Si tu voulois entendre raison, tu concevrois d'abord que nous n'agissons que sur de bons principes, pour le maintien de la societé. Il faut que tu sçaches que les Loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer, sans en excepter aucun. Premierement, les Loix défendent aux Païsans de tuër ni liévres ni perdrix, sur tout aux environs de Paris; parce qu'ils en dépeupleroient le Roïaume, s'il leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont reçû de leurs Seigneurs les terres dont ils joüissent, & ceux-ci le sont réservé la chasse.

comme leurs maîtres. Les Païsans leur font un vol, & contreviennent en même tems à la défense établie par les Loix. De même ceux qui transportent du sel, parce que c'est un droit qui apartient directement au Roi. A l'égard des femmes & des joüeurs, dont tu viens de parler, il faut que tu croies qu'on les renferme dans des prisons & dans des convens, d'où ni les uns ni les autres ne sortent jamais. Pour ce qui est des Médecins, il ne seroit pas juste de les maltraiter, car de cent malades ils n'en tuent pas deux, ils font ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous aions tous affaire de ces Docteurs, s'il étoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpetuelles, & peut être à quelque chose de pis.

ADARIO.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans replique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvérent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brûlés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien sottes

Loix en Europe. Hé bien ! ces deux François ſont des prétendus Magiciens *ſongleurs*, on les accuſe d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait ? Ces pauvres gens ont peut être eû quelque maladie, qui leur a laiſſé cette folie, comme il arrive parmi nous. Dis-moi un peu, je te prie, quel mal ſont nos *ſongleurs* ? Ils s'enferment ſeuls dans une petite cabane lorſqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils danſent, ils diſent cent extravagances ; enſuite ils font connoître aux parens du malade qu'il faut faire un feſtin pour conſoler le malade, ſoit de viande, ſoit de poiſſon, ſelon le goût de ce *ſongleur*, qui n'eſt qu'un Médecin imaginaire, dont l'eſprit eſt troublé par l'accident de quelque fiévre chaude qu'il a eſſuiée. Tu vois bien que nous nous raillons d'eux en leur abſence, & que nous connoiſſons leur fourberie ; tu ſçais encore qu'ils ſont comme des inſenſez dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chaſſe ni à la guerre. Pourquoi brûlerions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur ?

LAHONTAN.

Il y a bien de la diférence de nos *ſongleurs* aux vôtres ; car ceux parmi nous qui le ſont parlent avec le méchant eſprit, font des feſtins avec lui, toutes les nuits, ils empêchent un mari de careſſer ſa femme par leurs ſor-

tileges ; ils corrompent auſſi les filles ſages & vertueuſes par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoiſonnent les beſtiaux, ils font périr les biens de la terre, mourir les hommes en langueur, bleſſer les femmes groſſes, & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens là s'apellent Enchanteurs & Sorciers, mais il y en a d'autres encore plus méchans ; ce ſont les Magiciens. Ils ont des converſations familieres avec le méchant eſprit, ils le font voir à ceux qui en ont la curioſité ſous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des ſecrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de ſe métamorphoſer en toutes ſortes d'Animaux & de figures les plus horribles ; ils vont en certaines maiſons faire des hurlemens affreux mêlez de cris & de plaintes effroiables, ils y paroiſſent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des ſerpens dans la main ; enfin ils épouventent tellement les gens, qu'on eſt obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciſer, croiant que ce ſont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Meſſes, dont elles ont beſoin pour aller joüir de la vûë de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes ſi on les fait brûler ſans rémiſſion, ſelon les Loix dont nous parlons.

ADARIO.

Quoi ! seroit-il possible que tu croïes ces bagatelles ? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondrai. C'est aparemment de ces contes que j'ai vû dans les fables d'Esope, livres où les Animaux parlent. Il y a ici des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vrai qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit assez de mal lui-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être sorcier ; alors tout seroit perdu, le monde seroit renversé ; en un mot ce seroit un désordre irrémédiable. Sçais-tu bien, mon Frere, que c'est faire tort au grand Esprit de croire ces sotises ; car c'est l'accuser d'autoriser les méchancetez & d'être la cause directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Esprit de sortir de l'enfer. Si le grand Esprit est si bon que nous le sçavons toi & moi, il seroit plus croiable qu'il envoiât de bonnes Ames sous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs

mauvaises actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faisant une peinture du bonheur des Ames qui sont heureuses dans le bon Païs où elles sont. A l'égard de celles qui sont dans le Purgatoire si tant est qu'il y ait un tel lieu, il me semble que le grand Esprit n'a guére besoin d'être prié par des gens, qui ont assez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permission d'aller au Ciel, s'il leur acorde celle de venir sur la Terre. Ainsi, mon cher Frere, si tu me parle sérieusement de ces choses, je croirai que tu rêves, ou que tu as perdu le sens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'accusation de ces deux *fongleurs*, ou bien vos Loix & vos Juges sont aussi fort déraisonnables. La conclusion que je tirerois de ces méchancetez, si elles étoient vraies, c'est que puisqu'on ne voit rien de semblable chez aucun peuple de Canada, il faut absolument que ce méchant Esprit ait un pouvoir sur vous, qu'il n'a pas sur nous. Cela étant, nous sommes donc de bonnes gens, & vous tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes sortes de vices & de méchancetez. Mais finissons, je te prie, sur cette matiere, dont je ne veux entendre aucune replique; & dis moi, à propos de Loix, pourquoi elles soufrent qu'on vende les filles pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en

servir ? Pourquoi on permet certaines Maisons publiques, où les putains & les maquerelles s'y trouvent à toute heure pour toute sorte de gens ? Pourquoi on permet de porter l'épée aux uns, pour tuër ceux à qui il est défendu d'en porter ? Pourquoi permet on encore de vendre du vin au dessus de certaine quantité, & dans lequel on met mille drogues qui ruïnent la santé ? Ne vois-tu pas les malheurs qui arrivent ici, comme à Quebec, par les ivrognes ? Tu me répondras, comme d'autres ont déja fait, qu'il est permis au Cabaretier de vendre le plus de marchandise qu'il peut pour gagner sa vie, que celui qui boit doit se conduire lui-même, & se modérer sur toutes choses. Mais je te prouverai que cela est impossible, parce qu'on a perdu la raison avant qu'on puisse s'en apercevoir, ou du moins elle demeure si afoiblie, qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire. Pourquoi ne défend-on pas aussi les jeux excessifs qui traînent mille maux après eux. Les Peres ruïnent leurs familles, comme je t'ai déja dit, les enfans volent leurs Peres ou les endetent ; les filles & les femmes se vendent quand elles ont perdu leur argent, après avoir consumé leurs meubles & leurs habits ; delà viennent des disputes, des meurtres, des inimitiez & des haines irréconciliables. Voilà, mon Frere, des défenses inutiles chez les Hurons, mais qu'on devroit bien faire dans

le Païs des François ; ainsi peu à peu réformant les abus que l'intérêt a introduit parmi vous, j'espererois que vous pourriez un jour vivre sans loix, comme nous faisons.

LAHONTAN.

Je t'ai déja dit une fois, qu'on châtioit les Joüeurs, on en use de même envers les Maquereaux & les Courtisanes, sur tout envers les Cabaretiers, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La diférence qu'il y a, c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent, & on fait tout ce qu'on peut pour remédier à ces maux. En un mot, on travaille avec tant de soin & d'aplication à détruire les mauvaises coûtumes, à établir le bel ordre par tout, à punir le vice & à récompenser le mérite, que, pour peu que tu vouluſſes te défaire de tes mauvais préjugez, & considérer à fond l'excellence de nos Loix, tu serois obligé d'avoüer que les François sont gens équitables, judicieux & sçavans, qui suivent mieux que vous autres les véritables régles de la Justice & de la raison.

ADARIO.

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir, car j'aime naturellement les bons François ; mais j'aprehende bien de n'avoir pas cette consolation.

Il faut donc que vos Juges commencent les premiers à suivre les Loix, pour donner exemple aux autres, qu'ils cessent d'oprimer les Veuves, les Orphelins & les miserables; qu'ils ne fassent pas languir les procès des Plaideurs, qui font des voiages de cent lieuës; en un mot, qu'ils jugent les causes de la même maniere que le grand Esprit les jugera. Que vos Loix diminuënt les tributs & les impositions que les pauvres gens sont obligés de paier, pendant que les riches de tous états ne paient rien à proportion des biens qu'ils possedent. Il faut encore que vous défendiez aux coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie dans nos Villages pour arrêter le cours des ivrogneries qui s'y font. Alors j'espererai que peu-à-peu vous vous perfectionnerez, que l'égalité de biens pourra venir peu-à-peu, & qu'à la fin vous déteſterez cet intérêt qui cause tous les maux qu'on voit en Europe; ansi n'aiant ni *tien* ni *mien*, vous vivrez avec la même felicité des Hurons C'en est assez pour aujourd'hui. Voilà mon Esclave qui vient m'avertir qu'on m'attend au Village. Adieu, mon cher Frére, jusqu'à demain.

LAHONTAN.

Il me semble, mon cher Ami, que tu ne viendrois pas de si bonne heure chez moi, si tu n'avois envie de disputer encore. Pour moi, je te déclare, que je ne veux plus entrer en matiere avec toi, puisque tu n'est pas

capable de concevoir mes raisonnemens, tu es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si fort préocupé de tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daignerai plus me tuër le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la misere dans lesquelles on voit que les Hurons ont toûjours vécu. Je suis ton Ami, tu le sçais; ainsi je n'ai d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi-bien que le reste de ta Nation. Je t'ai dit vingt fois que tu t'ataches à considerer la vie de quelques méchans François, pour mesurer tous les autres à leur aulne; je t'ai fait voir qu'on les châtioit; tu ne te paie pas de ces raisons-là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du compte je suis las d'entendre des pauvretez de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un très-habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton experience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter, je n'ai guére vû de gens au monde plus vifs & plus pénétrans que tu l'es; ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjugez.

ADA-

ADARIO.

Tu as tort, mon cher Frere, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de vôtre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugez sont bien fondez, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ai répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alleguées; tu blâmes nôtre maniere de vivre; les François en général nous prennent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons, & nous vous regardons tous sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frere, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européens & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au-dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veüilliez vous réduire à vivre sans le *Tien* ni le *Mien*, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous apellez argent, est le démon des dé-

mons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Païs de l'argent & conserver son ame, c'est vouloir se jetter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Pere de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foi, & généralement de tous les maux qui sont au monde. Le Pere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Freres se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent: Dis-moi, je te prie, si nous avons tort après cela de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

LAHONTAN.

Quoi! sera-t-il possible que tu raisonneras toûjours si sottement? au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ai envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déja les Gentilshommes, les Prêtres, les Marchands & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mouroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois? Quels soldats auroient-ils? Qui est celui qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit?

Qui eſt celui qui ſe riſqueroit ſur la mer? Qui eſt celui qui fabriqueroit des armes pour d'autres que pour ſoi ? Croi-moi, nous ſerions perdus ſans reſſource, ce ſeroit un Cahos en Europe, une confuſion la plus épouventable qui ſe puiſſe imaginer.

ADARIO.

Vraiment tu me fais-là de beaux contes, quand tu parles des Gentilshommes, des Marchands & des Prêtres ! eſt-ce qu'on en verroit s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien* ? Vous ſeriez tous égaux, comme les Hurons le ſont entr'eux ; ce ne ſeroit que les trente premieres années après le banniſſement de l'intérêt qu'on verroit une étrange déſolation ; car ceux qui ne ſont propres qu'à boire, manger, dormir, & ſe divertir, mouroient en langueur ; mais leurs décendans vivroient comme nous. Nous avons aſſez parlé des qualitez qui doivent compoſer l'homme intérieurement, comme ſont la ſageſſe, la raiſon, l'équité, &c. qui ſe trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'intérêt les détruit toutes chez vous ; que cet obſtacle ne permet pas à celui qui connoît cet intérêt d'être homme raiſonnable. Mais voions ce que l'homme doit être extérieurement ; Premierement, il doit ſçavoir marcher, chaſſer, pêcher, tirer un coup de fléche ou de fuſil, ſçavoir conduire un Canot, ſçavoir faire la guerre, connoître les bois, être infatiguable, vivre de peu dans

l'occasion, construire des Cabanes & des Canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'apelle un homme. Car, dis-moi, je te prie, combien de millions de gens y a-t il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieuës dans des Forêts, avec un fusil ou des fléches, ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir, ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieuës de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de fléches, que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste, dans les prairies & dans les bois, l'Eté comme l'Hiver, que nous vivons de racines, quand nous sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le coûteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoi ne les feriez-vous pas comme nous? N'êtes-vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles & plus rudes que les nôtres? Vous vivriez tous de cette maniere-là, vous seriez aussi grands maîtres les uns que les autres. Vôtre richesse seroit, comme la nôtre, d'acquérir de la gloire dans le métier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

LAHONTAN.

Apelles-tu vivre heureux, d'être obligé de gîter sous une miserable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de Castor, de ne manger que du rôti & du boüilli, d'être vétu de peaux, d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieuës à pied dans des bois épais, abatus & inaccessibles, pour chercher les Iroquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs, quand vous voiagez. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous aprochez des Villages de vos ennemis: être contraints le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de là, quand ils vous poursuivent, d'être réduits à la derniere des miseres, si par amitié & par commiseration les Coureurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire des filets, des haches, des couteaux, des aiguilles, des alesnes, des ameçons, des chaudieres, & plusieurs autres marchandises.

ADARIO.

Tout beau, n'allons pas si vîte, le jour est long, nous pouvons parler à loisir, l'un après l'autre. Tu trouves, à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vrai qu'elles seroient extrémement pour ces François,

qui ne vivent, comme les bêtes, que pour boire & manger, & qui n'ont été élevez que dans la molleſſe : mais dis-moi, je t'en conjure, qu'elle diférence il y a de coucher ſous une bonne Cabane, ou ſous un Palais, de dormir ſur des peaux de Caſtors, ou ſur des matelats entre deux draps ; de manger du rôti & du boüilli ; où de ſales pâtez, & ragoûts, aprêtez par des Marmitons craſſeux? En ſommes-nous plus malades ou plus incommodez que les François qui ont ces Palais, ces lits, & ces Cuiſiniers ? Hé ! combien y a en-t-il parmi vous qui couchent ſur la paille, ſous des toits ou des greniérs que la pluie traverſe de toutes parts, & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau ? J'ai été en France, j'en parle pour l'avoir vû. Tu critique nos habits de peaux, ſans raiſon, car ils ſont plus chauds & réſiſtent mieux à la pluie que vos draps ; outre qu'ils ne ſont pas ſi ridiculement faits que les vôtres, auſquels on emploie ſoit aux poches, ou aux côtez, autant d'étoffe qu'au corps de l'habit. Revenons à la chaſſe du Caſtor duvant l'hiver, que tu regardes comme une choſe affreuſe, pendant que nous y trouvons toute ſorte de plaiſir & les commoditez d'avoir toutes ſortes de marchandiſes pour leurs peaux. Déja nos eſclaves ont la plus grande peine, ſi tant eſt qu'il y en ait, tu ſçais que la chaſſe eſt le plus agréable divertiſſement

que nous aions : celle de ces Animaux étant tout-à-fait plaisante, nous l'estimons aussi plus que tout autre. Nous faisons, dis-tu, une guerre pénible ; j'avouë que les François y périroient, parce qu'ils ne sont pas accoûtumez de faire de si grands voiages à pied ; mais ces courses ne nous fatiguent nullement ; il seroit à souhaiter pour le bien de Canada que vous eussiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas, comme ils font tous les jours au milieu de vos Habitations. Tu trouves aussi que le risque de nos petits Canots dans nos Voiages est une suite de nos miseres ; il est vrai que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en Canot. Puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des Vaisseaux ; mais ces grands Vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos Canots ; tu nous reproches encore que nous couchons sur la dure à la belle étoile, quand nous sommes au pied des Villages des Iroquois ; j'en conviens ; mais aussi je sçai bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens sont ici, & qu'ils sont bien contraints de se gîter dans les Marais & dans les fossez à la pluie & au vent. Nous nous enfuïons, ajoûte-tu, à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel, quand le nombre des ennemis est triple, que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour, sans manger, est

terrible ; mais il vaut mieux bien prendre ce parti que d'être esclave. Je croi que ces extrémitez seroient horribles pour des Européens, mais elle ne sont quasi rien à nôtre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misere, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Peres, il y a cent ans, en vivoient-ils moins sans leurs marchandises : au lieu de fusils, de poudre, & de plomb, ils se servoient de l'arc & des fléches, comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre; ils se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des coûteaux, des aiguilles, des alesnes, &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudiere on prenoit des pots de terre. Si nos Peres se sont passez de toutes ces marchandises, tant de siécles, je croi que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs Guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des coûteaux qui s'émoussent en coupant une citroüille, du fil moitié pourri, & de si méchante qualité, que nos filets sont plûtôt usez qu'achevez ; des chaudieres si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon Frere, ce que j'ai à te répondre sur les miseres des Hurons.

LAHONTAN.

Hé bien, te veux donc que je croie les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux, & qu'aiant été élevez dans la pauvreté & les soufrances, ils les envisagent d'un autre œil que nous; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur païs, qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur, & qui n'aiant jamais été dans nos Villes, s'imaginent que nous vivons comme eux; mais pour toi, qui as été en France, à Quebec, & dans la Nouvelle Angleterre, il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages, de ne pas trouver l'état des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au monde, que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque? Ils ont de beaux Carosses, de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques, de beaux Jardins, où se cueillent toutes sortes de fruits, des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux; des Chevaux & des Chiens pour chasser, de l'argent pour faire grosse chere, pour aller aux Comédies & aux jeux, pour marier richement leurs enfans; ces gens sont adorez de leurs dépendans. N'as tu pas vû nos Princes, nos Ducs, nos Maréchaux de France, nos Prélats & un milion de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois,

à qui rien ne manque, & qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir?

ADARIO.

Si je n'étois pas si informé que je le suis de tout ce qui se passe en France, & que mon voiage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumieres, je pourrois me laisser aveugler par ces aparences extérieures de félicité, que tu me represantes; mais ce Prince, ce Duc, ce Maréchal, & ce Prélat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard des Hurons, qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame & la liberté. Or ces grands Seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roi, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, & soufrir, que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher Frere, que d'avoir cinquante serpens dans le cœur? Ne vaudroit-il pas mieux jetter Carosses, dorures, Palais, dans la riviere, que d'endurer toute sa vie tant de martire? Sur ce pied-là j'aimerois mieux si j'étois à leur place, être Huron, avoir le corps nud, & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame, qu'importe que ce corps soit doré, étendu dans un Carosse, assis à une table, si cette ame le tourmente, l'afflige & le

déſole? Ces grands Seigneurs, dis-je, ſont expoſez à la diſgrace du Roi, à la médiſance de mille ſortes de perſonnes, à la perte de leurs Charges, au mépris de leurs ſemblables; en un mot leur vie molle eſt traverſée par l'ambition, l'orgueil, la préſomption & l'envie. Ils ſont eſclaves de leurs paſſions & de leur Roi, qui eſt l'unique François heureux, par raport à cette adorable liberté dont il joüit tout ſeul. Tu vois que nous ſommes un millier d'hommes dans nôtre Village, que nous nous aimons comme Freres, que ce qui eſt à l'un eſt au ſervice de l'autre, que les Chefs de guerre, de Nation & de Conſeil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons; qu'on n'a jamais vû de quérelles ni de médiſances parmi nous; qu'enfin chacun eſt maître de ſoi-même, & fait tout ce qu'il veut, ſans rendre compte à perſonne, & ſans qu'il y trouve à redire. Voilà, mon Frere, la diférence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laiſſant à part tous ceux qui étant au-deſſous d'eux doivent, par conſéquent, avoir plus de peines, de chagrin & d'embarras.

LAHONTAN.

Il faut que tu croie, mon cher Ami, que comme les Hurons ſont élevez dans la fatigue & dans la miſere, ces grands Seigneurs le ſont de même dans le trouble, dans l'ambition, & ils ne vivroient pas ſans cela; &

comme le bonheur ne consiſte que dans l'imagination, ils ſe nourriſſent de vanité. Chacun d'eux s'eſtime dans le cœur autant que le Roi. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu paſſer en France, de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maiſons. Etre tranquille en France, c'eſt être fou, c'eſt être inſenſible, idolent. Il faut toûjours avoir quelque choſe à ſouhaiter pour être heureux; un homme qui ſçauroit ſe borner ſeroit Huron. Or perſonne ne le veut être; la vie ſeroit ennuieuſe ſi l'eſprit ne nous portoit à deſirer à tout moment quelque choſe de plus que ce que nous poſſedons: & c'eſt ce qui fait le bonheur de la vie, pourvû que ce ſoit par des voies légitimes.

ADARIO.

Quoi! n'eſt-ce pas plûtôt mourir en vivant, que de tourmenter ſon eſprit à toute heure, pour acquérir des biens, ou des honneurs, qui nous dégoûtent dés que nous en joüiſſons? d'afoiblir ſon corps & d'expoſer ſa vie pour former des entrepriſes qui échoüent le plus ſouvent? Et puis tu me viendras dire que ces grands Seigneurs ſont élevez dans l'ambition, & dans le trouble, comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaiſon pour un homme qui ſçait lire & écrire! Dis-moi, je te prie, ne faut-il pas, pour ſe bien porter, que le corps travaille & que l'eſprit ſe repoſe? Au contraire, pour détruire ſa ſanté,

que le corps se repose, & que l'esprit agisse? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie? Pourquoi n'en pas profiter? Les François détruisent leur santé par mille causes différentes; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usez; parce que nos ames exemptes de passions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes; voilà ta conclusion; elle est belle, assûrément, & digne de remarque! Crois-moi, mon cher Frere, songe à te faire Huron pour vivre long-tems. Tu boiras, tu mangeras, tu dormiras, & tu chasseras en repos; tu seras délivré des passions qui tiranisent les François; tu n'auras que faire d'or, ni d'argent, pour être heureux; tu ne craindras ni voleurs, ni assassins, ni faux témoins; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde, tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être, & tu le seras.

LAHONTAN.

Ecoute, il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé; car, après tout, je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé? Aurois-je la patience d'entendre les sots raisonnemens de vos vieillards & de vos jeunes

gens, comme vous faites, sans les contredire? Pourrois-je vivre de boüillons, de pain, de bled d'Inde, de rôti & boüilli, sans poivre ni sel? Pourrois je me colorer le visage de vingt sortes de couleurs, comme un fou? Ne boire que de l'eau d'érable? Aller tout nû durant l'Eté, me servir de vaisselle de bois. M'accommoderois je de vos repas continuels, où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & après? Vivrois je avec des gens sans civilité, qui, pour tout compliment, ne sçavent qu'un *je t'honore*. Non, mon cher *Adario*, il est impossible qu'un François puisse être Huron, au lieu que le Huron se peut faire aisement François.

ADARIO.

A ce compte-là tu préferes l'esclavage à la liberté; je n'en suis pas surpris, après toutes les choses que tu m'as soûtenuës. Mais, si par hazard tu rentrois en toi-même, & que tu ne fusse pas si prévenu en faveur des mœurs & des manieres des François, je ne voi pas que les dificultez dont tu viens de faire mention, fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'aprouver les contes des vieilles gens, comme des jeunes? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites & les gens qui sont au-dessus de toi, disent des extravagances? Pourquoi ne vivrois-tu pas de

boüillons de toutes sortes de bonnes viandes? Les Perdrix, poulets d'Inde, liévres, canards, chévreüils ne sont-ils pas bons rôtis & boüillis? A quoi sert le poivre, le sel & mille autres épiceries, si ce n'est à ruïner la santé? Au bout de quinze jours tu ne songerois plus à ces drogues. Quel mal te feroient les couleurs sur le visage? Tu te mets bien de la poudre & de l'essence aux cheveux, & même sur les habits? N'ai-je pas vû des François qui portent des moustaches, comme les chats; toutes couvertes de cire? Pour la boisson d'eau d'érable elle est douce, salutaire, de bon goût & fortifie la poîtrine: je t'en ai vû boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau-de-vie détruisent la chaleur naturelle, afoiblissent l'estomac, brûlent le sang, enyvrent, & causent mille désordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il fait chaud? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'aions le devant & le derriere couverts. Il vaut bien mieux aller nû que de suër continuellement sous le fardeau de tant de vétemens les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger, chanter & danser en bonne Compagnie? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à Table, ou avec des gens qu'on n'a jamais ni vûs ni connus? Il ne resteroit plus donc qu'à vivre sans complimens, avec

dés gens incivils. C'est une peine qui te paroît assez grande, qui cependant ne l'est point. Dis-moi, la civilité ne se réduit-elle pas à la bienséance & à l'affabilité ? Qu'est-ce que bienséance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle, & une affectation fatiguante dans ses paroles, dans ses habits, & dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embaraſſe ? Qu'est-ce que l'affabilité ? N'est-ce pas assûrer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre service, par des careſſes & d'autres signes extérieurs ? Comme quand vous dites à tout moment, *Monsieur, je suis vôtre serviteur, vous pouvez disposer de moi.* A quoi toutes ces paroles aboutissent elles ? Pourquoi mentir à tout propos, & dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Te voilà donc, sois le bien venu, car je t'honore* : N'est-ce pas une grimace éfroïable, que de plier dix fois son corps, baiſſer la main jusqu'à terre, de dire à tous momens, *je vous demande pardon*, à vos Princes, à vos Ducs, & autres dont nous venons de parler ? Sçache, mon Frere, que ces seules soûmiſſions me dégoûteroient entierement de vivre à l'Européene, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres dificultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dès demain je me fiſſe François, il faudroit commencer par être

Chrétien, c'eſt un point dont nous parlâmes aſſez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car aparemment dès que je ſerois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette ſeule incommodité me paroît rude. N'eſt-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû? pourrois-je m'accoûtumer à paſſer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à mettre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un plumet blanc, & des rubans verts? Je me regarderois moi-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les ruës, danſer devant les miroirs, jetter ma perruque tantôt devant, tantôt derriere? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des proſternations à de ſuperbes foux; en qui je ne connoîtrois d'autre mérite que celui de leur naiſſance & de leur fortune? Comment verrois-je languir les néceſſiteux, ſans leur donner tout ce qui ſeroit à moi? Comment porterois-je l'épée ſans exterminer un tas de ſcélerats qui jettent aux Galéres mille pauvres étrangers, les Algérens, Salteins, Tripolins, Turcs, qu'on prend ſur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marſeille pour les Galéres, qui n'aiant jamais fait de mal à perſonne ſont enlevez impitoïablement de leur Païs natal, pour maudire mille fois le jour, dans les chaînes, pere & mere, vie,

naissance, l'Univers & le grand esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoia il y a deux ans. Me seroit-il possible de faire ni dire du mal de mes amis, de caresser mes ennemis, de m'enivrer par compagnie, de mépriser & bafoüer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjoüir du mal d'autrui, de louër un homme de sa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flâteurs, les inconstans, les menteurs, les orgueilleux, les avares, les intéressez, les raporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiscretion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui se fait nier par ses valets? Et comment pourrois-je ne me pas rebuter de ses refus? Non, mon cher Frere, je ne sçaurois être François; j'aime bien mieux être ce que je suis, que de passer ma vie dans ces chaînes. Est-il possible que nôtre liberté ne t'enchante pas! peut-on vivre d'une maniere plus aisée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma cabane, ma femme & mes filles ne te laissent-elles pas seules avec moi, pour ne pas interrompre, nos conversations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou mes filles ne te laisse-t'on pas seul avec celle des deux que tu viens visiter? N'es-tu pas le maître en quelque cabane du Village où tu puisses aller, de-

demander à manger de tout ce que tu sçais y avoir de meilleur? Y a-t'il des Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie? Ne cotisons-nous pas entre toute la Nation les Castors de nos chasses, pour supléer à ceux qui m'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçû raporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles? Si quelqu'un d'entre-nous veut faire un canot, ou une nouvelle cabane, chacun n'envoie-t'il pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié? Cette vie-là est bien diférente de celle des Européans, qui feroient un procez pour un bœuf ou pour un cheval à leurs plus proches parens? Si un fils demande à son pere, ou le pere à son fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point; si deux François qui se connoissent depuis vingt ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres misérables, qui vont tout nuds, décharnez, dans les ruës, mourans de faim & de misére, mendient une obole à des riches, ils leur répondent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez-vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le Païs du grand Esprit? Y a-t'il un seul homme au-

monde qui ne connoisse, que le mal est con
tre nature, & qu'il n'a pas été créé pour l
faire? Quelle espérance peut avoir un Chré
tien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien e
sa vie? Il faudroit qu'il crût que l'ame meur
avec le corps. Mais je ne croi pas qu'il s
trouve des gens de cette opinion. Or si elle
est immortelle, comme vous le croiez, &
que vous ne vous trompiez pas dans l'opi-
nion que vous avez de l'enfer & des péchez
qui conduisent ceux qui les commettent;
en ce Païs-là, vos ames ne se chaufferont
pas mal.

LAHONTAN.

Ecoute, Adario, je croi qu'il est inutile
que nous raisonnions davantage; je vois que
tes raisons n'ont rien de solide; je t'ai dit cent
fois que l'exemple de quelques méchantes
gens, ne concluoit rien; tu t'imagines qu'il
n'y a point d'Européen qui n'ait quelque vice
particulier caché ou connu; j'aurois beau te
prêcher le contraire d'ici à demain, ce seroit
en vain: car tu ne mets aucune diférence de
l'homme d'honneur au scélerat. J'aurois
beau te parler dix ans de suite, tu ne démor-
drois jamais de la mauvaise opinion que tu
t'es formée, & des faux préjugez touchant
nôtre Religion, nos Loix, & nos manieres.
Je voudrois qu'il m'eût coûté cent Castors
que tu sçusse aussi-bien lire & écrire qu'un
François; je suis persuadé que tu n'insiste-

rois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européens. Nous avons vû en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du monde, qui sont en toutes choses plus opposez à nos manieres que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser ni d'admirer vôtre maniere de vivre. Pour moi, je t'avouë que je ne conçois rien à ton obstination.

ADARIO.

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ai vû certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontérent quelque histoire de leurs Païs. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François; ils connoissent l'argent aussi-bien que les François; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressez que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient aprouvé les manieres des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des presens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'offenser de tout ce que je t'ai prouvé; je ne mépriſe point les Européens, en leur presence; je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de diférence de ce que nous apellons homme d'honneur à un brigand. J'ai bien peu d'esprit, mais il y a assez de tems que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils

entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent, & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas dificile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; je n'ai qu'à le mener à Paris, & lui fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un carosse, & de dix ou douze valets, il n'aura pas plûtôt un habit doré avec tout ce train, qu'un chacun le saluëra, qu'on l'introduira dans les meilleures tables, & dans les plus célébres compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentilshommes, des presens aux Dames, il passera par tout pour un homme d'esprit, de mérite & de capacité ; on dira que c'est le Roi des Hurons ; on publiera par tout que son Païs est couvert de mines d'or, que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique ; qu'il est sçavant ; qu'il dit les plus agréables choses du monde en conversation ; qu'il est redouté de tous ses voisins ; enfin ce sera un homme d'honneur, tel que la plûpart des laquais le deviennent en France ; après qu'ils ont sçû trouver le moien d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage, par mille voies infâmes & détestables. Ha ! mon cher Frere, si je sçavois lire, je découvrirois de belles choses, que je ne sçai pas, & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ai remarquez parmi les Européans ; j'en

aprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croi qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçussent ni lire ni écrire; je voi tous les jours mille disputes ici entre les coureurs de bois pour les écrits, lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruïner une famille, avec une lettre la femme trahit son mari, & trouve le moien de faire ce qu'elle veut; la mere vend sa fille; les faussaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries, & des impertinences horribles; & puis tu voudrois que je sçusse lire & écrire, comme les François? Non, mon Frere, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos *Hiéroglifes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre; tu sçais bien que les caractéres que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succez d'une chasse, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voient ces marques les entendent. Que faut-il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoier des couriers à Quebec; nous faisons la paix & la guerre sans écrit, seule-

ment par des Ambaſſadeurs qui portent
parole de la Nation. Nos limites ſont régle
auſſi ſans écrits. A l'égard des ſciences qu
vous connoiſſez, elles nous ſeroient inutiles
car pour la *Géographie*, nous ne voulons pa
nous embaraſſer l'eſprit en liſant des livres d
Voiages qui ſe contrediſent tous, & nous n
ſommes pas gens à quitter nôtre Païs don
nous connoiſſons, comme tu ſçais, juſqu'a
moindre petit ruiſſeau, à quatre cens lieuë
à la ronde *l'Aſtronomie* ne nous eſt pa
plus avantageuſe, car nous comptons le
années par Lunes, & nous diſons *j'ai tan
d'Hivers* pour dire tant d'années. La *Naviga
tion* encore moins, car nous n'avons point de
Vaiſſeaux. Les *Fortifications* non plus, un
Fort de ſimples paliſſades nous garantit des
fléches & des ſurpriſes de nos ennemis, à qui
l'artillerie eſt inconnuë. En un mot, vivant
comme nous vivons, l'écriture ne nous ſer-
viroit de rien. Ce que je trouve de beau,
c'eſt *l'Arithmétique*; il faut que je t'avouë
que cette ſcience me plaît infiniment, quoi-
que pourtant ceux qui la ſçavent ne laiſſent
pas de faire de grandes tromperies; auſſi je
n'aime de toutes les vocations des François,
que le commerce, car je le regarde comme la
plus légitime, & qui nous eſt la plus néceſſai-
re. Les Marchands nous font plaiſir; quel-
ques-uns nous portent quelquefois de bonnes
marchandiſes, il y en a de bons & d'équita-
bles,

bles, qui se contente de faire un petit gain. Ils risquent beaucoup; ils avancent, ils prêtent. Ils attendent; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juste & raisonnable; & à qui nôtre Nation est très-redevable; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner excessivement sur des marchandises de belle aparence, & de peu de rapport, comme sur les haches, les chaudieres, la poudre, les fusils, &c. que nous n'avons pas le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européans, il y a quelque chose à redire; il est très-constant que si un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas assez de vertu pour résister aux tentations diverses ausquelles le négoce l'expose, il viole à tout moment les Loix de la justice, de l'équité, de la charité, de la sincérité, & de la bonne foi. Ceux-là sont méchans, quand ils nous donnent de mauvaises marchandises, en échange de nos Castors, qui sont des peaux où les aveugles mêmes ne sçauroient se tromper en les maniant. C'est assez, mon cher Frere, je me retire au Village, où je t'attendrai demain après-midi.

LAHONTAN.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand Pere qu'on m'a dit être à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-tems incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un

homme comme lui de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ai remarqué, depuis long-tems que vos vieilles gens sont toûjours en mouvement, & en action ; c'est le moien d'épuiser bien vîte le peu de forces qu'il leur reste : Ecoute, il faut envoier un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis assûré qu'il le soûlagera dans le moment ; sa fiévre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'aprehender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

ADARIO.

Tu sçais bien, mon cher Frere, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ai vû mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tirannie de leurs remédes. Mon Grand-Pere que tu prens pour un homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Pere en a 52. & j'en ai 35. il est vrai qu'il est d'un bon temperamment & qu'on ne lui donneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te ferai voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, un qui en a cent vingt & quatre, & il en est mort un autre, il y a six ans, qui en avoit près de cent quarante : A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans

ces vieilles gens, je puis t'assûrer qu'au contraire s'ils demeuroient couchez sur leurs nattes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que boire, manger & dormir, ils deviendroient lourds, pesans, & incapables d'agir; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible, les humeurs, qui pour lors cesseroient de transpirer, se remêleroient avec leur sang usé; de-là surviendroit que par des effets naturels leurs jambes & leurs reins s'affoibliroient & se décherroient à tel point qu'ils mourroient de phtisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-tems, chez toutes les Nations de Canada. Les *Jongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *Jongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson sa maladie requiert pour sa guérison. Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moi, tu verras les singeries de ces Charlatans, que, quoique nous les connoissions pour tels lorsque nous sommes en santé, nous sommes ravis & consolez de les voir quand nous avons quelque maladie dangereuse.

LAHONTAN.

C'est qu'alors, mon cher Adario, nôtre esprit est aussi malade que nôtre corps; il en est de même de nos Médecins, tel les déteste, & les fuït, quand il se porte bien, qui, malgré la connoissance de leur Art incertain,

ne laisse pas d'en convoquer une douzaine ; & d'autres, qui sans avoir d'autre mal que celui qu'ils s'imaginent avoir, détruisent leurs corps par des remedes auſquels la force des chevaux ſuccomberoit. J'avouë que parmi vous autres on ne voit point de ces sortes de foux-là ; mais, en récompense, vous ménagez bien peu vôtre santé ; car vous courez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir tous nûs ; & vous danſez trois ou quatre heures de suite jusqu'à la sueur ; & les jeux de la balle que vous disputez entre six ou sept cens perſonnes, pour la pouſſer une demi-lieuë de terrain deçà ou delà, fatiguent extrêmement vos corps ; ils en affoibliſſent les parties ; ils diſſipent les eſprits ; ils aigriſſent la maſſe du sang & des humeurs, & troublent la liaiſon de leurs principes. Ainſi, tel homme, parmi vous, qui auroit vécu plus de cent ans, eſt mort à quatre-vingt.

ADARIO.

Quand même ce que tu dis ſeroit vrai, qu'importe-t'il à l'homme de vivre ſi long-tems ? puiſqu'au deſſus de quatre-vingts la vie eſt une mort ? Tes raiſons ſont, peut-être, juſtes à l'égard des François qui généralement pareſſeux déteſtent tout exercice violent ; ils ſont de la nature de nos vieillards, qui vivent dans une ſi molle indolence, qu'ils ne ſortent de leurs Cabanes que lorſque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Com-

plexions sont aussi diférentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande diférence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européans & les Peuples du Canada, me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de vôtre Adam prétendu. Déja parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni boiteux, ni nains, ni sourds, ni muets, ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes; & quand ces derniers viennent au monde, c'est un présage assûré de malheur à la Nation; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux, paillard, & paresseux au dernier point; plus poltron que le liévre; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œil unique à quelque branche d'arbre. A l'égard des maladies, nous ne voions jamais d'hydropiques d'asmatiques, de paralitiques, de gouteux, ni de véroles, nous n'avons ni lépre, ni dartres, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand étonnement des François, qui sont si sujets à ces maux-là. Les fiévres régnent parmi nous, sur tout au retour de quelque voiage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des rivieres à guai, jeûné deux ou trois jours, mangé froid, &c. Quelquefois les pleuresies nous font mourir, parce qu'étant échauffez à courir à la guerre, ou à la chasse,

nous bûvons des eaux dont nous ne connoissons point la qualité ; les coliques nous attaquent aussi de tems en tems, par la même cause. Nous sommes sujets à la rougeole & à la petite vérole, soit parce que nous mangeons tant de poisson, que le sang qu'il produit diférent de celui des viandes, boult dans ses vaisseaux avec plus d'activité, & se défendant de ses parties épaisses & grossiéres, il les pousse vers les pores insensibles de la peau ; ou parce que le mauvais air, qui est renfermé dans nos Villages, n'aiant point de fenêtres à nos Cabanes, il se fait tant de feux & de fumée, que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du sang & des humeurs, nous causent ces infirmitez. Voilà les seules que nous connoissions.

LAHONTAN.

Voilà, mon cher Adario, la premiere fois que tu as raisonné juste, depuis le tems que nous nous entretenons ensemble. Je conviens que vous êtes exempts d'une infinité de maux dont nous sommes accablez ; c'est par la raison que tu me dis l'autre jour, que pour se bien porter, il faut que l'esprit se repose. Les Hurons étant bornez à la simple connoissance de la chasse, ne fatiguent pas leur esprit & leur santé à la recherche de mille belles Sciences, par les veilles, par la perte du sommeil, par les sueurs. Un

homme de guerre s'attache à lire & à aprendre l'hiſtoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y emploie tout ſon tems, encore n'en trouve-t'il pas de reſte, durant ſa vie, pour ſe rendre tel qu'il doit être; l'homme d'Egliſe s'emploie nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Religion; il écrit des livres qui inſtruiſent le peuple des affaires du ſalut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de ſa vie à Dieu, il en reçoit deséternitez de récompenſe après ſa mort. Les Juges s'apliquent à connoître les Loix; ils paſſent les jours & les nuits à l'examen des procès, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent inceſſamment, & à peine ont ils le loiſir de boire & de manger. Les Médecins étudient la ſcience de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cauſe des diférentes maladies; ils s'atachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des ſimples, par milles expériences rares & curieuſes. Les Coſmographes & les Aſtronomes ſe donnent entiérement au ſoin de découvrir la figure, la grandeur, la compoſition du Ciel & de la Terre; les uns connoiſſent juſqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur aſcenſions & leurs décli-

naisons; les autres sçavent faire la différence des Climats, & de la position du Globe de la Terre; ils connoissent les mers, les lacs, les rivieres, les Isles, les Golfes, les distances d'un Païs à l'autre, toutes les Nations du monde leur sont connuës, aussi-bien que leurs réligions, leurs loix, leurs langues, leurs mœurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres Sçavans qui s'attachent avec trop d'aplication à la connoissance des Sciences, qu'ils recherchent, ruïnent entierement leur santé. Car il ne se fait au cerveau d'esprits animaux qu'autant que le cœur lui fournit de matiere, par cette subtile portion de sang qui lui est portée par les artéres; & le cœur, qui est un muscle, ne peut lancer le sang à tout le corps que par le moien des esprits animaux; or quand l'ame est tranquille, telle qu'est la tienne, il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont besoin pour faire les actions ausquelles la Nature les a destinées; au lieu que dans la profonde aplication des Sciences, étant agitée d'une foule de pensées, elle dissipe beaucoup de ces esprits, & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination; Ainsi tout ce que le cerveau en peut former suffit à peine aux parties qui servent aux desseins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande; & ne coulant que fort peu de ces esprits dans

les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mûs que très-foiblement ; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les sérositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la tête, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goute, l'hidropisie, la paralisie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

ADARIO.

A ce compte-là, mon cher Frere, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient attaquez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux être Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçai pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voi bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrêmement le corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôtre complexion soit assez forte pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ai vû des François qui s'arrachoient les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande co-

lere qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens là n'en paroissoit pas alterée. Il faut qu'ils soient d'une autre nature que nous ; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain, s'il avoit la centiéme partie de ces transports ; oüi vraiment il faut que vous soiez d'une autre nature que nous ; car vos vins ; vos eaux de vie, & vos épiceries nous rendent malades à mourir : au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé, & le nôtre ne l'est pas. Vous êtes barbus, & nous ne le sommes pas. Voici ce que j'ai encore observé, c'est que jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, vous êtes plus forts & plus robustes que nous. Car nous ne sçaurions porter des fardeaux si pesans que vous faites, jusqu'à cet âge là ; mais ensuite les forces diminuënt chez vous, en déclinant à vûë d'œuil ; au lieu que les nôtres se conservent jusqu'à cinquante-cinq ou soixante ans. C'est une verité dont nos Filles peuvent rendre un fidéle témoignage. Elles disent que si un jeune François les embrasse six fois la nuit, un jeune Huron n'en fait que la moitié ; mais aussi elles avoüent que les François sont plus vieux en ce commerce à l'âge de trente cinq ans, que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît

beaucoup plus que la modération des nôtres) m'a conduit à cette réfléxion ; qui eſt que cette goutte, cette hidropiſie, phtiſie, paraliſie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, ſans doute, non ſeulement de ces plaiſirs immodérez, mais encore du temps & de la maniere dont vous les prenez. Car au ſortir du repas, & à l'iſſuë d'une corvée de fatigue, vous embraſſez vos femmes, autant que vous pouvez, ſur des chaiſes, ou debout, ſans conſiderer le dommage qui en réſulte : témoins ces jeunes gaillards, qui ſont ſervir leur table de Lit, au Village de *Doßenra*. Vous êtes encore ſujets à deux maladies que nous ne connoiſſons pas ; l'une que les Ilinois appellent *Mal chaud*, dont ils ſont attaquez, auſſi bien que les Peuples du *Miſſiſſipi*, laquelle maladie paſſe chez vous pour le mal des femmes ; & l'autre que vous appellez *Scorbut* & que nous apellons *le mal froid*, par les ſimptomes & les cauſes de ces maladies, que nous avons obſervées depuis que les François ſont en Canada. Voilà bien des maladies qui régnent parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuënt, au lieu de vous redonner la ſanté ; parce qu'ils vous donnent des remédes qui, pour leur intérêt, entretiennent long-temps vos maladies, & vous tuënt à la fin. Un Médecin ſeroit toûjours gueu-

s'il guérissoit ses malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'aprouver nôtre maniere de suër, ils en connoissent trop bien la conséquence ; & quand on leur en parle, voici ce qu'ils disent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux ; les Sauvages ne sont pas apellez Sauvages pour rien ; leurs remédes ne sont pas moins sauvages qu'eux : s'il est vrai qu'ils suent, & se jettent ensuite dans l'eau froide ou dans la neige, sans crever sur le champ, c'est à cause de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont diférens des nôtres : mais cela n'empêche pas que tel Sauvages est mort à 80. ans qui en aurcit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouventable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remédes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez suer de cette maniere, vous vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excez de femmes, de veilles, & de fatigues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair. Alors, adieu la médecine & tous ses poisons. Or, ce que je te dis, mon cher frere, est plus clair que le jour ; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleuresies & de rhumatismes à l'issuë de ce remede. C'est une cho-

ſe étrange qu'on ne veüille pas écouter la réponſe que nous faiſons à l'objection que vos Médecins nous font ſur cette maniére de ſuer. Il eſt conſtant, mon cher Frére, que la Nature eſt une bonne Mére, qui voudroit que nous vécuſſions éternellement. Cependant nous la tourmentons ſi violemment qu'elle ſe trouve quelquefois tellement affoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous ſecourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaiſes humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chaſſer de nos corps, s'il lui reſtoit aſſez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui ſont les pores de la chair. Il eſt vrai qu'elle en chaſſe autant qu'elle peut par les urines, par les ſelles, par la bouche, par le nez, & par la tranſpiration inſenſible; mais la quantité des ſéroſitez eſt quelquefois ſi grande; qu'elles ſe répandent ſur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire ſortir au plus vîte, de peur que leur trop long ſéjour ne cauſe cette goûte, rumatiſme, hidropiſie, paraliſie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la ſanté de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores par le moien de la ſueur; mais il faut enſuite les fermer afin que le ſuc nouriſſier ne ſorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne ſçauroit empêcher à moins qu'on ne ſe jette dans l'eau froide, comme nous

faisons. Il en est de même que si des loups étoient entrez dans vos Bergeries ; alors vous ouvririez vîte les portes, afin que ces méchans animaux en sortissent ; mais ensuite vous ne manqueriez pas de les fermer, afin que vos Moutons ne les suivissent pas. Vos Médecins auroient raison de dire qu'un homme qui s'échauferoit à la chasse ou à quelque exercice violent, & se jetteroit ensuite dans l'eau froide, se risqueroit extrêmement à perdre la vie. C'est un fait inconteſtable, car le sang étant agité & boüillant, pour ainsi dire, dans les veines, il ne manqueroit pas de se congeler, de la même maniere que l'eau boüillante se congéle plus facilement que l'eau froide, lorsqu'on l'expose à la gelée, ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'est tout ce que je puis penser sur cette affaire. Au reste, nous avons des maladies qui sont également ordinaires aux François. Ce sont la petite vérole, les fiévres, pleuresies & même nous voions assez souvent parmi nous une espece de malades que vous apellez *hypocondriaques*. Ces foux s'imaginent qu'un petit *Manitou* gros comme le poing, & que nous apellons *Aoutaerohi*, en nôtre langue, les possede, & qu'il est dans leurs corps, surtout dans quelque membre qui leur fait tant soit peu de mal. Ceci provient de la foiblesse d'esprit de ces gens-là, car enfin, il y a des ignorans & des foux parmi nous,

comme parmi vous autres. Nous voions tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croient premiérement que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *Jongleurs*, ce sont des Charlatans & des Imposteurs, comme vos Médecins; avec cette difference qu'ils se contentent de faire bonne chere aux dépens des malades, sans les envoier dans l'autre monde, en reconnoissance de leur festin & de leurs présens.

LAHONTAN.

Ha! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au de-là de tout ce que je pourrois t'exprimer; car tu raisonnes comme il faut. Jamais tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vrai. Je le connois par experience tellement bien, que de ma vie je n'userai d'autre remède que de celui-là. Mais je ne sçaurois souffrir pourtant que tu te récries si fort contare la saignée; car il me souvient que tu me dis, il a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le trésor de la vie. Je ne te contredirai pas tout-à-fait sur cela, mais je te dirai

pourtant que vos remédes contre les pleuresies & les fluxions ne réüſſiſſent quelquefois que par hazard ; puiſque de vingt malades il en meurt quinze ; au lieu que la ſaignée ne manque jamais alors de les guérir. J'avoüe qu'en les guériſſant par cette voye-là, on abrége leurs jours ; & que tel homme qui a été plus ou moins ſaigné, auroit vécu plus ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin, on ne conſidére pas toutes ces choſes quand on eſt malade, on ne ſonge qu'à guérir, à quelque prix que ce ſoit, & chacun recherche la ſanté aux dépens de quelques années de vie de plus ou de moins, qu'on perd avec la perte de ſon ſang. Enfin, tout ce que je puis remarquer, c'eſt que les Peuples de Canada ſont d'une meilleure compléxion que ceux de l'Europe, plus infatigables, & plus robuſtes ; accoûtumez aux fatigues, aux veilles & aux jeûnes, & plus inſenſibles au froid & à la chaleur. De ſorte qu'étant exempts des paſſions qui tourmentent nos ames, ils ſont en même-temps à couvert des infirmitez dont nous ſommes accablez. Vous êtes gueux & miſérables, mais vous joüiſſez d'une ſanté parfaite ; au lieu qu'avec nos aiſes & nos commoditez, il faut que nous ſoïons, ou par complaiſance, ou par occaſion, réduits à nous tuër nous-mêmes, par une infinité de débauches, auſquelles vous n'êtes jamais expoſez.

ADARIO.

Mon Frere, je viens te visiter avec ma fille, qui va se marier malgré-moi, avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier, que mauvais chasseur. Elle le veut, cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Car il faut que les peres & les meres consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veuille ce que ma fille veut aujourd'hui. Car si je prétendois lui donner un autre mari, elle me diroit aussitôt : *Pere, à quoi penses-tu ? suis-je ton esclave ? Ne dois-je pas joüir de ma liberté ? Dois-je me marier pour toi ? Epouserai-je un homme qui me déplaît, pour te satisfaire ? Comment pourrai-je souffrir un époux qui achete mon corps à mon pere, & comment pourrai je estimer un pere qui vend sa fille à un brutal ? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas ? Si je me marie avec lui, pour t'obéir, & que je le quitte au bout de quinze jours, suivant le privilége & la liberté naturelle de la Nation, tu diras que CELA VA MAL ; cela te déplaira ; tout le monde, en rira, & peut-être, je serai grosse.* Voilà, mon cher Frere, ce que ma fille auroit sujet de me répondre ; & peut-être, encore pis, comme il arriva il y a quelques années à un de nos vieillards, qui prétendoit que sa fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit

pas. Car elle lui dit, en ma presence, mille choses plus dures, en lui reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont il en pourroit recevoir, ni exiger de ses enfans des obéïssances qu'il connoît impossibles. Enfin, elle ajoûta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille, mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire, avec une femme qu'il aimoit autant que cette fille haïssoit le Mari que son Pere prétendoit lui donner. Il faut que tu saches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remarient plus dés qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, parceque les enfans qu'elles font au-dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vingt-ans; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François, & que même elles se donnent le soin de les rechercher. Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'être embaraſſées; cela me surprend, car il arrive en cela tout le contraire de ce qui dévroit arriver.

LAHONTAN.

C'eſt par la même raiſon que tu viens de dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne conçoivent pas ſi facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas ſi fréquemment les plaiſirs de l'amour, ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matiére convenable à la production des enfans, de ſe rendre telle qu'il faut qu'elle ſoit pour engendrer. Il en eſt de même d'un Champ, dans lequel on ſemeroit ſans ceſſe du bled d'Inde, ſans le laiſſer jamais en friche; car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien, comme l'expérience te l'a, ſans doute, fait voir,, au lieu qu'en laiſſant repoſer ce champ, la terre reprend ſes forces, l'air, le ſerain, les pluyes, & le ſoleil lui redonnent un nouveau ſuc, qui fait germer le grain qu'on y ſeme. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoi eſt-ce que les femmes ſauvages étant ſi peu fécondes, ont ſi peu l'acroiſſement de leur Nation en vûë, qu'une fille ſe fait avorter, lorſque le Pere de ſon Enfant vient à mourir ou à être tué, avant que ſa groſſeſſe ſoit reconnuë. Tu me répondras que c'eſt pour conſerver ſa réputation, parce qu'enſuite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me ſemble que l'intérêt de la Nation, laquelle dévroit ſe multiplier, n'eſt guére en recommandation

dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres ; car, comme tu me le disois l'autre jour, nos Coureurs de bois, & bien d'autres, trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons, au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent, car ce sont des corps pour la Nation, & des ames pour le Ciel. Après cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres, & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie ; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une très-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne sçauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi vous. Ensuite, il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilége que vos Garçons ont d'aller nuds, cause un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze, il ne se peut faire qu'à l'aspect des piéces, que je n'oserois nommer, elles n'entrent en rut en certaines occasions, où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'est ni morte ni ingrate envers eux.

ADARIO.

La raison que tu me donnes de la sterilité de nos femmes est merveilleuse, car je conçois maintenant que cela se peut. Tu

condamnes auſſi fort à propos le crime de ces Filles qui ſe font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'accorde guére avec le bon ſens. Je conviens que les Peuples chez qui le *tien* & le *mien* ſont introduits, ont grande raiſon de cacher non-ſeulement leurs Parties viriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoi ſerviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les emploioient à ſe parer avec de riches habits? puiſque ce n'eſt que par le vétement qu'on fait état des gens. N'eſt-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature ſous de beaux habits? Crois-moi, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la proprieté des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le ſecre de ſe rendre beau & bien-fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, ſous leſquels on ne peut diſtinguer les hanches & les feſſes artificielles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient ſi les Européans alloient nuds; c'eſt que ceux qui ſeroient bien armez trouveroient tant de pratique & tant d'argent à gagner, qu'ils ne ſongeroient à ſe marier de leur vie, & qu'ils donneroient occaſion à une infinité de femmes de violer la foi conjugale. Imagine-toi que ces raiſons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout ſerve, ſans exception,

tant petits que grands ; les filles qui voient de jeunes gens nuds, jugent à l'œil de ce qui leur convient. La nature n'a pas mieux gardé ſes proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainſi, chacune peut hardiment juger qu'elle ne ſera pas trompée en ce qu'elle attend d'un mari. Nos femmes ſont capricieuſes, comme les vôtres, ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert, nos filles choiſiſſent quelquefois ſuivant leur inclination, ſans avoir égard à certaines proportions : les unes aiment un homme bien fait, quoi qu'il ait je ne ſçai quoi de petit en lui. D'autres aiment un mal bâti pourvû qu'elles y trouvent je ne ſçai quoi de grand ; & d'autres préférent un homme d'eſprit & vigoureux, quoi qu'il ne ſoit ni bien fait, ni bien pourvû de ce que je n'ai pas voulu nommer. Voilà, mon Frere, tout ce que je puis te répondre ſur le crime de la nudité, qui comme tu ſçais, ne doit uniquement être imputé qu'aux garçons ; puiſque les gens veufs ou mariez cachent ſoigneuſement le devant & le derriere. Au reſte, nos filles ſont en récompenſe plus modeſtes que les vôtres ; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe, au lieu que les vôtres montrent le ſein tellement à découvert que nos jeunes gens ont le nez collé ſur le ventre, lorſqu'ils trafiquent

leurs Caſtors aux belles Marchandes qui ſont dans vos Villes. Ne ſeroit-ce pas là, mon Frere, un abus à réformer parmi les François ? Car, enfin, ne ſçai-je pas de bonne part qu'il n'eſt guére de Françoiſe qui puiſſe réſiſter à la tentation de l'objet de qui leur ſein découvert provoque l'émotion. Ce ſeroit le moien de préſerver leurs maris du mal chimérique de ces cornes que nous plantons ſur leur front, ſans les toucher, ni même les voir ; ce qui ſe fait par un miracle que je ne ſçaurois concevoir. Car, enfin, ſi je plante un pommier dans un jardin, il ne croît pas ſur le ſommet d'un rocher ; ainſi vos cornes inviſibles ne doivent prendre racine qu'à l'endroit où leur ſemence eſt jettée ; d'où il s'enſuit qu'elles dévroient ſortir du front de vos femmes, pour repreſenter les outils du mari & du galand. Au reſte, cette folie de cornes eſt épouventable ; car pourquoi chagriner un mari de cette injure, à l'occaſion des plaiſirs de ſa femme ? Or s'il faut épouſer les vices d'une femme en l'épouſant, le mariage des François eſt un Sacrement qui ne doit pas être fondé ſur la droite raiſon ; ou bien il faut de neceſſité retenir ſon épouſe ſous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces maris ſoit bien grand ; car, enfin, je ne conçois pas qu'une femme puiſſe penſer à la rigueur de cette chaîne éternelle, ſans chercher quelque ef-

pécede ſoulagement à ſes maux, chez que
que bon ami. Je pardonnerois les Franç
s'ils s'en tenoient à leur mariage ſous certa
nes conditions; c'eſt-à-dire, pourvû qu'il
provint des enfans, & que le mari & la fe
me euſſent toûjours une aſſez bonne ſan
pour s'aquiter, comme il faut, du devoir d
mariage. Voilà tout le réglement qu'on pou
roit faire chez des Peuples qui ont le *Ti*
& le *Mien*. Or il s'agit encore d'une cho
impertinente; c'eſt que parmi vous autr
Chrétiens les hommes ſe font gloire de dé
baucher les femmes; comme s'ils ne devoie
pas, ſelon toute ſorte de raiſons, être auſ
criminel aux uns qu'aux autres de ſuccom
ber à la tentation de l'amour. Vos jeune
gens font tous leurs éforts pour tenter le
filles & les femmes. Ils emploient toute
ſortes de voies pour y réüſſir. Enſuite il
le publient, ils le diſent par tout. Chacu
louë le Cavalier, & mépriſe la Dame; au
lieu de pardonner la Dame, & de châtier le
Cavalier. Comment prétendez-vous que vo
femmes vous ſoient fidéles, ſi vous ne l'ê
tes pas à elles? Si les maris ont des maî
treſſes, pourquoi leurs épouſes n'auront
elles pas des amans? Et ſi ces maris préfé
rent les jeux & le vin à la compagnie de
leurs femmes, pourquoi ne chercheront el
les pas de la conſolation avec quelque ami?
Voulez-vous que vos femmes ſoient ſages,
ſoiez

soiez ce que vous apellez *Sauvages*, c'est-à-dire, soiez *Hurons*; aimez-les comme vous-mêmes, & ne les vendez pas. Car je connois certains maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs épouses, que des meres à la prostitution de leurs filles. Ces gens-là ne le font que parce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses, que la misere inspire aux gens qui ne sont pas accoûtumez d'être misérables. Nous ne sommes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est en cela que nôtre bonheur est au-dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligez de vendre nos femmes & nos filles, pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont sottes. Il est vrai, nous en convenons; car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs amis, comme les vôtres; & quand cela seroit, l'esprit des Hurones n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisionomie des vieilles assez fidéles pour porter ces lettres galantes sous un silence éternel. Ha! maudite écriture! pernicieuse invention des Européans, qui tremblent à la vûë des propres chimeres qu'ils se representent eux-mêmes par l'arrangement de vingt & trois petites figures, plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des sots, s'il vous en

faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard à la perte du pucelage des filles qu'ils épousent ; & qu'ils prennent en mariage des femmes que leurs camarades ont abandonnées. Mais, mon Frere, dis-moi, je te prie, les François en sont-ils plus sages pour s'imaginer qu'une fille est pucelle, parce qu'elle crie, & qu'elle jure de l'être ? Or, supposons qu'elle soit telle qu'il la croit, la conquête en est-elle meilleure ? Non, vraîment, au contraire, le mari est obligé de lui aprendre un exercice qu'elle met ensuite en pratique avec d'autres gens, lorsqu'il n'est pas en état de le continuër journellement avec elle. Pour ce qui est des femmes que nous épousons après la séparation de leurs maris, n'est-ce pas la même chose que ce que vous apellez se marier avec des Veuves ? Néanmoins avec cette diférence que ces femmes ont tout lieu d'être persuadées que nous les aimons, au lieu que la plûpart de vos Veuves ont tout sujet de croire que vous épousez moins leurs corps que leurs richesses. Combien de désordres n'arrive-t'il pas dans les familles par des mariages comme ceux-là ? Cependant, on n'y remédie pas, parce que le mal est incurable, dès que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres, qui me paroît tout-à-fait cruelle. Vôtre mariage est indissoluble, cependant une fille & un garçon qui s'aiment réciproquement ne peuvent pas

ſe marier enſemble ſans le conſentement de leurs parens. Il faudra qu'ils ſe marient l'un & l'autre au gré de leurs peres, & contre leurs deſirs, quelque répugnance qu'ils aient, avec des perſonnes qu'ils haïſſent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien, & de condition cauſent tous ces déſordres. Ces conſidérations l'emportent ſur l'amour mutuel des deux parties, qui ſont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tirannie d'un pere envers ſes enfans? Voit-on cela parmi les Hurons? Ne ſont-ils pas auſſi nobles, auſſi riches les uns que les autres? Les femmes n'ont-elles pas la même liberté que les hommes, & les enfans ne joüiſſent-ils pas des mêmes priviléges que leurs peres? Un jeune Huron n'épouſera-t'il pas une des eſclaves de ſa mere, ſans qu'on ſoit en droit de l'en empêcher? Cette eſclave n'eſt-elle pas faite comme une femme libre, & dès qu'elle eſt belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préférable à la fille du grand Chef de la Nation, qui ſera laide? N'eſt-ce pas encore une injuſtice pour les peuples qui déteſtent la communauté des biens; que les Nobles donnent à leur premier fils preſque tout leur bien, & que leurs freres & les ſœurs de celui-ci ſoient obligez de ſe contenter de très-peu de choſes, pendant que cet aîné ne ſera peut-être pas légitime, & que tous les autres le ſeront? Qu'en arrive-t'il ſi ce n'eſt qu'on jette les

filles dans des Convens, prisons perpetuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guére avec cette charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent? Si ce sont des garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prennent le parti de la guerre, c'est plûtôt pour piller la Nation, que pour la défendre de ses ennemis. Les François ne combattent point pour l'intérêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûë d'aquérir des emplois, qu'ils combattent. L'amour de la patrie & de leurs compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frere, je conclus ce discours en t'assûrant, que l'amour propre des Chrétiens, est une folie que les Hurons condamneront sans cesse. Or cette folie qui régne en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bisarres que les gens qui donnent si sottement dans ce paneau.

LAHONTAN.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne falloit pas juger des actions des honnêtes gens, par celles des coquins. J'avouë que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la

propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous êtes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos familles & l'éducation de nos enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette liberté que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouventable. Les enfans sont aussi grands maîtres que leurs peres, & les femmes qui doivent être naturellement sujettes à leurs maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les filles se moquent de leurs meres, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs amans; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche, perpetuelle, & donne à la nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des bêtes. Les filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir l'alumète* parmi vous autres, est-ce qui s'apelle chez nous, *chercher avanture.* Tous vos jeunes gens courent cette aluméte tant que la nuit dure. Les portes des chambres de vos filles sont ouvertes à tous venans; & s'il se presente un jeune homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la tête de sa couverture. C'est-à-dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-être elle lui permettra de s'asseoir sur le pied

* *C'est entrer pendant la nuit, dans la chambre de sa Maîtresse, avec une espéce de Chandéle.*

de son lit, pour parler avec elle, sans passe outre. C'est-à-dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc; en vient-il un troisiéme qu'elle veu duper, avec une plus feinte sagesse, elle lu permettra de se coucher auprès d'elle sur le couvertures du lit. Celui-ci est-il parti, le quatriéme arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'emploie ce tems-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foi. Voilà, mon cher Adario, le putanisme de tes Hurones couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscrétion que puissent avoir les amans envers leur maîtresses: ce qui n'arrive guéres: bien loin de les croire, on les traite de *jaloux*, qui est une injure infâme parmi vous autres. Après tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner si les Amériquaines ne veulent point entendre parler d'amour pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on apelle en France *cacher adroitement son jeu.* S'il y a de la débauche parmi nos filles, au moins il y a cette diférence que la régle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidéles jusqu'à la mort; lorsqu'elles ont la foiblesse d'accorder à leurs amans la derniere faveur, c'est plûtôt en ver-

tu de leur mérite intérieur, qu'extérieur, & toûjours moins par le desir de se contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs amans. Ceux-ci sont galans, cherchant à plaire à leurs maîtresses par des manieres tout-à-fait jolies, comme par le respect, par les assiduitez, par la complaisance. Ils sont patiens, zélés, & toûjours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elle; ils soûpirent long-tems avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la derniere faveur par des longs services. On les voit à genoux aux pieds de leurs maîtresses mendier le privilége de leur baiser la main. Et comme le chien suit son maître en veillant lorsqu'il dort; aussi chez nous un véritable amant ne quitte point sa maîtresse, & il ne ferme les yeux que pour songer à elle, pendant le sommeil. S'il s'en trouve quelqu'un assez fougueux pour embrasser sa maîtresse brusquement à la premiere occasion, sans avoir égard à sa foiblesse, on l'apelle *Sauvage* parmi nous, c'est-à-dire homme sans quartier, qui commence par où les autres finissent.

ADARIO.

Hô, hô, mon cher Frere, les François ont-ils bien l'esprit d'apeller ces gens-là *Sauvages*? Ma foi, je ne croiois pas que ce mot-là signifiât parmi vous un homme sage & concluſif; je suis ravi d'aprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'apelliez

Sauvages, tous les François qui seront assez sages pour suivre exactement les véritables régles de la justice & de la raison. Je ne m'étonne plus de ce que les rusées Françoises aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le tems est trop cher pour le perdre, & la jeunesse trop courte pour ne pas profiter des avantagees qu'elle nous donne. Si vos filles sont constantes à changer sans cesse d'amans, cela peut avoir quelque rapport à l'humeur des nôtres. Mais, lorsqu'elles se laissent fidélement caresser par trois ou quatre, en même-tems, cela est très-diférent du génie des Hurones. Que les amans François passent leur vie à faire les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs maîtresses, c'est-à-dire qu'ils emploient leur tems, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis, je ne les en blâmerai pas, puisque j'ai fait la folie de me risquer sur d'impertinens Vaisseaux à traverser les Mers rudes qui séparent la France de ce continent, pour avoir le plaisir de voir le Païs des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonnables diront que ces sortes d'amans sont aussi foux que moi; avec cette diférence que leur amour passe aveuglement d'une maîtresse à l'autre, les exposant à soufrir les mêmes tourmens, au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

Fin des Dialogues.

RPJCB

ROYAUME de PORTUGAL par N. de Fer
Lieues com.s de France
Lieues com.s d'Espagne
Lieues communes d'Allemag.
Tom. 3. Pag. 129
Bayonne
Vigo
Gondomar
Tuy
Valença
Villa nova de Cerveira
R. Minho
Campo maior
Braga
Barcelos
R. Limia
R. Cavado
R. Daves
Porto
R. Douro
Entre Douro e Minho
Trás os Montes
Chaves
Miranda
Miranda del Douro
Freixo de Espada à cinta
Torre de Moncorvo
Lamego
Joan de Pesqueira
Noman
Vilvestre
Castel
Pinkel
Almeida
Francoso
Castro Rodrigo
Ciudal Rodrigo
Celorico
Castro Mendo
Vilar Mayor
Guarda
Linhares
Valhelhos
Sabugal
Alfaiates
Viseu
Aveiro
Coimbra
Tentugal
Goes
Covillana
Coria
Pena macor
Monsanto
Idanha
Idanha a Velha
Salvaterra
Segura
C. de Mondego
R. de Mondego
Souge
Figueira
Pombal
Leria
Alcobaça
I. Barlinga
Obedos
Alcanede
Batalha
Ourem
Abrantes
Montalvan
Alcantara
Salvatte
Marvaon
Portalegre
Alburquerque
Almoharin
Salvaleon
Villa Franca
Merida
Montijo
Elvas
Badajos
Talavera la Real
Trigueros
Barcarota
Almendralejo
Xeres de Badajos
Cambre
Carthagena
Aracena
Nexenal
Puymoço
S. Lucarla
Veas
Sevilla
Municalle
Lucena
Vitrera
Lebrixa
Arcos
Maquer
Palos
Guelves
Xeres de Guadiana
Iepe
Tavira
Faro
Loule
Silves
Lagos
Cabo de S. Vincente
Cabo de S. Maria
R. Guadiana
R. Guadalquivir
Ourique
Almodauvar
Odemara
Villa nova de Milfonte
Odesines
S. Jago de Cacem
Bexa
Alastrel
Sepa
Merola
Mourão
Viana
Fortel
Villa de Prades
Mourão
Ebora
Monte mayor
Redondo
Arroyolos
Aviz
Fronteira
Campo Maior
Monforte
Portalegre
Almeirim
Montemor
Santarem
Torres Vedras
Lisboa
Cintra
C. de Roca
Setubal
Alcacer do Sal
Cezimbra
Cabo de Espichel
R. Tajo
R. Zadaon
Estremadura
Alentejo
Algarve

VOIAGES DE PORTUGAL ET DE DANEMARC

MONSIEUR,

Una salus victis nullam sperare salutem.

CELA veut dire que sur les méchantes nouvelles que vous m'apprenez, au sujet de mon affaire, je me sens encore assez de sang aux ongles pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondéles & des Jésuites, doit être aussi la mienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui lui sont fort inutiles en celui-ci. Je suis ravi que les mémoires de *Canada* vous aient plû, & que mon stile sauvage ne vous ait pas éfraié. Après tout, vous auriez tort

de trouver à redire à ce jargon ; car nous sommes vous & moi d'un Païs, où l'on ne sçait parler François que lorsqu'on n'a plus la force de le prononcer. D'ailleurs, il n'est pas possible qu'aiant passé si jeune dans l'Amérique, j'aie pû trouver en ce païs-là le secret d'écrire poliment. C'est une science qu'on ne sçauroit aprendre parmi des Sauvages, dont la societé rustique est capable d'abrutir les gens du monde les plus polis. Vous me pressez de continuër à vous aprendre de nouvelles choses ; j'y consens : mais ne comptez pas, au moins, que je vous envoie ces belles descriptions que vous demandez ; car ce seroit m'expoſer à la risée des personnes ausquelles vous pourriez les communiquer. Je ne me sens pas assez habile homme pour encherir sur les Remarques curieuses qu'une infinité de voiageurs ont bien voulu donner au Public. C'est assez que je vous fourniſſe des mémoires particuliers sur certaines choses, dont on a fait si peu de cas qu'on n'a pas crû devoir se donner la peine d'y faire attention. Et comme ce sont des matieres qui n'ont jamais été sous la Presse, vous y trouverez, peut-être, quelque sorte de plaisir, par raport à la nouveauté. Sur ce pied-là je serai ponctuel à vous écrire, de quelque coin du monde où mon infortune me jette, à condition que vous le serez aussi à me répondre exactement. Au reste, je me

croi obligé de vous avertir que je ne sçaurois me résoudre à franchiser les noms étrangers. Je les écrirai comme les gens du Païs les écrivent, c'est-à-dire, de la maniere qu'ils le doivent être. Après cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il y a deux mois & demi, qu'après avoir compté près de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus assez heureux de mettre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de-là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roi de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavalerie, me fit offre de sa Maison; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluër Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde lui donnoit *l'Excellentia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-hommes du Roïaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de lui parler Espagnol, je me servis d'un Interprête qui métamorphosa tous les *Vous*

* Du tems de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un tître un peu au dessus de *Vous*.

de mon compliment en *excellence* Portugaise. *Vianne* dont la situation est à cinq lieuës de *Braga* vers l'Occident, est renfermée dans un angle droit, dont la mer & la riviere de *Lima* sont les deux côtez. J'y vis deux Monasteres de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mourroient de faim, si leurs parens, ou plusieurs * *Devotos*, ne les secouroient. Il y a un très-bon Château sur le bord de la mer, fortifié selon les régles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs grosses Couleuvrines, qui mettent à couvert des *Salteins*, les bâtimens qui moüillent à la † Rade où l'on est à l'abri des 14. vents contenus entre le *Nord* & le *Sud* vers la bande de *l'Est*. La riviere est un ¶ Havre de Barre dans lequel on ne sçauroit entrer sans la conduite des Pilotes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le signal du Canon & du Pavillon en § *Berne*. C'est oûjours à l'instant de la pleine mer que les Vaisseaux se présentent devant cette ri-

* *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot signifie *dévovés*.

† *Rade*, moüillage près des Côtes, où l'on est à couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

¶ *Havre de Barre*, Port où l'on ne peut entrer qu'au tems de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trouvent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Baione*, *Bilbao*, *Stona*, *Vianne Porto*, *Aveiro*, *Mondego*, *Lisbone*, *Salé*, sont tous des Havres de Barre.

§ Pavillon en Berne, c'est le tenir frelé, ou pendant en monceau du haut en bas.

vière, dans laquelle ils assechent ensuite toutes les marées, à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins, 8. ou 10. brasses d'eau de basse mer. Le 4. de Février aiant loüé deux mules, l'une pour moi, l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastres d'Espagne, je piquai de si bonne grace que j'arrivai le soir *à Porto*, quoique cette journée soit de 12. lieuës, d'une heure de chemin. Ces animaux amble vîte & legérement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'apuier, quand ils veulent sur leur valise, qui est soûtenuë sur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des selles du Païs, dont la dureté n'accommode pas les gens aussi maigres que moi. Au reste, le chemin, quoique pierreux, est assez bon, le terrain est égal, le païsage riant, & la côte de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux sont *Expoſende*, *Faons*, & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloise, qui est la seule dont on se puisse accommoder. Cette Ville-là est remplie de Marchands François, Anglois & Hollandois, à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers soient assez accoûtumez à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne se

font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée, au pied de laquelle on voit couler la riviere de *Duero*, qui se déchargeant une lieuë plus bas dans la Mer, passe sur une * Barre située à son embouchûre, où les sages Navigateurs ne doivent se presenter que dans un beau tems, après avoir eû la précaution de faire venir à bord les Pilotes du Païs ; car il se trouve des Rochers cachez & découverts sur les sables de cette barre, qui la rendent inaccessible aux étrangers. Les Vaisseaux de 400. tonneaux y trouvent assez d'eau vers le moment de la pleine mer, qui est le véritable tems dont il est à propos de se servir pour entrer dans cette Riviere. Il régne un beau quai d'une extrêmité de la Ville à l'autre ; le long duquel chaque bâtiment est amarré vis-à-vis de la maison de son propriétaire. J'eus le tems de voir la Flotte Marchande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navi-

* Barre est à proprement parler un banc de sable, qui traverse ordinairement l'entrée des Rivieres, qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large soufflent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent être apelées bancs de sable, car je n'ai jamais oüi dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élevent vers la surface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaisseaux n'y sçauroient passer qu'au tems de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

res Portugais, dont le moindre étoit armé de 22. Canons. Outre cela, je vis encore dans la riviere quantité de Vaisseaux étrangers, sur tout cinq ou six Armateurs François, qui s'étoient jettez-là pour acheter des vivres & des munitions. Cette Ville de *Porto* est belle, propre, & bien pavée; mais aussi très-incommode par le desavantage de sa situation montueuse. Car il faut toûjours monter & décendre. La Galerie des Chanoines Réguliers de S. Augustin, est une piece d'Architecture aussi curieuse par son extrême longueur, que leur Eglise, par sa figure en rotonde, & par la richesse du dedans. Il y a un Parlement, un Evêché, des Academies où les jeunes Gens aprénent leurs exercices & un Arsenal pour l'équipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement près de l'embouchûre de la riviere. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée, puisque c'est la seconde du Roïaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur, & de distance à autre on découvre des Tours ruïnées, que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores*, & même des plus irréguliers de ces temps là. Jugez de-là, Monsieur, s'il seroit difficile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province, qui est une des meilleures du Roïaume, soit presque inaccessible à leurs ennemis, tant par mer, que par terre.

D'un côté à cause des barres, dont j'ai parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est très-bien peuplée. Toutes les Vallées sont peines de Bourgs & de Villages, où il se recüeille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine : Je vous dis ceci sur le raport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province-là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la riviere de *Duero* navigable pour des Bâteaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroiables. Contentez vous de ceci, je n'en sçai pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbonne*, dans une Littiere que je loüai dix-huit mille six cens *Reis*, qui font un nombre de pieces capable de surprendre tout-d'un-coup des gens qui ne sçauroient pas que ce ne sont que des deniers. Or comme c'est de cette maniere-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'est autre chose qu'un denier, & que cette nombreuse quantité de pieces se réduit simplement à 25. Piastres. Sur ce pied-là mon Literier s'obligea de me rendre à *Lisbonne* le 9me. jour de marche, quoi qu'il dût s'écarter deux ou trois lieuës de la route, pour satisfaire la curiosité que j'avois de passer à *Aueiro*, où j'arrivai le

d'honneur dans ce Païs-là, par sa rareté.

RPJCB

endemain. Cette Bicoque eſt ſituée ſur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne *callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer ſous la conduite des Pilotes coſtiers. Elle eſt fortifiée à la Moreſque, comme celle de *Porto*. Il s'y fait une aſſez grande quantité de ſel pour en fournir abondamment deux ou trois Province. On y voit un très-beau monaſtére de Réligieuſes qui font leurs preuves d'ancienne nobleſſe & d'origine † *Chriſtiaon veilhos*. La campagne eſt charmante juſqu'à trois lieuës vers l'Orient, c'eſt-à-dire juſqu'au grand chemin de *Liſbonne*, qui eſt borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* juſqu'à *Coimbre*. J'entrai le 14. dans cette derniere Ville, & voulant voir l'Univerſité, mon Literier m'aſſura que cette curioſité me coûteroit un jour de retardement. Ce Collége, dont quelques Voiageurs ont fait mention, ſe rend aſſez fameux par le ſoin que le Roi de Portugal a eû d'y faire fleurir les Sciences depuis ſon avénement à la Couronne. Il n'y a rien qui ſoit digne de remarque dans cette Ville-là, ſi ce n'eſt un double Pont de pierre, entre lequel, étant l'un ſur l'autre, on peut traverſer la riviere par un chemin couvert. On voit deux beaux Couvents l'un de Moi-

* *Caller*, c'eſt enfoncer dans l'eau.

† C'eſt-à-dire de vieux Chrétien. Grand Titre d'honneur dans ce Païs-là, par ſa rareté.

nes & l'autre de Réligieuſes, ſituez à quarante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coimbre* a tître de Duché. Cette Ville joüit de pluſieurs priviléges & prérogatives conſidérables. Elle eſt ſituée à ſix lieuës de la Mer, au pied d'une côte eſcarpée, ſur laquelle on découvre des Egliſes, des Monaſteres, & deux ou trois belles Maiſons. Son Evêché, qui eſt Suffragant de *Braga*, eſt un des meilleurs du Roiaume. De Coimbre à *Lisbonne* le chemin eſt beau, le païſage riant, & le Païs aſſez bien peuplé. J'arrivai à cette Capitale le 18. étant moins fatigué, que chagrin de m'être ſervi d'une Voiture, qui par ſa lenteur ne peut convenir qu'aux Dames & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'agrément en me ſervant de Mules. Car en ce cas, j'euſſe fait ce petit voiage en cinq jours, à très-peu de frais : c'eſt-à-dire pour 13. piaſtres, maître & valet. Au reſte, il eſt à propos de vous dire, en paſſant, que les gens un peu délicats n'auroient jamais ſuporté ſans mourir, l'incommodité des **Poſadas* de la Route dont la deſcription pitoiable ſufiroit pour vous ôter l'envie d'aller à Liſbonne, quelque affaire que vous y euſſiez. Je m'en ſuis pourtant accommodé comme des meilleures Auberges de France ; car n'aiant fait de ma vie d'autre métier que de courir les Mers, les

* *Poſadas*, Retraite ou eſpece de cabarets pour les Voiageurs.

Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentes d'écorce, je dévorois comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me presenter, dans ces miserables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voiageurs dans un Réduit qu'on prendroit plûtôt pour un Cachot que pour une chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'apetit à l'*Iroquois*, le plus affamé. Pour comble de disgrace, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paillasse; & comme ils ne sont guéres plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vrai que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la piéce. Et qu'il se donne la peine de les secouër & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces à Dieu, je n'ai pas eû besoin de m'en servir, car j'ai toûjours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux, par le moien de deux grosses vrilles de fer. Au reste, ce que je vous dis ici de ces cabarets, n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ceux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les branles des Matelots.

d'Eſpagne, s'il en faut croire des gens dignes de foi; c'eſt ce qui fait, à mon avis, qu'il n'en coûte preſque rien pour la bonne chere, dans les uns & dans les autres.

Le jour d'après mon arrivée à Liſbonne, je ſaluai Mr. l'Abbé *d'Eſtrées*, que le Roi de Portugal eſtime infiniment. Il eſt ſi fort honoré de tout le monde, qu'on le qualifie avec raiſon de *O mais perfecto dos perfectos Cavalheiros*, c'eſt-à-dire *du plus parfait des parfaits Cavaliers*. Son équipage eſt aſſez magnifique, quoiqu'il n'ait pas encore fait ſon Entrée publique. Sa Maiſon eſt très-bien réglée, ſon Hôtel richement meublé, & ſa Table délicate & bien ſervie. Il donne ſouvent à manger aux gens de quelque diſtinction, qui ne le verroient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cette déférence me paroîtroit ridicule, ſi le Roi ſon Maître ne l'avoit ainſi réglé du tems de Mr. * d'*Opede*. Car, après tout, il eſt choquant que le dernier Enſeigne de l'Armée prenne la main chez un Ambaſſadeur, qui la refuſe à tout Miniſtre du ſecond rang. Les Gentilshommes Portugais ſont fort honnêtes gens, mais ils ſont ſi remplis d'eux-mêmes, qu'à peine s'imaginent-ils qu'on puiſſe trouver au monde de Nobleſſe plus pure & plus ancienne que la leur. Les Titulaires ſe font traiter *d'Excellence*, & leur délicateſſe va juſqu'au

* *Opede*, autrefois Ambaſſadeur de France en cette Cour.

point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut être d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honorables ne sçauroient donner ce vénérable Titre, puisque le Secrétaire d'Etat, qui en possède une des plus éclatantes du Roiaume, ne le prend pas. Le Roi de Portugal est grand, bien-fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitiez. Il connoît très-bien l'état de son Roiaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets lui demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans Ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au service de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbonne* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle étoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux païsages qui soient au monde, aussi-bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Riviere. Cette Ville montueuse incommode extrêmement les gens qui sont obligez d'aller à pied, sur tout les Voiageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine

* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Et en Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Serviteurs, &c. se qualifient.

de monter & décendre incessamment. Car c
n'y trouve pas, comme ailleurs, des caross
de loüage. On y voit de très-belles & trè
magnifiques Eglises. Les plus considérabl
sont la *Ceu*, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*
san Roch, *san Pable*, *& santo Domingo*. L
Monastére des Bénédictins de *san Bento* e
un des plus beaux & des mieux rentés; il eu
le malheur de souffrir une incendie qui consu
ma, le mois passé, une partie de ce bel Edifi
ce, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argen
que six mulets n'auroient pû porter. Le Palai
du Roi seroit un des plus superbe de l'Euro
pe s'il étoit achevé; mais il en coûteroit d
moins deux millions d'écus pour mettre ce
ouvrage dans sa perfection. La demeure
ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar*,
& dans les Maisons de la Façade du Tage.
Je connois plusieurs Marchands François Ca-
tholiques & Protestans, qui font un com-
merce considérable dans ce Païs-là. Les pre-
miers y sont sous la protection de France, &
les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hol-
lande. On y peut compter aussi près de cin-
quante Maisons Angloises, autant de Hollan-
doises, & quelques autres Etrangers, qui s'en-
richissent en très-peu de temps, par le grand
trafic des Marchandises de leur Païs. Les* *Baetas*
d'Angleterre, qui sont de petites étofes legéres
s'y débitent avantageusement. Les toiles de

* Etofes de Colchester.

France, les étofes de soie de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaillerie rapportent de gros profits, par les retours de sucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c.* *L'Alfandiga* du sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roi, aussi-bien que celle des soieries, des toiles & des draperies, qu'on est obligé d'y transporter en sortant des Vaisseaux, pour y être plombées, moiennant certain tribut, proportioné à la valeur & à la qualité de ces effets. La *Merlusse* ou Moruë séche, paie environ trente pour cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque rien; si ce n'est en la † primeure. Le tabac en poudre & en corde, qui sont en parti, comme je vous l'ai dit, se vendent en détail au même prix qu'en France: Car le premier se vend deux écus la livre, & le second cinquante sols, ou environ. On fraude aisément les droits de ces Doüanes, lorsqu'on est d'intelligence avec les Gardes, qui sont des fripons fléxibles au son d'une pistole. Il n'entre ni male ni valise dans la Ville, qui ne soient visitées par ces bonnes gens. Les galons, franges, brocars, & rubans d'or ou d'argent, sont confisquez comme marchandises de contrebande; n'étant permis à qui que ce soit d'emploier de l'or ni de l'argent filez en ses Habits, non plus qu'en ses meu-

* Doüane.

† C'est-à-dire dans le temps que les premiers Vaisseaux de Terre-Neuve arrivent à Lisbonne.

bles. Les livres, de quelque langue qu'
soient, entrent aussi-tôt à l'Inquisition, pou
y être examinez, & même brûlez, quan
ils ont le malheur de déplaire aux Inquis
teurs. Ce Tribunal, dont un Médecin Fran
çois nous a fait une description passionnée
par la triste expérience des maux qu'il a sou
ferts dans les Prisons de *Goa*; ce Tribunal
dis-je, qui jette plus de feux & de flâme
que le *Mont Gibel*, est si ardent, que pou
peu que cette lettre en aprochât, elle courroi
autant de risque de brûler que celui qui l'é
crit. Ce n'est donc pas sans raison que j
prens la liberté de garder le silence; d'autan
plus que les Titulaires du Royaume qui son
presque tous * *Familiers* de ce saint Office
n'oseroient eux-mêmes en parler. Il y a
quelques jours qu'un sage Portugais m'in-
formant des mœurs & des maniéres des Peu-
ples *d'Angola* & du *Brezil*, où il avoit été
plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écoute
à son tour le récit que je lui faisois des Sauva-
ges de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la gril-
lade des prisonniers de guerre qui tomboient
entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un
ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal é-
toient bien plus cruels que ceux de l'Améri-
que; puisqu'ils brûloient, sans misericorde,
leurs parens, & leurs amis, au lieu que les
derniers ne faisoient endurer ce suplice qu'aux

* Chevaliers craintifs.

cruels

cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la chambre de leurs épouses, pendant que ces bons Peres les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avoüer aussi que la plûpart ménent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalisé cent fois par leurs débauches extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs Superieurs, de porter le chapeau dans la Ville; (c'est-à-dire d'aller sans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque séjour à la Campagne ou ailleurs. Ils seroient, peut être, plus sages, & leur nombre plus petit, si on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers vœux à l'âge de quatorze ans, aussi bien que les Religieuses. La plûpart des carrosses de Portugal sont des carrosses coupez, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roi & des Ambassadeurs qui puissent être atelez avec six chevaux ou six Mules. Les autres personnes, de quelque nation ou distinction qu'elles soient, n'en ont que quatre dans la Ville, mais ils en peuvent

mettre cent lorſqu'ils ſont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en carroſſe, car les Dames & les Vieillards ſe ſervent de litiéres. Ces deux Voitures ne ſont permiſes qu'aux Nobles, aux envoiez, aux Réſidens, aux Conſuls, & aux Eccleſiaſtiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands ſe contentent d'une eſpece de caléche à deux rouës, tirée par un Cheval qu'ils conduiſent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litieres, ſont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encoleure que ceux *d'Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens écus; & même il y en a qui ſe vendent juſqu'à douze cens; ſur tout ceux qu'on choiſit dans la Province du fameux *Don Guichot*, qui paroît aſſez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le carroſſe viennent de *l'Eſtramadure*, & le couple vaut cent piſtoles, ou environ. Celles dont on ſe ſert pour la ſelle, ainſi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Eſpagne, ſont de cent pour cent plus chers qu'en Caſtille. Les jeunes Cavaliers ſe promènent à cheval dans la Ville, quand il fait beau tems, exprès pour ſe faire admirer des Dames, qui, comme les Oiſeaux de cage n'ont que la ſeule liberté de regarder par les trous des * *Jalouſies*, les gens qu'elles ſouhaiteroient attirer dans leur priſon. Les Moines rantez ne font preſque point de

* Feneſtres à treillis, de l'ouverture du petit doigt.

visite à pied, car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de selle, dont ils se servent alternativement. Il n'est rien de si plaisant que de voir caracoler ces bons Peres dans les ruës avec de grands chapeaux en pain de sucre, & des lunetes qui leur couvrent les trois quarts du visage. Quoique cette Ville soit très-grande, & très-marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoises où l'on mange assez proprement, à trente & cinq sols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât si les Portugais vouloient donner dans le plaisir de la bonne chere, alors ils ne mépriseroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empressement. Ils ne se contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de cabaret leur est encore si odieux, qu'ils ne rendent jamais de visite aux gens qui campent dans cette habitation charmante; sur ce pied-là, Monsieur, vous pouvez conseiller à vos amis qui seront curieux de voiager en Portugal, & qui voudront faire quelque séjour dans cette Ville, de se mettre en pension chez quelque Marchand François. On peut faire ici très-bonne chere un peu cherement. La volaille *Dalemtejo*, les liévres, les perdrix de *S. Ubal*, & la viande de boucherie des *Algarves*, sont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Maience* & de *Baione*; cependant cette viande

est tellement indigeste pour l'estomac des Portugais, que sans la consomption qui s'en fait chez les Moines, & chez quelques Inquisiteurs, on ne verroit guére de cochons en Portugal. Les vins ont du corps & de la force, sur tout les rouges, dont la couleur va jusqu'au noir. Ceux *d'Algréte* & de *Bárra* à *Burra*, sont les plus délicats & les moins couverts. Le Roi n'en boit jamais; les gens de qualité n'en boivent presque point, non plus que les Femmes. La raison de ceci est que *Venus* a tant de pouvoir en Portugal, qu'elle a toûjours empêché, par la force de ses charmes, que *Bacchus* prît terre en ce païs-là. Cette Déesse y cause tant d'idolâtrie, qu'elle semble disputer au vrai Dieu le culte & l'adoration des Portugais, jusques dans les lieux les plus sacrez. Car c'est ordinairement aux Temples & aux processions que les engagemens se font, & que les rendez-vous se donnent. Ce sont les postes * des *Bendarros*, des courtisanes & d'autres Femmes d'intrigue secrete, qui ne manquent jamais de courir aux Fêtes qu'on célébre, au moins trois ou quatre fois la semaine, tantôt dans un Eglise & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clin d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles, dont ils re-

* Ce sont des fanfarons du génie de Don Guichot, qui ne font autre métier que de chercher des avantures.

çoivent la réponſe par le même ſignal ; ce qui s'apelle *Correſponder*. Il ne s'agit enſuite que de découvrir leur maiſon en les ſuivant pas à pas, juſques chez elles, au ſortir de l'Egliſe ; le fin du tour conſiſte à pouſſer juſqu'au coin de la ruë ſans s'arrêter ni ſans tourner la tête ; dès-que les bonnes Dames ſont entrées chez elles, de peur que les maris ou les Rivaux n'aient le contrechifre de l'intrigue. C'eſt au bout de cette ruë que la vertu de patience eſt tellement néceſſaire aux avanturiers, qu'ils ſont obligez d'attendre deux ou trois heures une ſervante, qu'il faut ſuivre juſqu'à ce qu'elle trouve l'ocaſion de faire ſon * *Recado* en toute ſûreté. Il faut ſe fier à ces bonnes confidentes, & même riſquer ſa vie ſur leurs paroles & ſur leur adreſſe, car elles ſont auſſi ruſées que fidéles à leurs Maîtreſſes, dont elles reçoivent des preſens, auſſi-bien que des Amans, & quelquefois des maris. Les Portugaiſes cachoient autrefois leurs viſages avec le †*Manto* & ne montroient qu'un œil, comme les Eſpagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'eſt aperçû que les Villes maritimes étoient remplies d'enfans auſſi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a comdamné ces

* Le meſſage, ou le mot du guet pour le rendez-vous.
† *Manto*, voile de tafetas noir qui cachant abſolument la taille & le viſage, cachoit en même tems bien des intrigues.

pauvres *Mantos* à ne plus s'aprocher du vi
sage des Dames. Les Portugais ont une si gran
de horreur pour les armes *d'Actéon*, qu'ils ai
meroient mieux se couper les doigts que de
prendre du tabac dans une tabatiere de cor
ne. Cependant cette marchandise s'introdui
ici comme ailleurs, malgré le fer & le poi
son, qu'on brave incessamment. Il ne se
passe guére de mois qu'on n'entende parler
de quelque avanture tragique, sur tout à
l'arrivée des Flottes *d'Angola* & du *Brezil*.
Le sort de la plûpart des gens de Mer qui
font ces voiages est si fatal, qu'ils trouvent
leurs épouses dans des Monasteres, au lieu
de les trouver dans leur maison. La raison
de ceci est, qu'elles aiment beaucoup mieux
expier dans ces Prisons, les péchez qu'elles
ont commis dans l'absence de leurs maris,
que d'être poignardées à leur retour. Après
cela, Monsieur, l'on n'a pas eû grand tort de
representer *l'Ocean* avec des cornes de Tau-
reau. Car, ma foi, presque tous les gens qui
s'exposent au risque de ses caprices ont à
peu prés la même figure. La galanterie est
donc ici trop scabreuse pour s'y attacher,
puisqu'il y va de la vie. On y trouve des
Courtisanes dont il faut tâcher d'éviter le
Commerce. Car outre le danger de ruïner
sa Bourse & sa santé, on court celui de se
faire assommer. Les plus belles sont ordi-
nairement * *Amezadas* par des gens qui les

* Amezadas, louées par mois.

font garder à vûë ; cependant, malgré cette précaution, elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligez d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétenduës de ces *Lais* ; dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos*, qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde ; comme il paroît par les jalousies, les querelles, & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple, mais depuis que Milord *Grafton* suivi de quelques Capitaines de sa flotte, eut la curiosité de toucher les mains, &c. des Religieuses d'*Odivelas*, le Roi ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Convens du Roiaume. Il suprima presque aussi-tôt le droit des *Devotos* par la défense qu'il fit d'aprocher des Monastéres, sans cause légitime, qu'il est facile de supposer, lorsqu'on est assez fou de soûpirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif, ils pensent hardiment, & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens & bons Casuistes. Le célébre *Camœns* étoit, sans contredit, un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pen-

fées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la langue Portugaise est assez familiere. Il est vrai qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quelques auteurs Espagnols, lesquels n'aiant pû s'empêcher d'avoüer qu'il n'est pas permis d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan se récrie sur cent endroits de ses *Luziadas Endechas Estrivillas*, &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citerai deux ici. Le premier est la chûte d'un sonnet intitulé *soneto Nao impresso*, où il dit, après quelques réfléxions : *Mais o melhor de tudo e crer in Christo.* C'est à dire, *après tout le plus sûr est de croire en Christ.* Le second est aussi la fin d'une *Gloza* ; le voici. *Si Deus se Busca no mundo nesses olhos se achara.* Cela veut dire, parlant à une Dame, *si l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux.* Les Prédicateurs Portugais élevent leurs Saints presque au-dessus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs soufrances, ils les logent plûtôt aux écuries qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons par des exclamations & des cris si touchans, que les femmes pleurent & soûpirent comme de pauvres desespérées. On tient ici le mot d'Hérétique pour un titre fort infâmant ; la signification en est même très-

odieuse. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cause de la confession retranchée, que les Religieuses ont d'estime pour *Luther*, à cause de son mariage monastérisé; on a fait ici des processions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la Ville à l'autre. J'ai vû plus de cent disciplinans vétus de blanc, lesquels aiant le visage couvert & le dos nud, se foüétoient de si bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des femmes, qui étoient assises le long des ruës, exprès pour chanter poüille aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres masques portant des croix, des chaînes, & des faisseaux d'épées d'une pesanteur incroiable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais, ce qui fait que leurs femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs époux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces captives n'oseroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se preserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit ici des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des basanez, des olivâtres. Mais la plûpart sont *Trinquenhos*, c'est-à-dire, de la couleur de bled. Ce mélange de teints diférens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Roiaume, que les véritables blancs y sont en très-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne

ſçauroit plus noblement exprimer, *Je ſui homme ou femme d honneur*, qu'en ces termes *ou ſon Branco* ou *Branca*, qui ſignifie, *je ſui blanc* ou *blanche*. On peut marcher dans la Ville nuit & jour, ſans craindre les filoux. On trouve juſqu'à trois ou quatre heures après minuit, des joüeurs de Guitarre, qui joignent à la douceur de cet inſtrument des airs auſſi lugubres que le *de Profundis*; les danſes du menu peuple ſont indécentes par les geſtes impertinens de la tête & du ventre. La muſique inſtrumentale des Portugais choque d'abord l'oreille des Etrangers, mais au fond elle a quelque choſe d'agréable, qui plaît lorſqu'on y eſt un peu accoûtumé. Il n'en eſt pas de même de leur muſique vocale, car elle eſt ſi rude, & ſes diſſonances ſont ſi mal ſuivies, que le chant des Corneilles eſt plus mélodieux. Tous les motets qu'ils chantent dans les Egliſes, ſont en langue Caſtillane, auſſi-bien que leurs Paſtorales, & la plûpart de leurs Chanſons. Ils tâchent d'imiter les manieres des Eſpagnols, autant qu'il leur eſt poſſible; même juſqu'au cérémoniel de leur Cour, auquel on ſe conforme ſi ponctuellement, que les Miniſtres ſeroient au deſeſpoir d'en retrancher les moindres formalitez. L'habit de cérémonie du Roi & des Seigneurs eſt ſemblable à celui de nos Financiers, étant compoſé d'un juſte au-corps noir, accompagné d'un manteau de même

couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Veniſe, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambaſſadeurs le titre d'*Excellentia*, & aux Envoiez & Réſidens celui de *Senhoria*. Le Port de Liſbonne eſt grand, ſûr & commode, quoique l'entrée en ſoit extrémement difficile; les Vaiſſeaux moüillent dans le Tage entre la Ville & le Château d'*Almada* à 18. baſſes d'eau ſur un fond de bonne tenuë. Cette Riviere que les Portugais apellent, *O Rey dos riôs*, c'eſt-à-dire le Roi des Rivieres, a près d'une lieuë de largeur dans cet endroit-là; où la marée monte ordinairement deux pieds à pic, & plus de dix lieuës en avant vers ſa ſource. Il eſt expreſſement défendu à tous Capitaines de Vaiſſeaux de guerre & marchands, étrangers ou de la nation, de ſaluër la Ville au bruit du canon, ni même d'en tirer un ſeul coup ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Les Conſulats de France, d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou ſix mille livres de rente aux Conſuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moien d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous aprendre aujourd'hui de ce beau païs qui ſeroit, à mon avis, un Paradis terreſtre, s'il étoit habité par des Païſans moins Gentilshommes que ceux-ci. Le climat eſt charmant & merveilleux, le ciel clair & ſerain, les eaux merveilleuſes, & l'hiver ſi doux, que

je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des siécles entiers sans que le faix des années les incommode. Les Vieillards n'y sont point acablez d'infirmitez, comme ailleurs, l'appetit ne leur manque point, & leur sang n'est pas si destitué d'esprits, qu'ils ne puissent donner quelquefois à leurs Epouses des marques d'une santé parfaite. Les fiévres chaudes font du ravage en Portugal, & les maux vénériens y regnent avec tant d'humanité que personne ne cherche à s'en défaire. Le mal de *Naples*, qu'on dit être le plus en vogue, tourmente si peu les gens qui le conservent, que les Médecins mêmes qui l'ont se font scrupule de le chasser, parce qu'il s'obstine à revenir toûjours à la charge. Les Officiers de justice ont un air de fierté & d'arrogance insuportables, se voyant authorisez d'un Roi très-sévére Observateur des Loix. C'est ce qui les encourage à chercher noise au peuple, dont ils recoivent assez souvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Maréchal de Villeroi, prit la peine d'envoier à l'autre monde un insolent †*Corrigidor*, qui se seroit bien passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en carosse avec son Cousin, rencontra prés d'un coin de ruë cet Officier de Justice monté comme un St. George, & par malheur

*C'est à dire le gros mal ou bien *le mal de qui l'a*.
†C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

fier de son Emploi qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ai déja dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient décendus de Carosse & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le sault de la vie à la mort, dés qu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude : mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvérent chez Mr. Sablée *d'Entrées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Breſt*. Au reste, voici l'état des forces du Roi de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
6. Fregates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu legers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit, étant raz pinces & de façons bien évidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons

Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'hidrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer, & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table païée lorsqu'ils sont en mer, avec quelques profits.
Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.
Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.
Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25. *Patacas* par mois.
Les Alufiers, qui sont des espéces de Lieutenans, 8. *Patacas.*
Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoie par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ 100. *Patacas* par mois.
Les Lieutenans ont à peu près 30. *Patacas* par mois.
Les Maréchaux de Logis près de 15. *Patacas* par mois.

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à sçavoir au juste à combien leurs apointemens ont acoutumé de monter ; car le Roi donne des pensions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainsi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Mestres de Camp de Cavalerie, & les Commissaires, n'ont point aussi de paie fixe. Les uns ont plus, les autres moins : cela dépend des quartiers où sont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes sont mal disciplinées le Habits des Cavaliers & des Fantassins ne sont point uniformes ; les uns sont vétus de gris, de rouge, de noir ; les autres de bleu, de vert, &c. leurs armes sont bonnes, & les Officiers ne se soucient guére qu'elles soient luisantes, pourvû qu'elles soient en bon état ; quoiqu'il en soit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Espagnols pendant les derniéres guerres : il falloit apparemment qu'elles fussent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne sont aujourd'hui, & que l'usage des guitarres les occupât moins qu'il ne fait à present. Voici en quoi consistent les Monoies du Païs.

La Piastre d'Espagne ou Piéce de huit, que

les Portugais appellent *Pataca*, vaut comme l'écu de France. 750. Reis

Les demi & les quarts valent à proportion.

Un Reis est un denier, comme je l'ai déja dit.

Un Vingtain qui est la plus petite monnoie d'argent vaut 20. Reis.

Un Teston vaut 5. Vingtains.

Le demi Teston à proportion.

Une Cruzada vieille vaut 4. Testons & 4. Vingtains.

Une Cruzada nouvelle vaut 4. Testons.

La Mœda d'Ouro, qui est une Piéce d'or vaut. 6. Patacas, & 3. Testons.

Les demi-Mœdas & les quarts valent à proportion.

Les Loüis d'or vieux ou neufs valent également 4. Piastres, moins 2. Testons.

Les demi & les quarts à proportion.

Les Pistoles d'Espagne de poids valent aussi 4. Piastres, moins 2. Testons.

Surquoi il y a du profit à tirer en les envoiant en Espagne, où elles valent justement quatre Piastres.

L'Efigie du Roi de Portugal ne paroît sur aucuns de ces Monnoies, & l'on ne fait point ici de différence entre les Piastres de *Feüille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reste, vous remarquerez qu'aucune Monnoie de France n'a cours ici, si ce n'est les Ecus, les demi, & les quarts.

Les 128 ℔ de Portugal, pésent un quintal de Paris, composé de 100. ℔ .... Le *Cabido* est une mesure qui excedant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1. ligne a justement 2. pieds de France 1. pouce & 1. Ligne. La *Bara* est une autre mesure; il en faut six pour faire dix *Cabidos*. La lieuë de Portugal est composée de 4200. pas géometriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parlerai point des intérêts du Roi de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la politique. D'ailleurs, je vous ai dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des bagatelles qu'on ne s'est jamais aviſé de faire imprimer, sans cela je vous enverrois un détail des différens Tribunaux ou Siéges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Roiaume. Je vous aprendrois que ce Parlement & cet Archevêché sont un des plus beaux ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Eccléſiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abaies Commendataires; que les Réligieux ne sont pas si bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne font pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roi s'appelle *l'Habito de Christo*, si Madame *de Launoi* ne vous l'avoit apris en racontant son admirable institution. Je me contenterai d'ajoûter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrémement celui de ses Commanda-

ries, lesquelles sont de très-peu d'importan
ce. Je me borne à present aux faits que cett
Lettre contient. Peut-être pourrai-je reven
encore une fois dans cette Ville Roiale, d'o
je compte de partir incessamment, pour al
ler vers les Roiaumes du Nord, en atten
dant qu'il plaise à Monsieur de *** d'al
ler en Paradis, ou de rendre justice à celu
qui vous sera toûjours plus qu'à lui, très
humble, &c.

A Lisbonne ce 10. *Avril* 1694.

MONSIEUR,

JE partis de Lisbonne le 14. d'Avril, après avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piastres. J'eus en même tems la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Résident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce païs-là. Je décendis ensuite en bâteau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieuës seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchands qui vont & qui viennent, sont obligez de * raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs factures, & leurs Connoissemens, afin de paier les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortîmes de la Riviere du Tage, en suivant le

*C'est-à-dire, de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

ſeillage d'une Flotte de la Mer Baltique eſcortée par un *Lubekois* nommé *Creuger* anobli par le Roi de Suéde, quoique matelot d'origine, & qui montoit alors un vaiſſeau de guerre Suédois de 60. canons. Nous paſſâmes la barre par le grand *Chenail*, apellée la grande *Paſſe*, ſituée entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui eſt un grand Banc de ſable & de roches de trois quarts de lieuës de longueur, & d'une demie de largeur, ſur lequel il eſt dangereux d'être porté par les marées, lorſqu'il fait calme. Vous remarquerez que nous aurions pû paſſer entre ce même Banc & le Fort Saint Julien, ſitué du côté du Nord ou de Liſbonne, vis à-vis de celui de *Bougio*, ſi nous euſſions eû des Pilotes du lieu; mais comme nôtre Capitaine Portugais ſuivoit la Flotte dont je vous parle, il étoit inutile de chercher cette derniere route. Nous ne fûmes pas plûtôt au large en pleine mer, au milieu de cette Flotte du Nord, que le brutal Commandant qui la convoioit, arrivant ſur nous à pleines voiles envoia un coup de canon à boulet à l'avant de nôtre Vaiſſeau, & qu'il détacha ſon Lieutenant pour ſignifier à nôtre pauvre Patron qu'il eût à paier ſans ceſſe deux Piſtoles pour la canonade, & à s'éloigner auſſi-tôt de ſa Flotte, à moins qu'il ne voulût paier cent Piaſtres pour le droit

* Paſſe, c'eſt un Chenail ou paſſage entre deux Bancs ou deux Iſles, &c.

d'escorte ; ce qu'il refusa de très-bonn
grace. Laissons cette affaire à part, afin d
vous dire que la barre de Lisbonne est inac
cessible pendant que les gros coups de ven
d'Oüest & de Sud-Oüest soufflent avec impé
tuosité : ce qui n'arrive ordinairement qu'en
hiver. Ajoûtons à cela que les vents de
Nord & de *Nord-Est* y regnent huit mois de
l'année, avec assez de modération. Ce qu
fut cause que nôtre navigation, depuis l'em-
bouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Fini-
sterre, fut plus longue que celle qu'on fait
le plus souvent de l'Isle de Terre-Neuve en
France. Je n'ai jamais vû de vents plus ob-
stinez que ceux-là. Cependant nous en fû-
mes quittes pour louvoier le long des Côtes,
dont nos Portugais n'oférent s'éloigner à
cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que
l'enfer. Enfin, nous gagnâmes le Cap de
Finisterre après 18. ou 20. jours de navi-
gation. Ensuite, les vents s'étant rangez au
Sud Oüest, nous en profitâmes si bien qu'au
bout de dix ou douze jours nous reconnûmes
l'Isle de *Garnezei*. Il est vrai que sans le
Pilote François qui conduisoit le Navire,
nous eussions donné plusieurs fois aux Côtes
de la * *Manche*, car il faut que vous sçachiez
que les Portugais ne connoissent point ces
Terres, par le peu d'habitude qu'ils ont
dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils

* Ou Canal Britannique.

ſont obligez de ſe munir en Portugal de Pilotes étrangers, lorſqu'il s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvrîmes cette Iſle, deux gros Vaiſſeaux Anglois chaſſant ſur nous à pleines voiles, gagnérent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. canons, & l'autre un Capre de 40. piéces, dont le Capitaine nommé *Couper*, avoit auſſi les inclinations naturelles de couper les bourſes, comme vous verrez. Ils ne fûrent pas plûtôt à bord de nôtre Vaiſſeau, qu'il fallut amener & mettre la Chaloupe à l'eau; ce qui fit que je m'embarquai pour porter au Commandant, apellé Monſieur *Tonzein*, le paſſeport du Réſident de Hollande, que je pris à Liſbonne. Celui-ci me fit toutes les honnêtetez poſſibles, juſques-là qu'il me jura que toutes mes hardes ſeroient à l'abri de la rapine dudit Couper, qui, ſelon les principes des gens de ſon métier, prétendoit me piller, avec auſſi peu de ſcrupule que de miſéricorde. Cependant, la viſite de nôtre Vaiſſeau ne pouvant ſe faire qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduiſit le même jour; & dès que nous eûmes tous moüillé l'ancre, les deux Capitaines Anglois deſcendant à terre envoiérent des viſiteurs à nôtre bord, pour tâcher d'avérer ſi les vins & les eaux de vie de nôtre cargaiſon étoient du cru de France, ou pour

le compte des François ; ce qu'il fut impossible de prouver après quinze jours de recherche & de perquisitions, comme je l'apris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretems me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours après dans une Frégate Zélandoise, de * Zériczée, après avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barils de vin *d'Allegréte*, d'une Caisse d'oranges, & de quelque vaisselle cizelée † *d'Estremos*, en reconnoissance de sa bonne chere & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord, comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier ; car j'arrivai le 3. jour de navigation à Zériczée, d'où je m'embarquai dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Isles, à la faveur du vent & des marées. Cette derniere Ville est grande, belle, & très-marchande ; j'eus le plaisir de voir en deux jours le College de la *Meuse*, les Arsenaux de Marine, & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier sçut remettre dans son assiette perpendiculaire, dans le tems que la pente de cet Edifice monstrueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la Ville.

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontiere de Portugal à l'Estramadure.

Je vis aussi la Maison du fameux *Erasme*. Après avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse*, dont l'entrée est tout-à-fait dangereuse, à cause de quelques bancs de sables qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste, le Commerce de *Roterdam* est très-considérable, & les Marchands ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magasins par la commodité des Canaux, dont cette grande Ville est entrecoupée. Deux jours après à cinq heures du matin, je me servis d'une espece de Coche d'eau pour aller à *Amsterdam*. C'est un Bâteau couvert à varangue platte, long & large, dans lequel il régne un banc de chaque côté de proüe à pouë; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait une lieuë par heure, moiennant 3. sols & demi de nôtre monnoie par lieuë. Ils partent à toute heure pleins ou vuides, pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut souvent traverser des Villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft*, de *Leide*, & de *Harlem* qui me parurent grandes, belles & propres, ensuite j'arrivai à *Amsterdam* sur le soir, aprés avoir navigué douze lieuës sur des Canaux bordez de bois, de prairies, de jardins, & de maisons d'une beauté singuliere. Dès que je fus à l'Auberge, mon Hôte me donna

un Conducteur, qui me fit voir en sep
ou huit jours tout ce qu'il y a de plu
curieux dans cette florissante Ville ; quo
que je l'eusse pû faire en trois ou quatre jour
s'il eût été possible de trouver des Caross
de loüage, comme à Paris, ou ailleurs. E
le est belle, grande, & nette. La plûpar
des Canaux sont bordez de très-jolies Mai
sons, il est vrai que l'eau croupissant dans ce
grands Réservoirs, sent mauvais au tem
des grandes chaleurs. Les Maisons sont pres
que uniformes, & les ruës tirées au cordeau
L'Hôtel de Ville est bâti sur des Pilotis, quoi
que cette masse de pierre soit extrêmemen
pesante. Elle est enrichie de plusieurs belle
piéces de Sculpture & de Peinture, & même
ornée de quelques Tapisseries de haut prix
On y voit des pierres de marbre, de jaspe, &
de porphire d'une beauté achevée, mais ce
n'est rien en comparaison des écus qui moisis-
sent sous les voûtes de ce monstrueux édifice.
La *Maison de l'Amirauté* est encore une bon-
ne piéce, aussi-bien que son Arsenal.
Le *Port*, qui n'a guére moins d'un grand
quart de lieuë de front, étoit si couvert
de navires, qu'on eût pû sauter des uns aux
autres assez facilement. Je vis quelques Tem-
ples assez curieux, sans compter la *Synagogue*
des véritables Juifs, qui y ont l'exercice pu-
blic de leur vénérable Secte, en considération
de son ancienneté. Les Eglises Catholiques,
Luthé-

Luthériennes, &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées, sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir aussi les maisons des Veuves & des Orphelins, & même celles des Scelerats & des pécheresses qui travaillent sans cesse, pour l'expiation de leurs pécadilles. La *bourse* est une piece d'Architecture assez grande pour contenir 8000 hommes. Mais, ce que j'ai vû de plus superbe, ce sont dix ou douze maisons de *musicos*, ainsi nommées à cause de certains instrumens de musique pitoiablement animez, au son desquels un tas de coureuses font donner dans le piége, les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'attroupent dans ces Serrails, dès-qu'il est nuit. Dans les uns on joüe des Orgues, & dans les autres du Claveſſin, ou de quelques autres instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié, ces hideuses Vestales habillées de toutes pieces, & de toutes couleurs, par le secours des Juifs, qui leur loüent des coëfures & des habits, qu'ils ont conservé pour cet usage de pere en fils, depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçû, moiennant dix ou douze sous qu'il faut paier, en entrant, pour un verre de vin, capable d'empoisonner un Elephant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche, ses cheveux gluans de sueur, & sa culote de gouldron colée sur le

cuiſſes; faiſant des S juſqu'à ce qu'il tombe au
pieds de ſa Maîtreſſe. Enſuite il entre un La
quais demi ſaoul, qui vient chanter, danſe
& boire de l'eau de vie pour ſe deſennivrer
Celui-ci eſt ſuivi d'un ſoldat qui tempête &
fulmine à faire trembler ce Palais, ou d'un
troupe d'avanturiers, qui portent le man
teau ſur le nez, pour faire le Diable à quatre
& ſe faire aſſommer de cinquante coquin
plus brutaux que des Anes. Enfin, Monſieur
c'eſt un amas de toutes ſortes de Vauriens
qui, malgré l'odeur inſuportable du tabac &
du pied de meſſager, demeurent dans ce Cloa
que juſqu'à deux heures après minuit, ſan
rendre tripes & boiaux. C'eſt tout ce qu
j'en ſçai pour le preſent. Je vis quelque
Marchands François Catholiques en paſſan
par cette fameuſe Ville, dont les principaux
ſont les ſieurs de *Morracin* & *Darreche* Baio
nois, & gens de mérite & de probité, qui on
acquis déja beaucoup de bien & de réputa
tion. On m'a dit qu'il y avoit auſſi un très
grand nombre de réfugiez, entre leſquels i
s'en trouvoit qui ont établi des manufactures
où les uns ſe ſont enrichis, & les autres entie
rement ruïnez. Ceci prouve que le refug
a été favorable aux uns, & fatal aux autres
En effet, il eſt conſtant que tel a porté d
l'argent en Hollande, s'y voit miſerabl
aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas un
obole en France, s'eſt fait Créſus dan

RPJCB

LE
DANEMARK
Suivant les dernieres
Relations.
Par N. de Fer.
Pointe de Skau
Maelstrand
Gouvernement
de Bahus
Bahus
Gottembourg
GOTHIE
Halland
Waersbourg
Falkenbourg
Halmstat
Scagen
Isle de
Qualgrund
Isle de
Sele
Isle de Rom
de Lesoen
Castegat
Scager
Raax
Detroit ou Passage
Entrée Orientale
du Goire d'Alborg
Alborg
Grunstad
Isle
d'Anhout
Hilstet
Arhuslen
Isle de Weders
Crenembourg
Elsimbourg
Engelholm
Lands
Kroon
Solhom
Malmoe
Falsterbo
Stegen
de Mor
Rutt
Barth
Damgard
Rostok
Wismar
LUBECK
HAMBOURG
Odenlee
ISLE DE FUNEN
Segard
Nyborg
Kallenborg
Hevelstrup
COPENHAGUE
Tastrup
ISLE DE SEELAND
Roschild
Soers
Kiøge
Anderstchou
Nyborg
Kiøge
Isle de
Amago
Isle de
Langland
Laaland
Isle de
Falster
Isle de
Femerin
Oldenbourg
Ploen
Neustat
Oldesloe
Pinnimberg
Stade
Carlsbourg
Echelle
de heures de Chemin
PARTIE D'ALLEMAGNE
OCEAN
MER
D'ALLE
MA
GNE
MER BALTIQUE
A LA COURONNE DE SUEDE
GOTHONEN
Diocese de RIPEN
Diocese de ARHUS
Diocese de WIBORG
Diocese de ALBORG
Diocese de SLESVIC
Diocese de ROSCHILD
Diocese de ODENSE
Diocese de LUNDEN
Diocese de SCHONEN
Diocese de HALLAND
Diocese de BLEKINGEN
Diocese de GOTHLAND
Diocese de OSLO
Diocese de BERGEN
Diocese de TRONDEM
Diocese de STAVANGER
Diocese de HAMAR
Diocese de CHRISTIANSAND
Diocese de AGGERHUS
Diocese de CHRISTIANIA
Diocese de HOLAR
Diocese de SCHALHOLT
Diocese de NIDROS
Diocese de HAMMERHUS
Diocese de DRONTHEIM
Diocese de WARDHUS
Diocese de TELEMARCK
Diocese de BERGENHUS
Diocese de STAVANGERHUS
Diocese de NORDLAND
Diocese de BAHUS
Diocese de DALECARLIE
Diocese de WERMELAND
Diocese de NERICIE
Diocese de WESTROGOTHIE
Diocese de SMOLAND
Diocese de OSTROGOTHIE
Diocese de SUDERMANIE
Diocese de UPSAL
Diocese de WESTMANIE
Diocese de GESTRICIE
Diocese de HELSINGIE
Diocese de JEMTELAND
Diocese de ANGERMANIE
Diocese de WESTERBOTHNIE
Diocese de NORDBOTHNIE
Diocese de LAPPONIE
Diocese de FINLANDE
Diocese de CARELIE
Diocese de TAVASTIE
Diocese de NYLAND
Diocese de ABO
Diocese de WIBORG
Diocese de BORGA
Diocese de KUOPIO
Diocese de KAJANA
Diocese de WASA
Diocese de TORNEA
Diocese de KEXHOLM
Diocese de NYSLOT
Diocese de ESTHONIE
Diocese de LIVONIE
Diocese de COURLANDE
Diocese de SEMIGALLE
Diocese de LITHUANIE
Diocese de SAMOGITIE
Diocese de POLOTSK
Diocese de MOHILOW
Diocese de SMOLENSKO
Diocese de CHIOVIE
Diocese de SEVERIE
Diocese de RIASAN
Diocese de TULA
Diocese de CALUGA
Diocese de MOSCOVIE
Diocese de TWER
Diocese de NOVOGOROD
Diocese de PLESKOW
Diocese de LADOGA
Diocese de KARELIE
Diocese de ARCHANGEL
Diocese de DWINA
Diocese de VOLOGDA
Diocese de PERMIE
Diocese de SIBERIE
Diocese de CASAN
Diocese de NIJNEI
Diocese de VLADIMIR
Diocese de ROSTOW
Diocese de JAROSLAW
Diocese de KOSTROMA
Diocese de GALITZ
Diocese de WOLOGDA
Diocese de UGLITZ
Diocese de RZEW
Diocese de TWER
Diocese de NOVOGOROD
Diocese de PLESKOW
Diocese de LADOGA
Diocese de KARELIE
Diocese de ARCHANGEL
Diocese de DWINA
Diocese de VOLOGDA
Diocese de PERMIE
Diocese de SIBERIE
Diocese de CASAN
Diocese de NIJNEI
Diocese de VLADIMIR
Diocese de ROSTOW
Diocese de JAROSLAW
Diocese de KOSTROMA
Diocese de GALITZ
Diocese de WOLOGDA
Diocese de UGLITZ
Diocese de RZEW

cette République. Il me reste à vous dire, qu'il n'est point de Païs au monde, où les bonnes Auberges soient plus cheres qu'en celui-là. On y fait paier le lit & le feu à proportion des repas, dont on paie un demi *Ducaton* qui vaut 41. sols de France, sur le pied du change present. De sorte que pour le souper, le dîner, le lit, & le feu du Maître & du Valet, il en coûte au moins 8. florins de nôtre Monnoie. Voici en quoi consistent celles de Hollande.

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. sous. Un écu blanc 50. Sous, une Livre 20. Sols. Un Scalin. 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.
La lieuë a près de 3800. pas Géometriques.
L'aune est d'un pied 10. pouces, & 2. lignes de France.
La ℔ est égale à celle de Paris.
La pinte est égale à la Chopine de Paris.
C'est tout ce que je puis vous dire de ce Païs-là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à *Hambourg*, je pris la voie la plus douce, & la moins chere, qui est celle de l'eau. J'avois résolu d'arrêter une place dans le chariot de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à cause des risques que j'aurois couru d'être arrêté sur les terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on est obligé de montrer ses

Passeports : ce conseil épargna ma bourse, & ma personne, car il m'en eût coûté quarante écus par cette voiture, pour maître & valet ; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le *Boier* où je m'embarquai : Il en part deux toutes les semaines pour Hambourg expressément, pour y porter des Passagers, qui peuvent loüer de petites cahutes ménagées dans ce bâtiment, pour la commodité des gens qui veulent être en particulier. Ces *Boiers* seroient tout-à-fait propres à naviguer dans le Fleuve S. *Laurent* par la côte du Sud, depuis son embouchûre jusqu'à *Quebec*, & sur tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient meilleurs que nos barques pour cette navigation, par cinq ou six raisons, que je vous expliquerai. Premierement, ils callent la moitié moins que nos barques de même port; ils presentent à 4 quarts de vent; on les navigue à peu de frais, c'est-à-dire avec moins *d'Agrez & Apparaux*, & de matelots que nos barques. Ils peuvent * *Virer le bord* d'un clin d'œil ; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos barques pour cette manœuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant

* *Virer le bord*, c'est changer de bord, lorsqu'on louvoie, c'est-à-dire mettre la prouë & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un bâtiment ne veut pas tourner au vent, lorsqu'il est question de virer de bord, en presentant la prouë, presque au même endroit où il avoit la poupe.

ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, étant construits à Varangue demi plate, pendant que nos barques qui sont pincées & de façons évidées, ne sçauroient échoüer sous voiles sans se briser. Voilà Montes les avantages que ces bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux marchands de la Rochelle qui font le commerce de Canada, que ces Boiers leur seroient d'une très-grande utilité dans ce Païs-là; & vous les obligerez de leur en donner en même tems les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'estambord, sur 10. piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piez de large, & cinq de creux, ou environ. La cabane de prouë avoit six piez de longueur; elle étoit accompagnée d'une petite cheminée dont le tuiau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au-dessus du Pont; la barre de son éfroiable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plates que les *Chalands* de la Seine. L'estrave avoit cinq piés d'équestre, & l'estambord environ 10. pouces. Son Vibord étoit à peu près d'un pié & demi d'élevation; son mât

avoit plus de 30. piez de haut, sur 10. pouces de Diametre ; sa voile avoit à peu près la figure d'un triangle rectiligne. Il avoit des *semelles*, qui sont des especes d'aîles, dont les charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pourra vous en envoier un modéle en bois; car, quelque description que je vous en fasse, les charpentiers François n'y connoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instrumens de Mathématique, ou d'autres machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste, à moins qu'ils ne les voient.

Cette navigation *d'Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est-à-dire entre la terre ferme & une chaîne d'Isles situées à deux ou trois lieuës au large, autour desquelles la marée monte & décend, comme ailleurs. Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Isles & la terre ferme, qui sont plus profonds que le reste du Terrain, qu'on découvre à droit & à gauche, lequel asséche toutes les marées. Il est aisé de suivre ces Chenaux par le moien de certaines *Balizes* ou *Arbrisseaux*, plantées sur le sable de distance à autre. Dès que la marée est à demi haute, on peut lever l'ancre, en suivant ces chenaux, quoiqu'ils serpentent extrêmement, & même il est facile de louvoier à la faveur

du couraut, quand le vent eſt contraire, juſqu'à ce que la mer vienne au point d'être preſque baſſe. Car alors il faut que le bâtiment échoüe ſur le ſable, & demeure enſuite tout-à-fait à ſec. Je vis plus de trois cens *Boiers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît auſſi ſûre que celle d'une Riviere, à la réſerve d'un trajet de 10. lieuës, qu'on eſt obligé de faire en pleine mer, depuis la derniere Iſle juſqu'à l'embouchûre de *l'Elbe*. Les marées montent 3. braſſes à pic, depuis l'entrée de cette riviere juſqu'à *Lauxembourg* ſitué à dix ou douze lieuës au deſſus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaiſſeaux de guerre peuvent aiſément monter juſqu'à cette derniere Ville.

Cette navigation *d'Amſterdam* à *Hambourg*, ſe fait ordinairement en ſept ou huit jours, parceque les vents d'Oüeſt régnent les trois quarts de l'année dans ces parrages-là. Mais nôtre voiage n'en dura que ſix, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée pour aller * *raiſonner* à la ville *d'Eſtade* ſituée à une lieuë de l'Elbe, où les Bâtimens doivent paier le peage au Roi de *Suede*, à la réſerve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un ſemblable,

* *Raiſonner.* C'eſt-à-dire produire ſes paſſeports & ſes Factures, & paier enſuite les droits.

s'ils vouloient se prévaloir des moiens qu'ils trouveroient de fermer le passage de cette riviere avec les Canons de *Gluckstat*. *L'Elbe* a une grande lieuë de largeur vers son embouchûre, & sa profondeur est suffisante pour les Vaisseaux de cinquante à soixante pieces dans le *Chenail*, au tems des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avouë que l'entrée de cette riviere est très-difficile, & par conséquent dangereuse, à cause d'une infinité de sables mouvans qui la rendent inaccessible de † *non vûë*, aussi-bien que la nuit, malgré la précaution qu'on a eu de construire une tour de bois un peu avant dans la mer, pour y faire des feux qu'on découvre d'assez loin. *Hambourg* est une grande Ville irrégulierement fortifiée de gason. Je ne vous parle point du gouvernement Démocratique de cette Ville Anséatique, non plus que de ses dépendances; car il est à croire que vous n'ignorez pas ces sortes de choses, dont les Géographes traitent si amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle est considérable par son commerce, comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on considére l'avantage de sa situation. Elle fournit presque toute la haute Allemagne, de toutes sortes de marchandises étrangeres,

† *Non vûë*, tems obscur, couvert de brouillards.

pes de Comediens François ou Italiens, &

RPJCB

par la commodité de *l'Elbe*, qui porte des bâteaux plats de 200. Tonneaux jusqu'au dessus de *Dresde*, & même on peut dire que cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur de *Brandebourg*, puisque ces mêmes bâteaux montent jusques dans *l'Aprée* & dans quelques autres rivieres des Etats de ce Prince. Les Marchands de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du monde, à la réserve de l'Amérique ; ils envoient peu de Vaisseaux aux Indes Orientales, & dans le fonds de la Méditerranée, mais beaucoup en Afrique, en Moscovie, en Espagne, en France, en Portugal, en Hollande, & en Angleterre, & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce *d'Archangel*, où elles se trouvent annuellement à la fin des mois de Juin & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaisseaux de guerre de cinquante Canons, & quelques Frégates légeres, qui servent à convoier les Vaisseaux destinez pour la Méditerranée, ou pour les côtes de Portugal & d'Espagne, où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever, s'ils naviguoient dans ces mers-là sans escorte. Cette Ville n'est ni belle ni laide, mais la plûpart des ruës sont si étroites, que les carrosses sont obligez d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit assez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens, &

même un *Opera* Allemand, dont la maiſon, le théâtre & les décorations ne cedent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il eſt vrai que les habits des Acteurs ſont auſſi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut ſe dédommager par la ſimphonie qui paroît aſſez bonne. Les environs de *Hambourg* ſont tout-à-fait beaux, pendant l'Eté, à cauſe d'une infinité de Maiſons de Campagne qui ſont ornées de jardins très-jolis & très-curieux, où les arbres fruitiers qu'on y voit en très-grand nombre, produiſent d'aſſez bons fruits, par le ſecours de l'Art, au défaut de la Nature. Au reſte, je ne puis ſortir de ces environs-là, ſans vous raconter une choſe aſſez particuliere. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille près de *Hambourg*, ſur les territoires de *Danemarc* & de *Lubec*, où les quérelles particulieres ſe terminent à la vûë d'une infinité de ſpectateurs, qui en ſont avertis à ſon de trompe, quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable, que les combattans, ſoit à pied, ſoit à cheval, implorent la médiation de deux ſeconds, pour juger ſeulement des coups & les ſéparer de part & d'autre, dès qu'il y a quatre goutes de ſang répanduës. Ce qui fait que les parties ſe retirent pour la moindre égratignure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe

sur le carreau, le vainqueur rentrant sur le territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville, au bruit des cris de joie que les spectateurs font retentir dans les airs pour honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Païs-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'étrangers, il arrive toûjours quelque désordre, qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois*, les *Suédois*, & les *Allemands* accouroient en ces lieux-là, quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur Païs, où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela, par la déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour, avec autant de sévérité, que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* après y avoir séjourné cinq ou six jours; & me servant du chariot de poste qui va journellement à *Lubec*, dont chaque place coûte un écu & demi, j'arrivai le même jour dans cette Ville-là. Dès que nous arrivâmes aux portes, on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Païs & sa profession; mais la crainte d'être arrêté m'empêcha d'être aussi sincére que les autres passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là, car je fus obligé de dire, en dirigeant mon intention, que j'étois Marchand

Portugais, ce qui fit que j'en fus quitte pour être apellé Juif ; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos coffres. La Ville de *Lubec* n'est pas si grande, ni si peuplée que celle de *Hambourg*, mais les ruës sont plus larges & plus droites, & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangez à côté les uns des autres, le long d'un beau Quai, qui régne d'un bout de la Ville à l'autre, sur une Riviere si étroite, qu'elle est, à mon avis, plus profonde que large ; son plus grand commerce est celui de la Mer *Baltique*, quoi-qu'elle n'en est éloignée que de deux lieuës. C'est justement l'endroit où je suis à present, qui est située à l'embouchûre de cette petite Riviere, dans laquelle, il est impossible que les grands Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus que 14. ou 15. pieds d'eau, dans le tems même que les vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu près comme les marées de l'Ocean. Je m'embarquerai demain ici dans une Frégate destinée à porter des passagers à *Copenhague*, pourvû que le vent de Sud continuë comme il a fait aujourd'hui ; j'ai retenu la chambre de poupe dont je ne paie que deux Ducats, qui valent à peu près 4. écus de France. C'est la monnoie la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a son

cours en Hollande, en Danemarc, en *Suéde*, & chez tous les Princes *d'Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ai trouvé jusqu'ici de bonnes auberges dans toutes les Villes où j'ai passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le tems de finir ma Lettre & de plier bagage, s'aproche à l'heure qu'il est. J'espére d'être après demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre ami que je suis,

Monsieur, vôtre Travemunde, &c. 1694.

MONSIEUR,

LE vent de Sud-Est qui soufloit dans le tems que je vous écrivis ma derniere Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de Suéde, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vingt & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à bas-bord, c'est-à-dire à la main gauche, quelques Isles Danoi-

ſes qui paroiſſent être aſſez peuplées, s'il en faut juger par la quantité de Villages, que je découvris en rangeant ces Iſles, d'un tems clair & ſerain, à la faveur d'un petit vent frais & modéré. Ce trajet me ſembleroit un peu dangereux en tems d'hiver, à cauſe des bancs de ſable qui ſe trouvent en quelques endroits, car comme les nuits ſont courtes, & les vents impétueux dans cette ſaiſon, je craindrois fort d'y échouër, malgré toute ſorte de précaution. Dès que j'eus mis pied à terre dans cette Ville-ci, les gens de la Doüane firent la viſite de mes valiſes, où ils trouvérent plus de feüilles de papier, que de piſtoles. Le lendemain de mon arrivée j'allai ſaluër Mr. de *Bonrepaus* qui étoit allé prendre l'air depuis quelques jours à la campagne, pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Enſuite je revins dans cette Ville, qui peut être miſe au rang de celles qu'on apelle en Europe grandes & belles. La fortification en eſt bonne & réguliere; mais par malheur elle n'eſt pas revétuë. La Citadelle qui défend l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port eſt un des meilleurs du monde, car la Nature & l'Art l'ont mis à couvert de toute ſorte d'inſulte. Le terrain de *Copenhague* eſt uni, les ruës ſont larges, & les maiſons preſque toutes de brique à trois étages. On y voit trois belles Places; entr'autres celle du Marché du Roi, ainſi nommée à cauſe de ſa

COPENHAGUE

RPJCB

Statuë équestre qu'on a eû le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons, dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, aiant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant ratraper l'article de la Ville, qui paroît trés-avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Isle de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchands qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *nôtre-Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à girons rempans permétroit aux Carosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliotéque*, qui se trouve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore un Edifice admirable par raport à sa longueur, outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roi*, me paroît aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans

la Masse de ce Château, dont les meubles & les peintures sont d'une beauté achevée. *Le cabinet de Curiosité du Prince Roial*, est rempli d'une infinité de piéces tout-à-fait rares. Les *Ecuries du Roi* ne contiennent à present que 100. Chevaux de Carosse, c'est-à-dire 13. ou 14. attelages de diférentes espéces, & cent cinquante chevaux de Selle; mais les uns & les autres sont également beaux. *Christians-stave* est une seconde Ville séparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maison Roiale de *Rozembourg*, située aux extrémitez de la Ville, est ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractére des Princes & des Princesses de la Cour. Il est inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roi: Car ces deux qualitez de ce Monarque sont assez bien connuës de tout le monde. Je me contenterai de vous dire simplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité, & qu'il est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui le regardent comme leur Pére, & leur Libérateur; étant grand Capitaine, il sçait tout ce qu'un habile homme de guerre doit sçavoir. Il est affable & généreux, au suprême degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Allemand, & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Roial est le

digne Fils de ce grand Roi, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses maniéres sont aussi Roiales que sa Personne, ce qui fait qu'on lui souhaite, en le voiant, le bonheur & la prospérité que sa phisionomie lui promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi-bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçai quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frére est un jeune Enfant tout-à-fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Roiale, a l'air effectivement Roial. Elle est belle, jeune, bien faite, aiant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au-dessus de toutes les Princesses de la Terre ; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour être inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit ici presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher ; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16. sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France : mais la volaille, les oiseaux de riviére, les liévres, & les perdrix, sont merveilleux. La bouteille du meilleur vin de Grave,

ne coûte que 15. sols. Les Caroſſes de loüage s'y trouvent à un écu par jour, & à 60. livres par mois. Les eaux ſont bourbeuſes & peſantes, ce qui fait qu'on a recours à la biére qui eſt bonne, claire, ſaine & d'un prix fort raiſonnable. Les Réfugiez François ont ici l'exercice libre de leur Réligion ſous la direction de Mr. de la *Placette* Miniſtre *Bearnois*, à qui la Reine donne une très-bonne penſion, pour le ſoin d'une Egliſe publique dont cette Princeſſe eſt la Protectrice. Le Roi paſſe ordinairement l'Eté dans ſes Maiſons de Campagne, tantôt à *Yagesbourg*, à *Fréderisbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a guére de Prince au monde qui puiſſe prendre le plaiſir de la chaſſe des Bêtes fauves plus agréablement que lui. Tous ſes Parcs ſont pleins de chemins aſſez larges pour courir en Chaiſe. D'ailleurs, les Chevaux Danois ont un galop étendu très-commode pour les Chaſſeurs, & les Chiens de ce païs-là ne tombent preſque jamais en défaut. Sa Table eſt auſſi bien ſervie qu'il ſe puiſſe. Ce qui fait qu'au retour de la chaſſe, il trouve un nouveau plaiſir à faire une chére angélique. Ce Prince s'occupe auſſi très-ſouvent à faire la revûë de ſes Troupes, à viſiter ſes Places, ſes Magaſins, ſes Arſenaux, & ſon Armée Navale. Il tire quelquefois à l'oiſeau avec les Seigneurs de ſa Cour. Il prit ce divertiſſement il y a deux mois à un quart de

ieuë d'ici. Cet oiſeau de bois, gros comme un coq, étoit planté ſur le faîte d'un Mât ; Le Roi tira le premier de cent pas, mais ſa bale n'enleva qu'une petite piéce du cou. Ses Courtiſans tirérent enſuite ſi adroitement qu'il ne reſtoit plus qu'un morceau de cet Oiſeau, que ce Prince fit ſauter à la fin, après avoir été diſputé par un aſſez grand nombre de tireurs. On trouve peu de gens ici qui n'entendent aſſez bien le François. Meſſieurs de l'Academie Roiale ne connoiſſent peut-être pas mieux la délicateſſe & la pureté de cette Langue que Madame la Comteſſe de *Frize*, qui par ſon eſprit, par ſa naiſſance, & par ſa beauté, paſſe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les *Danois* ſont bien faits, civils, honnêtes, braves & entreprenans ; & leurs façons de faire ont quelque choſe d'aimable, en ce qu'ils ſont tout-à-fait affables & complaiſans. Je les croi gens de réfléxion & de bons ſens, éloignez de cette affectation & de cette vanité inſuportable ; au moins je voi qu'ils procédent avec un dégagement Cavalier en toutes choſes. Les Dames ſont fort belles & fort enjoüées, aiant toutes généralement beaucoup d'eſprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le climat ſemble un peu opoſé à ce brillant, qui leur ſied parfaitement bien. Les Danois ſe plaignent qu'elles ſont un peu plus fiéres, ou plus

ſcrupuleuſes qu'elles ne dévroient ; ils ont raiſon ſur le ſcrupule ; pour la fierté je n'en ſçai rien ; quoiqu'il en ſoit on prétend que le *qu'en dira-t'on* eſt la cauſe qu'elles ne reçoivent preſque point de viſite ; ſi c'eſt pour éviter l'occaſion, qui fait le larron, à la bonne heure : mais ſi c'eſt pour éviter les traits de la médiſance, qui régne autant ici qu'ailleurs, elles ne font rien qui vaille ; car enfin elles ont plus de ſageſſe & de vertu qu'il n'en faut pour eſſuier des eſcarmouches de ſoûpirs ſans s'émouvoir. Au reſte, on les voit aſſez ſouvent chez Monſieur de *Gueldenlew*, Vice-Roi de Norwegue, & frere naturel du Roi. Ce Seigneur, qui eſt un des plus magnifiques de l'Europe, ſe fait un plaiſir de faire donner tous les jours une groſſe table de 18. couverts où ces Dames ſont auſſi-bien reçûës que les Cavaliers de diſtinction, leſquels après le repas ont accoûtumé de faire des parties de jeux, ou de promenade avec elles. On trouve la même chere & la même compagnie chez Mr. le Comte de *Revenclau*, qu'on tien ici pour un des plus zélez & des plus habiles Miniſtres du Roi. Ces repas ſont un peu trop longs pour moi, qui ſuis accoûtumé de dîner en poſte, c'eſt-à-dire en cinq ou ſix minutes, car ils durent ordinairement deux heures. Les mets excellens qu'on y ſert en profuſion ont dequoi ſatisfaire le goût,

la vûë, & l'odorat. Ces tables ne diférent en autre chose des meilleures de nôtre Cour, si ce n'est qu'on y sert de grandes piéces de bœuf salé. Dont il me semble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaisir, s'ils n'avoient pas le soin de chasser du gosier la salive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les diférentes sortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* sont les seuls dont un François se puisse accommoder. Il semble que ce soit une coûtume inviolablement établi dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux coupes de bierre, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on bûvoit assez cavalierement pendant ce tems-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les conviez sont indispensablement obligez de boire quelques rasades effroiables dans certains *Welcoms*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de Αγάθω Δαίμονος. Le souvenir de ces vases me fait trembler, depuis l'accident imprévû qui m'arriva malheureu-

sement, il y a deux mois chez Mr. de *Guel-denlew*. Ce Viceroi régaloit dix-huit ou vingt Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe, à l'honneur de la naiſſance d'un de ſes Enfans. Le haſard voulut que j'euſſe l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la réſerve de Mr. de *Bonrepaus*, de boire pendant le repas deux douzaines de raſades, à la ſanté des preſens & des abſens. Je vous avouë que j'étois fort embarraſſé de ma contenance, & que j'aurois preſque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin : Car il n'y avoit aucune aparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agiſſoit plus de faire des réfléxions ſur l'étrange ſituation où je me trouvois; il falloit, ſuivant le proverbe, boire le vin, puiſqu'il étoit déja tiré; c'eſt-à-dire, faire comme les autres. Cependant on aporta ſur la fin du repas un grand *Welcom* d'or contenant deux bouteilles, que tous les Cavaliers furent obligez d'avaler plein à la ſanté de la Famille Roiale. Dieu ſçait ſi jamais le triſte Nautonnier trembla de meilleure grace à l'aſpect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vaſe monſtrueux. Je veux bien vous dire que je le bûs, mais je n'acheverai pas, s'il vous plaît le reſte de l'hiſtoire, car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroïque que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui déchargérent leur

conscience d'aussi bonne grace que moi, au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître, & même très-disposé à quitter incessamment le Païs, si mes Compagnons de bouteille & de disgrace ne m'en avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemans, qui sembloient loüer ce généreux exploit, sur tout celui-ci. *S'il est honteux de trop prendre, il est glorieux de rendre.* Au reste, les Gentilshommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Païsans ne manquent de rien, comme les nôtres, si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux, pour vivre grassement, & pour paier le fief à leurs Seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vétu, & bien nourri? Je voudrois bien sçavoir à quoi servent les écus des Païsans de Hollande, pendant qu'ils ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik*? si c'est pour paier le tribut à leur République, il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achete aux dépens de la substance qui maintient sa vie & sa santé. Le meilleur coup que les *Danois* aient jamais fait, c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'hui. Ce

* *Pompernik*, est une espece de pain noir comme la cheminée, pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

lui qui régne à presens exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce tems-là ce n'étoit que Factions, Cabales, & Guerres Civiles dans le Roiaume. On ne voioit que des désordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands oprimoient les Petits, & les Rois eux-mêmes étoient, pour ainsi dire, assujetis aux Loix de leurs Sujets. En un mot, ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient ébloüir, comme plusieurs autres, par de fausses lueurs, ne servoit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets, qui agissoient en Souverains, sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roi de Danemarc se montent, à present, à 5. millions d'écus. C'est un fait incontestable que je sçai de très-bonne part. Il entretient près de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien disciplinées, & régulièrement paiées, sans compter les Milices qui sont toûjours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes dans le besoin, sans dépeupler ses Etats. Ses Officiers ont des apointemens raisonnables; sur tout ceux de Marine, qui n'ont pas, comme les nôtres, plus de paie qu'il leur en faut, à proportion de nos miserables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie, lesquels sont obligez de faire assez maigre chere, pour subvenir aux dépenses

dont

dont les Capitaines de Vaisseaux sont exempts. On dit qu'il est avantageux à ce Prince de prêter ses troupes à ses alliez, non par rapport aux sommes qu'il en peut retirer, mais seulement pour les tenir en haleine, les aguerir & les perfectionner dans l'art Militaire, afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion. Vous remarquerez, Monsieur, que le Roi de Danemarc est au-dessus de ce scrupule ridicule qu'ont la plûpart des autres Princes, de n'employer à leur service les étrangers qui ne sont pas de leur Religion. Messieurs de *Cormaillon*, *Dumeni*, *Libat*, & plusieurs autres, ont des emplois considérables dans ses troupes, quoiqu'ils soient François & Catholiques. Cela fait voir que ce Monarque est persuadé que les gens d'honneur manqueroient plûtôt à la Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître. Entre nous, je croi qu'il a raison; car enfin le premier point de toute Religion consistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu, à l'Ami, & au bienfaiteur, rien ne peut ébranler un honnête homme, ni le porter à agir contre son devoir. Je ne veux pas juger des autres par moi-même, mais pour moi, je vous assûre que si j'avois embrassé le service des *Turcs*, avec ma liberté d'être Catholique fieffé, & qu'il fût ensuite question d'embraser la Ville de Rome, j'y mettrois le feu le premier par l'obéïssance que je dévrois au *grand Seigneur*. Changeons de propos. Les

Loix de Danemarc contenuës dans le Livre Latin que je vous envoie, vous paroîtront si claires, si sages, si distinctes, qu'elles semblent avoir été dictées par la bouche de *S. Paul*; d'où vous conclurez ensuite que ce Païs n'est guére favorable aux Procureurs, Avocats, & autres gens de chicane. J'avouë que l'article des rencontres vous semblera déraisonnable, comme il l'est effectivement, car au bout du compte, il est presque aussi desavantageux de tuër son ennemi, que de se laisser tuër soi-même. La Cour de Danemarc est aussi belle qu'aucune autre de l'Europe, à proportion de sa grandeur. Les équipages des Seigneurs qui la composent sont des plus magnifiques. Ce qui est singulier, c'est qu'il n'est permis qu'aux personnes de la famille Roïale de donner des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heure de la Cour est depuis midi jusqu'à une heure & demie, ou environ. Le Roi se fait voir pendant ce tems-là dans un Salon rempli de gens d'une propreté achevée, on n'y voit que des Habits brodez & galonez à la mode & de bon goût. Les Ministres étrangers s'y trouvent régulierement: car le Roi leur fait l'honneur de les écouter avec plaisir. On y trouve peu de Chevaliers de *l'Eléphant*, cet Ordre n'étant conferé qu'aux premiers du Roïaume. On peut dire qu'il est aujourd'hui le plus noble de tous ceux de

l'Europe, & qu'il a moins dégéneré que les autres. Cela eſt ſi vrai que de trente-quatre Chevaliers, dont il eſt compoſé, les trois quarts ſont Princes Souverains. L'Ordre de * *Danebrouc* eſt plus commun, & par conſéquent moins conſidérable, quoique les Chevaliers qui ſont revétus de ce colier joüiſſent de pluſieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Danemarc ont les tîtres de † *Gueldenlew* & de *Haute Excellence*, leurs femmes ſont pareillement diſtinguées par celui de *haute Grace*. Le Roi régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne ſçauroit dire; l'aînée ſert en France avec tout l'aplaudiſſement imaginable. Le ſecond qui n'a que quinze ans, & qui eſt ici, promet beaucoup, a de l'eſprit infiniment, il eſt beau, bien fait, & de bonne mine; en un mot, c'eſt un des Chevaliers des plus accomplis que j'aie vû de ma vie. Il eſt pourvû de la charge de Grand-Admiral; & ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'il entend mieux la conſtruction des Vaiſſeaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Egliſes Catholiques libres, permiſes, & publiques dans les Etats du Roi de Danemarc; l'une à *Glucſtat* & l'autre à *Altena*. L'air de ce Païs eſt fort ſain pour les gens ſobres, & très-contraire à

* *Danebrouc*, ſignifie l'ordre blanc.

† *Gueldenlew*, ſignifie Lion d'or.

ceux qui n'ont pas l'esprit content. On ne connoît ici d'autre maladie que celle du *Scorbut*. Les Médecins en attribuënt la cause à l'air salé, & chargé d'une infinité de vapeurs épaisses & condensées, lesquelles s'unissant sur la surface de la terre, s'insinuent avec l'air dans les poûmons, & par leur mélange avec le sang retardent si fort son mouvement, qu'il se coagule & de-là provient le scorbut; mais avec la permission de ces Docteurs, je prendrai la liberté d'embrasser le parti de l'air de cette agréable Ville, en les priant de considérer que les impressions de l'air sur la masse du sang, sont moins fortes que celles des alimens. Si le scorbut provenoit des mauvaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit que tout le monde en seroit attaqué, ce qui n'est point; car les trois quarts des *Danois* en sont exempts. Je fonde mon raisonnement sur tous les soldats qui moururent de ce mal en 1687. au Fort de *Frontenac* & de *Magara*, comme je vous l'écrivis l'année * suivante, où l'air est le plus pur & le plus sain qui soit au monde. Il est donc plus raisonnable d'en atribuër la cause aux alimens, c'est-à-dire aux viandes salées, au beurre, au fromage, & même au défaut d'exercice, & au sommeil excessif. C'est un fait dont tous les gens de Mer,

* 1688. Voiez mes lettres de cette année-là.

qui auront fait des voiageurs de long cours, ne disconviendront pas, dès qu'ils auront vû les terribles ravages que le scorbut sçait faire sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ai parlé, selon le sentiment d'un habile homme, en qui j'ai beaucoup de foi. Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celui de ces sortes de maladies est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbez & envelopez par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grands fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des sucs cruds, empêchant toutes les évacuations sensibles accoûtumées, tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modére *ad ruborem*, *non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au desir que j'ai de vous donner quel-

ques avis pour vous préserver de cette maladie, en cas qu'il vous prenne envie de faire quelque voiage de long cours; & ne croiez pas, s'il vous plaît, que je me sois écarté du fil de ma narration, pour prouver que l'air de cette Isle est meilleur que celui de Portugal, c'est ce que je ne sçai pas. Car quelque air que je respire, je me porte également bien. Il est vrai que l'inconstance du temps qu'on remarque ici pourroit me chagriner un peu, si j'étois obligé d'y passer le reste de ma vie. Car le tems change assez souvent trois ou quatre fois le jour, passant du froid au chaud, du sec à l'humide, & du clair à l'obscur. J'ai eû l'honneur de faire la révérence au Roi dans son Château de *Frederisbourg*, où il confera l'ordre de *l'Elephant* à quelques Princes d'Allemagne, par procuration. Cette cérémonie, qui me parut tout-à-fait belle, y attira quantité de personnes de distinction, entr'autres tous les Ministres étrangers, qui se firent un très-grand honneur d'y assister. Quelques jours après, ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg*, situé directement sur les rives du Détroit du *Sund*. La fortification de ce Château est réguliere, il est revétu de brique, & garni d'un grand nombre de couleuvrines de gros calibre, & de bonne longueur, qui défendent l'entrée de ce Détroit, auquel je puis donner 3500. pas géometriques de largeur,

c'eſt-à-dire, une grande lieuë de France. C'eſt un plaiſir de voir entrer & ſortir chaque jour une infinité de Vaiſſeaux, qui vont, & qui viennent de l'Ocean à la Mer Baltique. Et comme les canons de *Cronembourg* ſont les clefs de cette porte, il faut que tous les bâtimens étrangers viennent indiſpenſablement moüiller au Bourg *d'Elſeneur*, pour y raiſonner, avant que de paſſer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une groſſe Flotte de Vaiſſeaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce paſſage, aux dépens de quelques canonades, je l'avouë; mais ſi l'Armée navale du Roi de Danemarc étoit moüillée dans ce détroit, je ſuis perſuadé qu'elle en défendroit l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majeſté Danoiſe exige un médiocre tribut des Vaiſſeaux Marchands de toutes les Nations, à la réſerve des Suédois. Au moins, il me ſemble qu'il eſt plus en droit de le faire que le Grand Seigneur au détroit des *Dardanelles*. Car la plûpart des Vaiſſeaux qui entrent dans la Mer Baltique vont faire leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Danzic*, en *Pruſſe*, en *Courlande*, en *Livonie* & en *Suede*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du *Grand-Seigneur*, pour trafiquer avec ſes ſujets, & non pas avec d'autres. Je voudrois bien ſçavoir ſi le Roi d'Eſpagne ne prétendroit pas

qu'on lui paât auſſi le droit d'entrée au détroit de *Gibraltar*, ſi l'Europe & l'Afrique avoient l'honnêteté de s'aprocher tant ſoit peu l'une de l'autre ; même ſans cela, qui ſçait ſi ce Prince aiant un jour une puiſſante Armée navale, ne s'aviſeroit pas de l'exiger ? Cette queſtion n'eſt pas ſi problématique que vous le croiez. Quoiqu'il en ſoit, il y a bien des gens qui s'imaginent à la bonne foi, qu'on pourroit ſe diſpenſer de paier le tribut du paſſage du *Sund*, ſi l'on s'obſtinoit à paſſer par un des deux *Belts*. Mais ils ſe trompent. Cela ſeroit bon ſi les ſables qui ſont dans la Mer, étoient auſſi fixes que ceux qu'on imprime ſur les Cartes Marines ; ce qui n'eſt pas ; car les uns ſe meuvent à chaque tempête, & changent de place, au lieu que les autres demeurent éternellement ſur le papier. D'ailleurs, il y a une infinité de rochers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus experts, malgré leurs cartes & leurs * flambeaux de mer, où ces écueüils ne ſçauroient être marquez. Chargeons de propos, & diſons que le Danemarc produit quantité de choſes qu'on y débite avantageuſement aux Anglois & aux Hollandois. En voici quelques-unes ; le ſégle, le froment, le Cidre, l'hidromel, les pommes, les bœufs, les vaches, les cochons gras, les chevaux, le fer, le cuivre, le bré, &

* Livres de cartes Hidrographiques, &c.

toutes sortes de bon bois de charpente, sur tous les mâts de Norwegue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin pour mâter l'Arche de *Noé*; il y a des mines d'argent dans cette partie Septentrionale, dont on prétend que le Roi pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les ouvriers.

Les Norwegiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard, de Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux forces maritimes du Roi de Danemarc. Sa Flotte, qui est toûjours bien entretenuë, aussi-bien que ses Magasins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

8. Vaisseaux depuis 80. canons jusqu'à 100.
10. Vaisseaux depuis 60. canons jusqu'à 80.
10. Vaisseaux depuis 50. canons jusqu'à 60.
16. Frégates de 10. canons jusqu'à 26.
3. Galiotes à Bombes.
1800. Charpentiers entretenus.
400. Canoniers entretenus.

La paie des Capitaines de Vaisseaux est diférente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze gardes marines,

qu'on apelle aprentifs, à 100. écus de paie par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces apointemens ne sont pas si médiocres que vous pourriez vous l'imaginer ; car on vit plus commodément en Danemarc avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les forces maritimes, dont je viens de parler, le Roi peut trouver au besoin 24. Vaisseaux depuis 40. canons jusqu'à près de 60. que ses sujets sont obligez de lui fournir à sa volonté ; & dont ils se servent pour le commerce d'Espagne, de Portugal, & de la Méditerranée. Il faut remarquer en passant que les Vaisseaux Danois de 50. piéces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaisseaux Anglois ou François de 60. à cause de la grosseur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces bâtimens, dont je parle, sont construits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils sont assez pesans de voile, leur mâture est grosse & courte. Courte, pour ne pas sombrer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Isles, des Rochers & des Bancs, dans un gros tems, & grosse, afin de pouvoir porter les voiles à tarc, en doublant ces Caps, ces Isles, &c. quand les vents foux & pesans de la Mer Baltique soufflent avec impétuosité, les matelots qui sont emploiez au service du Roi de Danemarc sont bien

nourris & bien paiés; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'eſt qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, *gratis*, outre leurs gages, dès que la Flotte eſt rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour deſarmer. Cependant, il y a toûjours 3000. matelots entretenus ici, & logez dans des caſernes uniformes, ſituées aux extrémitez de la Ville. Finiſſons par les monnoies de ce Roiaume.

Un Riſdal Banque vaut 50. ſous de Lubec.
Un Riſdal Danois vaut 48. ſous de Lubec.
Un Sletdal vaut 32. ſous de Lubec.
Un Marc Danſch vaut 16. ſous de Lubec.
Un Marc Danſch vaut 8. ſous de Lubec.
Un demi-Marc Danſch vaut 4. ſous de Lubec.

Un ſol de Lubec vaut deux ſous Danois; & deux ſous Danois valent 14. deniers de France. Faites vos réductions ſur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux *Riſdals* Danois, & quatorze ſous, quelquefois deux ſous plus ou moins. Le *Roſenobel* vaut le double. C'eſt-à-dire deux Ducats. Le Loüis d'argent ou l'Ecu de France paſſe en Dannemarc pour un *Riſdal* Danois. Les demi & les quarts à proportion, auſſi bien que les Loüis d'or. Les lieuës de l'Iſle de Zélande, ſont compoſées de 4200. pas géométriques; celles de Norwegue ſont plus grandes, & celles de *Holſtein* plus petites.

L'aune de *Copenhague* est d'un pouce & demi plus grande que nôtre demi-aune.

MONSIEUR,

JE partis de *Copenhague* trois jours après la datte de ma derniere Lettre, par la commodité des carosses de Mr. de *Bonrepaus*, qui voulant éviter l'embarras du passage des deux *Belts*, prit les devans pour aller attendre à *Coldink* le Roi de Danemarc. Il faut que vous sçachiez que ce Prince fait tous les ans ce voiage en poste, quoique sa suite soit de mille ou douze cens personnes. Les Païsans des Villages situez sur la route, ou aux environs, sont obligez d'amener leurs chevaux à jour & lieu nommé, pour être aussitôt attelez aux carosses & aux chariots, qui contiennent ce nombre de gens avec leur bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insensibles au froid, & même assez legers pour aller au grand tort, presque aussi vîte qu'au galop; la course ordinaire de ces animaux est de deux ou trois lieuës, aussi-bien que celle des soldats de Cavalerie, qui se trouvent à toutes les postes pour escorter le Roi des unes aux autres. C'est le 15. de Septembre que nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâmes dans trois heures à *Roskild*, aiant fait six lieuës de 20. au degré. Nous n'eûmes que le tems de voir les Tombeaux des Rois de

Danemarc, pendant que les Païſans atéloient leurs chevaux aux caroſſes, & aux chariots. Ces Mauſolées de marbre, qui ſont des chefs-d'œuvre d'Architecture, ſont ornez des bas reliefs, & d'inſcriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis ſont de *Poros*, de *l'Afriquain*, du *Brocatelle*, du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux ſont renfermez dans les Chapelles d'une Egliſe antique qui apartenoit aux *Benedictins*, avant que *Luther* ſe fit chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village près du grand *Belt*, après avoir eû le plaiſir de voir quelques beaux Païſages ſur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corſor* ſitué ſur les rives de ce Détroit, & fortifié de gaſon à queuë. Dès que nous fûmes embarquez dans le Yacht deſtiné pour Mr. de *Bonrepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit ſi foible, & la Mer ſi tranquille, durant ce trajet de quatre lieuës, qu'on eût bû ſur le pont des raſades ſans verſer. Dès que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg*, qui eſt une petite Bicoque régulierement fortifiée, nous montâmes en caroſſe, & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* Ville Capitale de l'Iſle de *Fionie*. Elle eſt ſituée au milieu de cette Iſle, qui eſt une des plus fertiles du Roiaume. L'Egliſe de l'Evêché eſt, pour le moins, auſſi belle que grande, les Rois de

Danemarc résidoient autrefois dans cette Ville-là, dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Isle dispute l'ancienneté à celle de Venise, sur tout la famille de *Trooll*, qui signifie sorcier, & dont les armes parlantes sont un diable de sable en champ de gueule; d'où se conjecture que ce *Leo rugiens* étoit plus traitable & plus illustre du tems des premiers siécles, qu'en celui de * l'Auteur de sept Trompétes, puisque les Nobles se faisoient honneur de le placer dans l'écu de leurs armes. Le 18. nous nous mîmes en marche pour aller à *Midelford* où nous trouvâmes une barque qui nous traversa de l'autre côté du petit *Belt*, après avoir inutilement attendu plus de deux heures, les chariots qui portoient les domestiques & les provisions de Mr. de *Bonrepaus*. Dès que le trajet fut fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarez, cependant la faim nous pressoit tellement que nous fûmes obligez d'entrer dans la maison d'un Métaier, où nous aprêtâmes nous-mêmes des grillades & des ameletes, qu'il fallut manger sans boire. Car la bierre de nôtre hôte étoit aussi détestable que son eau. Quelque tems après, les équipages arrivérent; comme il étoit déja tard, nous fûmes contraints de passer la nuit dans cette

* Vieux radoteur qui soûtient cent rêvéries capables de renverser l'esprit des femmes.

Maitérie. Le jour suivant nous arrivâmes à *Coldink*, où le Magistrat eut le soin de loger Mr. de *Bonrepaus* dans la plus belle maison de la Ville, où le Roi arriva trois ou quatre jours après. Cette petite Ville est située dans le Païs de *Jutlandt*, sur les rives d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte que des barques. Cependant elle est considérable par la Doüane des bestiaux, qui raporte au Tresor-Roial près de deux cens mille *Risdals*. Le Château est une antique masse de pierre, qui contient beaucoup de logement; mais sa situation est tout-à-fait avantageuse; car il est bâti sur une éminence d'où l'on découvre tous les Païsages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croie sur leur parole qu'un Ange fut envoié du Ciel dans la salle de ce Château, pour avertir Christian troisiéme, Roi de Danemarc, que le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois jours après cette notification. Ils ajoûtent que pour conserver la mémoire de cette vision miraculeuse, on mit dans l'endroit même où cet Ambassadeur celeste eut l'audience de ce Prince, un grand poteau, que j'ai vû toutes les fois que j'ai été à la Cour: car c'est dans cette Salle-là que le Roi se faisoit voir dans le tems que j'étois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg* où nous arrivâmes le 25. après avoir passé par plusieurs petites Villes & Maisons Roia-

les, dont la description nous meneroit un peu trop loin. Je me contenterai de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce Païs-là, soit en chariot, soit en carrosse, à cause de l'égalité du terrain, où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roi ne fut pas plûtôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette place, qu'on pourra bien-tôt mettre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite, il fit la revûë d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut sujet d'être content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucstat*, qui est une petite Ville située sur *l'Elbe*, & presque aussi régulierement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bonrepaus*, qui ne pouvoit suivre ce Monarque, à cause des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Personnes par lesquelles il s'imaginoit que Mr. de Pontchartrain se laisseroit fléchir, mais il se trompa, comme vous l'aprendrez bientôt. Je n'eus pas plûtôt pris congé de cet Ambassadeur, que je m'en allai à *Hambourg*, où quelques personnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cunisset*, Envoié Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de Danemarc, sollicitoit les Bourguemaistres de me faire arrêter. La chose me parut assez

vrai-ſemblable, ſçachant qu'il avoit pris feu contre moi à *Frederisbourg*, quelque tems auparavant, au ſujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu-là ; ce qui m'obligea de me ſauver au plus vîte à *Altena*, où j'attendis un paſſeport de Monſieur le Duc de *Baziére*, ſans quoi l'on m'eût arrêté dans la Flandre Eſpagnole. Dés-que je le reçus, il ſe préſenta l'occaſion d'un Carroſſe de retour, qui partoit pour *Amſterdam*, dans lequel je fus aſſez heureux de trouver une bonne place, à trés-bon marche, ſans être incommodé par le nombre de gens ; car nous n'étions que quatre, ſçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, ſa ſomme de Chambre, & moi. Ce voiage, qui dura huit jours, m'eût duré huit éternitez, ſans l'agréable converſation de cette aimable Dame, qui parloit aſſez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicateſſe. Imaginez-vous, Monſieur, que les routes de *l'Arabie deſerte* ne ſont peut-être pas ſi mauvaiſes que celles de la *Weſtphalie*, au moins il eſt ſûr qu'il n'y a pas tant de bouë, mais c'eſt des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous ſçachiez que ces Cabarets ſont des Archihôpitaux, dont les hôtes mourroient de faim, ſi les étrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres, dont ils ſont obligez de ſe pourvoir chez de riches Maitaiers, qui ſe trou-

vent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoiables Retraites, où les voiageurs ont la seule consolation de commander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poële, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vrai que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vingt personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des incommodités du voiage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, sa femme de Chambre, & moi. Je conjecturai par son air & par ses maniéres qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas, car j'apris après que nous nous fûmes séparez qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle connoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût été à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des premiéres personnes de la Cour. D'ailleurs, elle avoit un vieux domestique François & Catholique, qui n'entendoit presque point l'Alleman. Elle étoit grande, bien-faite, avec assez d'embonpoint, & même si belle, qu'elle fit en vain tout ce qu'elle pût pour me persuader qu'elle avoit cinquante-cinq ans. Elle ne

pouvoit souffrir qu'on lui dit que la fraîcheur de son tein sembloit lui donner un démenti. Elle prenoit cet aveu pour une injure, prétendant que les charmes d'une femme de cinquante ans sont trop ridés pour causer de l'admiration. Chose singuliére & bien extraordinaire! Car les personnes de son séxe ne sont guére accoûtumées à tenir ce langage, puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en soit, elle me parut fort prévenuë contre les gens de nôtre Nation, qu'elle traitoit d'indiscrets & d'évaporez, se récriant toûjours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des Allemans. Comment, disoit-elle, est-ce que les François ont l'audace de leur disputer le bon esprit, en les prenant pour des gens grossiers & materiels, au lieu de les prendre pour des gens de bons sens & de réfléxion, qui pénétrent le fond des choses avec beaucoup de jugement? Quoi donc, continuoit-elle, faut-il être François pour avoir de l'esprit; faut il avoir cette vivacité & ce faux brillant qui ébloüit avec un vain éclat? Faut-il avoir le feu d'une imagination prompte & subtile pour débiter des fornetes avec des paroles dorées? Non, non, cette délicatesse d'expressions est de la crême foüétée; il s'agit, pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la science de bien parler, & aux Allemans celle de

bien penſer. Cette Dame n'en demeura pas-là ; car aiant attaqué vigoureuſement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueïlleuſe, dont la préſomption & la vanité ſont les moindres défauts. Vous voiez par-là, Monſieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle ſçût fort bien me dire que les François inſultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Cet homme entend auſſi peu raiſon qu'un Alleman, il m'a fait une querelle d'Alleman. Il me prend pour un Alleman. Cette Femme eſt une bonne Allemande*, pour dire qu'elle eſt ſotte & naïve. Cependant, je tâchois de la diſſuader, en lui remontrant qu'elle devoit faire une groſſe différence entre les François raiſonnables & ceux qui ſont aſſez foux de s'imaginer, qu'ils ſont les modéles ſur leſquels tous les autres Nations doivent ſe former. Je la priai de ſe défaire de ſes préjugez, & de croire que les gens d'eſprit font beaucoup d'eſtime des Allemans, dont on peut loüer le mérite, la probité, le bon ſens, & la bonne foi. Effectivement, Monſieur, on ne peut refuſer ces bonnes qualitez aux gens de quelque diſtinction parmi eux ; auſſi l'étimologie du mot *all* qui ſignifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils ſont propres à tout faire, comme les Jéſuites, à qui l'on a donné ce tître de *Jeſuita omnis homo*; ce qui fait, par une plai-

fanterie ſophiſtique, que tous les Jéſuites ſont Allemans. Je n'en demeurai pas-là, car je l'aſſûrai que nous les conſidérions par mille beaux endroits, leur étant redevables d'avoir trouvé les propriétez de l'aiman, ſans quoi il eut été impoſſible de faire la découverte du Nouveau Monde; d'avoir inventé l'Imprimerie, ſans quoi l'on auroit pris des Manuſcrits fabuleux pour des Ecrits divins; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges, de la fonte des Canons, & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'induſtrie & de capacité. J'ajoûtai à cela que l'Allemagne a produit des ſoldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole, après avoir défait les Conſuls Romains, & ſoûtenu vigoureuſement les efforts du courage & de la puiſſance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas été moins fertile en Savans, à la tête deſquels on peut mettre *Juſte*, *Lipſe*, *Furſtemberg*, Mr. *Spanheim* & *Melanchton*. A ce mot de *Melanchton*, la Dame m'imterrompit, en me diſant qu'elle étoit ſurpriſe de ce que les François reprochoient aux Allemans le vice de trop boire, pendant qu'on pourroit leur reprocher celui de Platon avec le jeune *Dion*, & *Agathon*. J'étois prêt à lui répondre, que ſi les François étoient du goût de ce Philoſophe, c'étoit ſeulement pour aimer auſſi conſtamment des Femmes

surannées qu'il aima sa vieille *Archeanasse* ; mais je me contentai de lui dire que les Allemans se sentant offensez du titre de Beuveurs, supposoient aux François l'amour *Platonique*, pour les rendre odieux aux personnes de son Sexe. Il n'en falut pas d'avantage pour les justifier, car elle se paia de cette raison. Au reste, elle avoit de l'esprit infiniment, & même elle étoit si aimable à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût vûë, il ne se seroit pas avisé de dire qu'il n'a jamais pû trouver de belle Vieille en sa vie. Il faloit, sans doute, que cet Oracle de la Gascogne entendît par ce mot de Vieille une femme de 70. ans : Car j'en ai vû trois ou quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée sans rides & sans cheveux blancs ; dont les yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*. Je ne fus pas plûtôt arrivé à *Amsterdam*, que je loüai le *Rouf* du Bâteau de nuit de *Rotterdam*, qui part tous les jours à trois heures après-midi de l'une de ces Villes, pour aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu que je ne regrétai pas. Car j'eus la commodité de dormir avec beaucoup de tranquillité durant la nuit, sur des matelats que le Patron est obligé de fournir aux Passagers qui loüent cette petite chambre. Le lendemain de mon arrivée à *Rotterdam*, je m'embarquai pour la Ville *d'Anvers*, dans une *Semèle* qui est un Bâtiment à Varangues

plattes, & à ſeméles, où l'on ne paie que demi piſtole pour Maître & Valet. Cette navigation ſûre & commode ſe fait juſques-là par le ſecours des Marées & des vents favorables ou contraires, entre la Terre ferme & les Iſles Hollandoiſes. Je me ſervis d'*Anvers* à *Bruxelles* du Bâteau ordinaire, qui eſt une eſpece de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dès que j'arrivai à *Bruxelles*, on me conſeilla de prendre la poſte pour *Lille*, parce que les Voleurs ne laiſſoient guére paſſer des Caroſſes & des Chariots ſans dépoüiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis, & par ce moien j'évitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, ſi je l'euſſe rejetté. Enfin, deux jours après non arrivée à Lille, je pris le Carroſſe qui part deux fois la ſemaine pour cette bonne Ville de Paris, où j'arrivai la ſemaine paſſée après avoir été bien écorché par les impitoiables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voiageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent, que les Doüaniers de *Peronne* à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La viſite qu'ils font eſt ſi exact, que non contens de vuider les Cofres & les malles, ils foüillent les gens depuis la tête juſqu'aux pieds; les femmes groſſes leur ſont ſi ſuſpectes, qu'ils gliſſent quelquefois la main où l'on gliſſe autre choſe. Et ſi quelqu'un porte du tabac en pou-

dre, du Thé, des Etoffes des Indes, ou des Livres de Hollande, tout son bagage est confisqué. Je ne fus pas plûtôt arrivé ici, que j'allai à *Versailles*, pour donner les lettres dont Monsieur de *Bonrepaus* m'avoit chargé. Les Personnes à qui elles s'adressoient firent en vain tout ce qu'elles pûrent pour obtenir de Mr. de *Pontchartrain*, que je justifiasse la conduite que j'avois tenu à Plaisance. Il leur répondit froidement que l'esprit roide & inflexible du Roi ne recevoit jamais de justifications d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cette réponse, qui ternit en quelque façon l'éclat du mérite & la judicieuse conduite d'un si sage Prince, me fit bien connoître que ce Ministre étoit moins sévére par principe d'équité, que pour suivre la dureté de son naturel *Iroquois*. Cependant, je pensai mourir de chagrin, quoique tous mes Amis tâchassent de me consoler, en me conseillant de m'élever au-dessus de ma mauvaise fortune, jusqu'au changement de Gouvernement. Ils ne balancérent point à me persuader de chercher quelque asile où je pusse être à couvert de la fureur de Mr. de * * *, pendant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour lui donner le tems de se convertir. *Je ne veux pas que le pécheur meure, mais je veux qu'il se convertisse, &c.* Cette exhortation est d'une belle spéculation, mais peu

éficace

efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si longtemps, sans autre ressource que le trésor du fond de la boëte de *Pandore*. Adieu, Monsieur, je partirai incessamment pour ma Province, où je ne ferai que passer comme un éclair; je ne vous écris pas le reste, me contentant de vous dire simplement que je suis,

Monsieur, Vôtre, &c.

A Paris ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR,

VOus serez bien surpris d'aprendre que je suis à la vûë d'une terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage, c'est que toutes les recommandations des premieres personnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Mr. de Pontchartrain, tant il est prévenu contre moi. Il est question de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en consoler, quelques mois, dans une certaine Province du Roiaume qu'il vous sera très-facile de deviner. De-là je fis un saut droit à la Rochelle, où je m'embarquai sur un bâteau qui porte ordinairement des Passagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette voiture dans la compagnie d'un Moine blanc, dont l'histoire est trop singuliere pour n'en pas dire quelque chose

Il s'apelloit *Don Carlos Baltazar de Mendoza :* il eſt fils d'un bon riche Gentil homme de Bruxelles ; il eſt âgé d'environ trente-trois ou trente-quatre ans, & pour le moins auſſi haut & auſſi maigre que moi. Il ſervit trois ou quatre ans le Roi d'Eſpagne en qualité de Capitaine de Cavalerie, & comme il s'attachoit plus à l'étude des ſciences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Païs-Bas, Sa Majeſté Catholique lui refuſa un Régiment que ſon Pere ofroit de lever à ſes dépens. Ce refus l'obligea de quitter le ſervice ; enſuite ſes parens le voulant marier, il alla ſe faire Moine en Allemagne, & quelque tems après il jetta le *froc aux orties.* Les gens qui m'ont compté ſon hiſtoire, m'ont aſſuré qu'il avoit repris & laiſſé pluſieurs fois ſon froc. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire que ce Moine eſt un des habiles hommes de ſon ſiécle. Il poſſede auſſi parfaitement les meilleures ſciences, que les principales Langues de l'Europe. C'eſt un aveu qui eſt ſorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui lui rendirent pluſieurs viſites dont je fus le témoin, car nous logeâmes enſemble dans cette Ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'eſt que le lendemain de nôtre arrivée deux Marchands de ſon Païs lui conterent de beaux Loüis d'or, d'une partie deſquels il ſe défit en faveur des Soldats du Château Trompéte, qui n'auroient jamais

cû qu'un homme d'Eglise pût être si liberal envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philosophes qui le visitérent, étoient si charmez de son sçavoir, qu'ils avoüoient que l'homme du monde le plus subtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquerir après une étude de 60. ans, les connoissances de celui-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, sans qu'il eût la curiosité de voir autre chose qu'une petite Eglise du Voisinage, & le Château Trompete. Il lisoit & écrivoit incessamment : mais pour de Bréviere, *nescio vos*. Je croi même qu'il n'en portoit pas; car il n'étoit ni Diacre, ni Prêtre. Pour ce qui est de son Ordre, il ne m'a pas été possible de le sçavoir; car quand je le lui ai demandé, il m'a répondu, *Je suis Moine blanc, & rien plus.* Nous prîmes tous deux place dans le carrosse de Baione, car il s'en va en Espagne, & lorsque nous arrivâmes à *l'Esperon*, nous nous séparâmes, & je pris la route de *Dax*, & lui celle de *Baionne*. Je ne fus pas plûtôt arrivé dans la maison champêtre où je suis, que je reçûs une infinité de visites dont j'aurois bien pû me passer; car j'ai la tête si pleine des contes de vigne, de jardinage, de chasse, & de pêche, dont on me parle depuis quatre jours, qu'à peine ai-je l'esprit assez libre pour vous dépêcher cet exprès, & pour vous faire un détail des affaires qui

m'obligent à vous demander une entrevûë; mais ce qui me trouble d'avantage, eſt l'impertinente folie de nos plus ſages compatriotes. Car ces bonnes gens tant Prêtres, Gentilshommes, que Païſans, ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin juſqu'au ſoir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuënt à me débiter leurs chiméres, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Viſionaires m'aſſûrent d'un grand ſérieux que tel & telle ſont Sorciers, quelques-uns jurent de bonne foi qu'ils le ſont eux-mêmes, d'autres me diſent en conſcience, qu'ils l'ont été, & qu'enſuite ils ont quitté le ſabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce ſabath; ils me répondent que c'eſt un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable ſimphonie qui ſoit ſous le Ciel; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danſe, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs ſans être ſorcier. Enfin, je ne croi pas qu'il ſoit permis aux bêtes d'être ſi bêtes que ces foux-là. Ceci ſurpaſſe l'imagination, car enfin, on s'apelle ici Sorcier, comme ailleurs on s'apelleroit Camarade. Tout le monde en croit le nombre ſi grand qu'il eſt honteux à un homme de ne point

passer pour tel ; ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis ici, parceque je me tuë de dire à nos Prêtres & à nos Gentilhommes qu'il n'apartient qu'aux cerveaux creux de donner dans le paneau de ces rêveries. Mais ce qui me desespere, c'est qu'aiant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez-vous même gober ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toute-puissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorcierrs, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queuë de toutes ces chimeres. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la terre. Il n'y a que les Européans capables de croire ces sottises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait vû, ou entendu quelque esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrétiens; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer ce-

là ; & si par hazard il se trouve un homme persuadé de la fourberie des Prêtres qui faisoient parler les oracles, pour escroquer la bourse des hommes, & les cuisses des femmes, il se trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croiez moi, Monsieur, j'en demeure à ces anciens Prêtres, pour ne pas vous scandaliser par les industries des Modernes, j'ai la marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de boüillir ; car elle pourroit bien être un jour ma derniere ressource, ainsi je dois me taire. Ceci mériteroit une dissertation claire & distincte ; peut-être l'aurez vous de moi quelque jour. Cependant aprenez, s'il vous plaît, qu'un * Esprit fort ne sçauroit jamais se laisser persuader qu'il y ait des Sorciers &c. sur tout en considerant qu'ils sont tous gueux comme de rats d'Eglise ; & comment est-ce que ces coquins auroient le courage de se fier à un Maître qui les laisse pendre & brûler, bien loin de leur enseigner des trésors cachez, & mille autres secrets dans le commerce du monde, qui pourroient les enrichir ? Comment peut-on croire, je vous prie, que Dieu donne le pouvoir à ces gens-là d'exciter des tempêtes, de bouleverser les élemens ? On prétend

* J'apelle Esprit fort un homme qui aprofondit la nature des choses, qui ne croit rien que ce que la raison a meurement examiné, & qui sans avoir égard aux préjugez, décide sagement les affaires dont il s'est éclairci à fond.

que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous seing privé; si cela étoit il s'ensuivroit que Dieu donne le pouvoir au diable de séduire les misérables mortels; ce qu'il ne sçauroit faire sans autoriser le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'apartient qu'aux cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de rêvéries, de croire comme des articles de foi, la méchanceté des sorciers, l'industrie des magiciens, le pouvoir des enchanteurs, l'aparition des esprits, & la souveraineté du diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des foux & des cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chimères; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout Païs, faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ai raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les Sauvages croient qu'une montre, une bousole, & mille autres machines sont mûës par des esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lappons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoir vû faire des tours de gibecière. Le mangeur de feu de Paris a passé très-long tems pour un Magicien. Les Portugais brûlérent

un cheval qui faisoit des choses merveilleuses; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croioit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont réputez empoisonneurs; en Afrique les Mathématiciens passent pour des enchanteurs; en Amérique les Médecins sont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possedent la langue Hébraïque sont accusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle aparence y a-t'il que ces gens-là vouluſſent donner leur ame au diable, pour les plaisirs imaginaires du sabat, pour empoisonner des bestiaux, pour faire tomber des orages de grêle sur les bleds, pour élever des vents furieux qui renversent les arbres & les fruits? Ne lui demanderoient-ils pas plûtôt des richesses? Car enfin, si le diable a le pouvoir de bouleverser les élémens, & d'interrompre le cours de la nature, pourquoi n'auroit-il pas celui de tirer de l'or des mines du Perou, ou des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des rats d'Eglise. Vous me répondrez que les piéces d'argent se convertissent dans les mains du diable en feüilles de chêne, or cette raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant de merveilles, & même celui qu'il communique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne lui soit pas permis de manier de l'argent, ne pourroit-il pas, étant aussi sçavant qu'on le

fait leur enseigner les moiens d'en aquérir dans le commerce & dans les Jeux, leur indiquer les trésors cachez ou perdus par le naufrage des Vaisseaux, ou du moins leur donner le même secret qu'au Magicien *Pasetes*, qui faisoit revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé ? Vous trouverez des gens qui vous soûtiendront que le diable s'est servi de la goetie très-long-tems avant le Déluge, pour précipiter les peuples dans une idolâtrie magique ; mais si vous menez ces docteurs de conséquence en conséquence, il s'ensuivra que Dieu seroit d'une malice atroce ; ce qui ne sçauroit être. Ne vous étonnez pas, Monsieur, de ce que je nie à cette heure les Magiciens, aussi-bien que les Sorciers ; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*, pour le Prince des Magiciens ; cependant il ne l'étoit non plus que vous. Voici en quoi consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siécle aiant donné des preuves de son sçavoir, en presence de la canaille de Lion, les femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de lui pour coëffer leurs maris, il eut quelques Religieux Démonographes pour rivaux, qui le mirent aussi-tôt à la tête des cinq Papes que le Cardinal schismatique

Benno a eu l'insolence de traiter de Magiciens. Cependant, le Livre d'Agrippa fait autant d'impression sur l'esprit des sots, que le Grimoire, les Clavicules, & que le Haptameron de Pierre *d'Apono*. Toutes ces chimères viennent des impertinens Démonographes, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne sçaurois lire les Livres de Jean *Nider*, de *Vvier*, de *Niger*, de *Sprenger*, de *Platine*, de *Toſtat*, & des Jésuites *del Rio*, & *Maldonat*, sans les maudire éternellement, car ils soûtiennent des absurditez si contraires à la raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrétiens devroient faire une recherche de tous ces exemplaires, pour les faire brûler par la main du bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean *Bodin*, le Maillet des Sorciers, & les sept Trompétes. Quelle aparence y a t'il qu'*Eric* Roi des Gots fût surnommé *Chapeau venteur*, à cause qu'il apelloit tous les vents avec son chapeau, les faisant tourner vers la partie du monde que bon lui sembloit? Que *Paracelſe* eût une armée de diables sous son commandement? Que *Santabarenus* fit voir à l'Empereur Basile son fils en vie, quoiqu'il fût mort, que *Michel l'Ecoſſois* prédît à l'Empereur Frédéric II. le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Poüille, que *Pithagore* fît mourir un serpent en Italie, par la vertu de certai-

nes paroles magiques ? Cependant ces Auteurs soûtiennent cent mille fables de cette nature, comme des véritez incontestables. Mais ce que *Gervais* soûtient de la mouche d'airain de Virgile, couronne l'œuvre. Je m'étonne qu'un Chancelier de l'Empereur Othon ait pû montrer son extravagance par cette fausseté, suivie de mille autres ; cela vous fait voir que la dignité de Chancelier n'a pas toûjours la vertu de rendre sages tous ceux qui en sont revétus. N'avons-nous pas oüi dire cent fois que le diable avoit emporté le Président *Pichon* ? Personne ignore-t'il le pacte de Mr. le Maréchal de Luxembourg ; & ne croit-on pas aveuglement que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent diablotins de l'enfer, pour entrer dans le corps des Religieuses de Loudun ? Quelles impertinentes sottises allégue Jean *Schefer* dans son Histoire de Laponie ? Cela n'est-il pas étonnant qu'on permet la lecture de ces livres ? N'y a-t'il pas des gens assez foux pour croire ces chiméres, comme des articles de Foi ? Les desabuserez-vous, & vous sera-t'il possible de les persuader qu'il n'y a point de Noüeurs d'éguillette, d'Empsalmistes qui guérissent les plaies par des paroles, des vendeurs de caractéres, qui par la vertu de cer-

* Curé de Loudun que la tirannie du Cardinal de Richelieu fit périr par le feu, sans avoir commis d'autre crime que celui de lui avoir déplû.

nes fioles, jarretiéres, &c. font des miracles de toutes eſpeces? Non, Monſieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique, ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette fineſſe à mettre à labri des pourſuites de vôtre Parlement toute la Confrairie Magique. Croiez-moi, Monſieur, tout ce que je vous écris eſt poſitif, le diable n'a pas le pouvoir de ſe manifeſter à nos yeux; par conſéquent il ne ſçauroit nous attirer dans ſon parti, par des conventions de Magie, ou de ſortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de piéges aux hommes déja ſujets à tant d'égaremens, par leur propre miſere. Mon intention, comme vous voiez, n'eſt pas de nier le diable, car je croi qu'il eſt aux enfers; mais je nie qu'il ait jamais ſorti de ce Païs-là, pour venir faire du ravage en celui-ci. Vous aurez beau m'alleguer les paſſages de l'Ecriture; je vous répondrai que ſi vous les preniez tous à la lettre, vous donneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fiſſiez parler le S. Eſprit comme un Iroquois. Il faut que vous ſçachiez qu'avant l'arrivée du Meſſie, les démons étoient des Dieux benins & tutelaires, & ce mot de δαιμόνια ne ſignifioit autre choſe que les bons genies. Mais les Evangeliſtes les ont rendus infernaux, en leur donnant l'épithete de κάκα,

qui veut dire méchans. Ce qui fait que depuis ce tems-là les bons diables sont devenus malins, selon le sens litteral. Vous voiez donc, Monsieur, que je ne m'obstine qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les Enchanteurs, &c. Cela m'est d'autant plus facile que les Interprétes de l'Ecriture Sainte les apellent indiféremment Astronomes, Chiromanciens, & Astrologues. De sorte que par l'explication de ces mots sinonimes, ils n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là fussent les écoliers du diable ; ceci mériteroit une dissertation fort étenduë. Car la matiére est un peu délicate. Je me contente de l'éfleurer en passant, sans m'arrêter plus long-tems à justifier des criminels d'un crime imaginaire, qu'il est impossible de commettre effectivement. Croiez-moi, Monsieur, les Magiciens sont ces filoux qui coupent adroitement la bourse, & qui décrochétent les portes avec la même subtilité ; les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les Farfadets & les Esprits, sont ces marauts de valets qui volent de nuit les fruits du jardin, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie, qui caressent les servantes, & peut-être, la femme de leur maître. Les Enchanteurs sont ces coureurs de ruelles, ces soupirans en titre d'office, qui sous promesse de mariage, attrapent les sottes filles, qui donnent dans le panneau de leurs enchantemens. Les

devins sont ces fins Ecclesiastiques qui connoissant la foiblesse d'esprit de certains Richards, leur extorquent des legs pieux, avec leur dextérité ordinaire ; & les Sorciers sont ces faux Monoieurs dont nôtre Païs est assez fertile, aussi bien que de ces Rogneurs qui font la barbe si adroitement aux piastres & aux pistoles d'Espagne; car c'est justement durant la nuit, & dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces operations sabathiques. Je vous dis tout ceci pour en être bien informé. Aprés cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçai que les Bearnois ont un peu de penchant à la superstition ; ils en sont redevables aux anciens membres de leur * Parlement, qui pousser d'une cruauté pire que celle de Néron, ont fait brûler tant de pauvres malheureux innocens. Si ces enragez Conseillers sont en Paradis, il est sûr que vous ni moi n'irons jamais en enfer. Croiez-moi, tout homme qui sera capable de croire les chimeres dont il est question, ne hésitera pas à gober cent mille autres fables, dont les gens d'esprit se mocquent fort sagement. Mon intention n'est pas de désabuser le vulgaire ignorant, car ce seroit vouloir prendre la Lune avec les dents. Ce n'est qu'à vous à qui j'en veux ; car vous jurez, à ce qu'on dit, que tous les Chats de la Province ont l'honneur d'être animez par les ames de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont

* *Pau* Capitale du Bearn Province de France.

servi long-tems aux blanchisseuses de *Pau* pour faire la lessive. Vôtre salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un article de foi. On se fait grand tort à soi-même d'ajoûter foi à ces sornétes d'aparitions. C'est être ingénieux à se faire peur en se metant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des priéres à des Vivans, qui sont assez embarrassez à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dés qu'on croit ces visions, on ne sçauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat suffiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouvantée tremble à la vûë de ses propres chiméres. Outre le mal qu'on se fait à soi-même, on en cause beaucoup aux autres, par le recit qu'on fait de mille avantures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'hipocras: on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres, &c. Les jeunes filles ne sçauroient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les pail-

lards profitent avantageusement. Pour moi je jurerai de bonne foi que je n'ai jamais de ma vie rien vû, ni entendu de surnaturel, pendant la nuit, en quelque Païs que je me sois trouvé. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre Monde. J'ai traversé plus de cent fois à minuit le Cimetiére de Québec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ai jamais rien aperçû; mais supposons que j'eusse vû quelque fantôme, excusez la supposition, sçavez-vous ce que j'aurois fait? Le voici. J'aurois passé mon chemin l'épée nuë sous le bras, fort tranquilement. Si le Spectre eût été à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honnêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là; je l'avouë, mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si ç'eût été un Spectre, ma supposition continuant, j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser; & si ç'eût été quelque vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plaît, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins, &c. Vous n'avez jamais été tué ni blessé, au moins n'en avons-nous

jamais vû, si donc ces prétendus Ambassadeurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi les craindrons-nous davantage que les éclairs affreux qui précedent les éclats du Tonnerre? Car enfin, un homme sage ne doit naturellement craindre autre chose que ce qui peut lui nuire directement ou indirectement. Cependant, me direz-vous, il faut qu'il y ait quelque chose à cela que je ne conçois pas, puisqu'un homme de guerre reconnu pour brave & pour intrépide en cent occasions, a tremblé, pâli, & sué de fraieur, à la vûë & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui prétendoient se divertir à ses dépens. Je conviens que cela peut arriver, puisque cela est déja arrivé à des gens de courage. Mais cela provient de ce qu'ils ont donné dans les visions dés leurs plus tendres années, & qu'ils s'y sont toûjours entretenus, sans se donner la peine de bien examiner s'il pouvoit y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce que les autres gens bornez croient de la puissance du Diable, en un mot, ces gens-là ne craignent uniquement que leur imagination. C'en est fait, je m'arrête-là, car le temps presse. Je dois travailler sans cesse à mes affaires. Dieu veüille que je ne trouve point de Chicaneurs en mon chemin, car on ne se tire pas si bien d'affaire avec eux, qu'avec les Sorciers & les Fantômes. Je vous demande une

entrevuë à *Orthez*. Les papiers qui accompagnent cette lettre vous diront le fait dont il eſt queſtion. Je voi que ce Païs eſt bon, mais, entre nous, la monnoie ni galoppe guére, c'eſt ce qui ne m'accommode pas ; car on ne vit pas ſans argent parmi les Européans, comme on fait parmi les Hurons de Canada. Je regréte ce Païs-là toutes les fois que la marée deſcend de ma Bouſe, pour faire Place aux inquiétudes & aux ſoucis que j'ai pour la remplir de ce précieux métail, qui donne de la joie & de l'eſprit, & toutes ſortes de beaux talens aux hommes les moins hommes. Sur cela je ſuis,

Monſieur, Vôtre, &c.

A ERLEICH.

Le 4. Juillet, 1695.

MONSIEUR,

POur le coup je ſuis ſauvé, aprés l'avoir chapé belle, comme vous l'aurés ſans doute apris, lorſqu'on vous aura donné des nouvelles de ma fuite, dont voici le détail en fort peu de mots. J'étois prêt à me trouver au Rendez-vous que je vous avois donné à *Orthez*, & pour cet effet j'avois été à *Dax*, où je devois recevoir des papiers, qui me paroiſſoient fort utiles ; quand,

par un bonheur sans égal, une lettre d'une certaine personne de Versailles me fut renduë. Je ne l'eus pas plûtôt lûë que je pris le chemin de mon Auberge, afin de méditer les moiens de sortir du Roiaume, sans être poursuivi. Vous pouvez croire que mon Conseil fut bien tôt assemblé, car une cervelle comme la mienne n'est pas de nature à perdre le tems en délibérations. Sur ce pied, je me déterminai à donner le change à mon hôte, lui demandant par écrit le chemin d'*Agen*, où je supposai avoir quelque affaire. Le meilleur de l'affaire c'est que j'avois déja tiré de mes Fermiers près de deux cens Loüis, comme vous l'avez apris, avec un trés-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du bourbier. Il fut question de me lever au point du jour, & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parlerai. Car, dés que je fus sorti, je pris le chemin *d'Orrez*, évitant toutes sortes de Bourgs & de Villages, passant par des Landes, dans des Champs, dans des Vignes, & dans des Bois, en suivant de petits sentiers, couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le Soleil, & la vûë des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel étoit celui de *Pau*, enfin, pour couper court, sans m'arrêter au recit de quelques

rencontres, je vous dirai que j'arrivai à *Laruns*, le dernier Village de Bearn, situé, comme vous sçavez, dans la Vallée *d'Ozao*. Je ne fus pas plûtôt entré dans cet impertinent Village, qu'un tas de Païsans m'investit de tous côtez. Jugez, s'il vous plaît, si je n'avois pas raison de croire que le grand Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me trompai, car ces coquins ne m'arrêtérent que parce que ma mine leur parut Huguenote. Ils me laissérent pourtant mettre pied à terre, dans un Cabaret, que vous auriez pris pour l'Antichambre de l'enfer, tant il étoit obscur & plein de fumée. Ce fut-là que le Curé prit la peine d'acourir pour m'interroger sur des matieres de Religion. Ce fut aussi-là où je connus que la plûpart des Curez de Village, sçavent aussi peu ce qu'ils croient que leurs Paroissiens, car après lui avoir répondu sur tous les Points dont il m'avoit interrogé il jura sur son Dieu que j'étois Huguenot. C'est ici, Monsieur, où la patience pensa m'échaper, mais à la fin considérant que j'avois affaire à des Bêtes, je crûs qu'il faloit aussi les traiter en Bêtes: il falut donc me résoudre à leur réciter des Litanies & les Vêpres du Dimanche. Cependant cela ne produisit pas l'effet que j'en attendois; car ils s'obstinoient toûjours à me vouloir conduire à Pau; après cela jugez de l'embarras où je me trouvois.

Car cette infâme Canaille disoit que les Pseaumes & les Litanies étoient les premieres prieres que les Huguenots aprenoient pour sortir du Roiaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuïer de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto.* J'avois beau les menacer d'envoier un Exprés à l'Intendant de *Pau*, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, après avoir bien réfléchi sur l'embarras où je me trouvois, je me résolus d'essaier tous les moiens qui peuvent ébloüir les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est ici où je dois prier Dieu qu'il beniſſe l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvrois ma Tabatiere à tout moment, un des plus traitables Païsans de la Compagnie s'aviſa de me demander à voir la peinture qui étoit dedans; laquelle représentoit une Dame de la Cour étenduë sur un lit de repos toute nuë, les cheveux épars. Celui-ci ne l'eût pas plûtôt vûë, que l'aiant fait voir aux autres, ils se dirent entr'eux en *Bearnois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau mot je pris courage, ne faisant pas sem-

blant de l'entendre ; quand tout-à-coup le Curé me demanda ce que ce portrait-là signifioit. Je lui répondis que c'étoit une Sainte qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au meilleur de tous ses Dévots, & prenant la bale au bond, je regardai fixement cette nudité, & je forgeai sur le champ une priere à cette Sainte, suivi d'un éloge, où je lui attribuois plus de miracles qu'à tous les autres Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux exclamations que je faisois, aveugla tellement la Troupe, que chacun baisa, tête nuë, la Dame dont il est question, avec un zéle merveilleux. Alors je cessai d'être Huguenot, d'autant plus que je continuai à invoquer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec la même ferveur & la même disposition à faire des miracles. Ce fût à qui pourroit obtenir ces prieres par écrit, pendant que chacun s'empressoit à l'envi de me guider dans les Montagnes, & de me fournir des Mules. Voilà, Monsieur, un détail assez plaisant des effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien des gens pour trouver une réponse, pendant cet espace de tems qu'il lui faut pour aller depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a servi d'une autre maniere à me tirer d'affaires, sans y penser. Quel malheur pour un honnête homme d'être obligé de profaner les Saints pour sauver sa vie ? Il est vrai que j'ai dirigé mon intention en cela. Néanmoins,

j'en ai demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un menſonge bien habile fait dans l'eſprit du Vulgaire ignorant, des impreſſions que la vérité toute nuë ne ſçauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne ſçache pas ſon Catéchiſme! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'eſt l'affaire des Evêques, & non pas la mienne: il en eſt de ces Prélats comme des Officiers de guerre, pluſieurs le ſont par faveur, plûtôt que par mérite. La plûpart s'attachent à la ſcience de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'eſt prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage; car ceci ne me touche pas. Ainſi, je reprens le fil de mon Avanture, en vous diſant que je loüai deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moi. Mon cheval étoit ſi fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de faire pour me ſauver, que la reconnoiſſance vouloit que je le traitaſſe, avec toute ſorte de douceur & d'humanité, puiſqu'il l'avoit ſi bien mérité par ſes bons ſervices. Cependant, la nuit qui me paroiſſoit un ſiécle, tant je craignois l'aproche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de tems qu'il n'en faloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'étois ſervi, ſous les auſpices de ſes Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette ſituation je mettois inceſſamment la tête à la fenêtre,

pour apeller l'aube du jour ; mais ce Village eſt ſi fort enclavé dans les Pirénées, qu'à peine y voit-on le Soleil au plus haut degré de ſon aſcenſion, & la dixiéme partie de la voute des Cieux. Enfin, las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'eſprit, j'allois donner à la nature une heure de ſommeil, pour trois jours de veille, quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient, & les cris qu'ils jettoient, firent glacer tout mon ſang dans les veines, car je crus que tous les Archers du Roiaume étoient à mes trouſſes. Cependant, j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Eſpagne. Pendant ce temps-là mon Guide & le jour étant arrivez enſemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous paſſâmes juſqu'à *Sallent* premier Village d'Eſpagne, éloigné de ſept lieuës de *Sarans*, après avoir paſſé devant une maiſon qu'on apelle * *Aigues-Caudes*, où l'on prend les bains qui guériſſent une infinité de maladies. Dès que j'arrivai à *Sallent*, on me conduiſit dans un Cabaret ſombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois ſi fort accablé de ſommeil que je dormois debout. Mais comme les lits me parurent des greniers à poux, je fis étendre de la

* C'eſt-à-dire, eaux chaudes.

la paille sur le planché, où je me jettai, après avoir permis à mon guide de faire aussi bonne chere qu'il voudroit, pourvû qu'il ne m'éveillât pas. En cet état, je dormis depuis neuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi, sans m'éveiller, ensuite nous emploiâmes le reste du jour à chercher dequoi faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, sur lesquels nous nous dedomageâmes du précedent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui est située dans le plat Païs, à deux lieuës des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis *Sarans* jusqu'ici, la traverse est de 22. lieuës; & l'on ne fait que monter & décendre par des chemins si étroits, que pour peu qu'une mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon guide m'a dit que la route de la Valée *d'Aspe* est plus belle, plus courte & plus commode. Mais que la plaine de *Saint Jean de pied de port* surpasse la valée *d'Aspe*, & qu'il n'y a que huit lieuës de distance entre *Roncevaux* & le plat païs de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit, je suis surpris que Hercule n'ait pas séparé ces Montagnes, pour la commodité des Voiageurs; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Naviga-

teurs. Je pars demain à la pointe du jour, pour *Saragoça*, afin d'y arriver le même jour.

Je suis, Monsieur, &c.

A HUESCA, le 11. *Juillet* 1695.

MONSIEUR,

DEpuis trois mois que je suis dans cette bonne Ville de *Saragoça*, vous m'avez écrit sept ou huit fois, en vous plaignant incessamment du peu de soin que j'ai eu de satisfaire vôtre curiosité, mais il faut vous en prendre à vous-même, & non pas à moi. Car, si vous n'aviez pas été si négligent à m'envoier ce que je reçois aujourd'hui, ma plume n'auroit pas tracé dans mes Lettres l'inquiétude de mon esprit, au lieu de vous raconter ce qui suit.

Je ne sçai si je dois apeller cette Capitale du Roiaume d'Arragon simplement belle, ou si je dois y ajoûter le mot de *très*; quoiqu'il en soit, elle est fort grande. Les ruës sont larges, & bien pavées, les maisons ordinaires ont trois étages, les autres en ont cinq ou six; mais elles sont toutes bâties à l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on en parle. Les Couvens, qui sont ici en quantité, sont généralement beaux, & leurs jardins & leurs Eglises ne le sont pas moins. L'Eglise Cathédrale, qui s'apelle *la Ceu*,

est un très beau, & très-vaste édifice. L'Eglise de * *Nuestra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui regarde l'Architecture. Il est vrai, que la Chapelle où est cette *Senora*, semble tant soit peu curieuse, parce qu'elle est soûterraine. Les Espagnols prétendent qu'elle est d'une matiere inconnuë à tous les hommes. Sans cela, je la croirois de bois de noier. Cette Chapelle a trente-six pieds de longueur & vingt-six de largeur; elle est remplie de Lampes, de balustres, & de Chandeliers d'argent, aussi bien que le grand Autel, & de quantité de pieds, de mains, de cœurs, & de têtes, que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous sçavez qu'elle en fait tous les jours qui surpassent l'imagination; mais ce qu'il y a de plus solide, c'est une infinité de Pierres précieuses, d'un prix inestimable, dont sa robe, sa Couronne & sa Niche sont remplies. † Cette Ville est située sur les bords de la riviere de *l'Elbre*: qui est large comme la Seine à Paris, & bâtie sur un terrain égal & uni, étant revêtuë d'une simple muraille, dégradée &

* Nôtre Dame du Pillier.

† On voit encore deux Eglises construires par les *Gots*, où il ne manque ni beauté ni solidité. On y remarque de très-belles voutes d'ogive, qui font voir que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Stéréotomie.

déchaussée en quelques endroits. Les Arragonois estiment infiniment le Pont de Pierre qui traverse la riviere, parcequ'ils n'en ont pas vû cent autres qui sont plus beaux. Ils auroient plus de raison de regarder le pont de bois situé un peu au-dessous, comme le plus beau qui soit en Europe. On trouve dans cette Ville des Academies pour les exercices du corps & de l'esprit; sur tout une belle Université qui ne céde qu'à celles de *Salamanca*, & de *Alcala de Henares*. Les écoliers sont généralement tous habillez comme les Prêtres, c'est à-dire en manteau long. Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Viceroi de ce Roiaume; cette Dignité Triennalle me paroît plus honorable que lucrative; car elle ne rend que six mille écus par an. L'Archevêque, en tire vingt mille de son Archevêché, mais comme il est véritablement homme de bien, il distribuë le tiers de ce revenu aux pauvres. Sa naissance est des plus obscures, cependant il a été Président d'un des Conseils de la Cour d'Espagne, peut-être est-ce à cause de l'antipatie naturelle qu'il a toûjours euë pour les François. Les Chanoines de sa Cathédrale, & ceux de nôtre Dame du Pilier retirent cent écus par mois de leurs Canonicats. * *El justitia* est le chef de tous les tribunaux de l'Arragon. C'est entre ses mains que les Rois d'Espa-

* Cette Charge est à peu près celle de Chancelier.

gne trouvent une épée nuë, quand ils prêtent le ſerment de conſerver les Priviléges de ce Roiaume, à leur avénement à la Couronne. Cette cérémonie ſe fait à la maiſon de la députation, qui eſt un édifice merveilleux. Le *Salmedina* eſt une eſpece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette charge de robe & d'épée eſt triénalle, auſſi-bien que celle de ſon Lieutenant. * *L'Audiancia Real* eſt compoſée de pluſieurs Conſeillers qui ſont auſſi friands d'épices que les nôtres ; outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conſervent leur pénible emploi que deux ans. Ce ſont des Juges de Police, qui ſe chargent du ſoin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois de vous faire un détail des autres charges de ce Roiaume. Le pain, le vin, la volaille, les perdrix, & les liévres y ſont à très-bon marché. Mais la viande de boucherie eſt extrémement chere, & le bon poiſſon tout-à-fait rare. Les étrangers qui paſſent dans cette Ville, ſont réduits à ſe loger en certaines hôtelleries que les Eſpagnols apellent *Meſon*, où les hôtes ne fourniſſent aux paſſans que la chambre & le lit, l'écurie, la † paille & l'orge. Il eſt vrai que les valets ont ſoin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les viandes de la maniere qu'on leur ordonne, pourvû que ce ſoit ſimplement

* Parlement.

† Il n'y a ni ſoin, ni avoine en Eſpagne.

à boüillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon ſont doux & forts, ſur tout le vin rouge; car le blanc a moins de force & de douceur. Il n'y a d'autre divertiſſement ici pendant l'Eté que la promenade. Les Cavaliers & les Dames ſortent ſéparement de la Ville, vers le ſoir. Mais c'eſt moins pour prendre le frais que pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plaiſir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres & les Moines vont ſans ſcrupule. Mr. le Duc de Jouvenazo tient tous les ſoirs aſſemblée chez lui; on y raiſonne, & on y boit des liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la premiere qualité s'y trouvent preſque toûjours. Ils ſont honnêtes & affables au dernier point. Ils m'ont donné des marques ſenſibles d'amitié, & la plus grande eſt de m'avoir régalé dans leur maiſon; c'eſt ce qui me fait voir qu'ils ne ſont pas ſi farouches qu'on me les avoit dépeints. J'avouë qu'en public les ſouris ne déridents jamais leur front, & que la familiarité de la joie ne leur fait rien rabattre de leur gravité affectée: mais dans le particulier ce ſont les plus jolis gens du monde, c'eſt-à-dire les plus enjoüés & les plus vifs. Les Arragonois ſont preſque tous auſſi maigres que moi. De-là, Monſieur, vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils diſent que cela provient de ce qu'ils tranſpirent beaucoup, qu'ils mangent & dorment peu, qu'ils ont les paſſions de l'ame vives.

& fortes ; & qu'enfin ils dissipent les esprits influens par des exercices que les François ne font pas si souvent qu'eux. Leurs visages sont aussi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en sont-ils la cause, au moins Ovide le croit ainsi, *pâlleat omnis amor, color est hic aptus amandi.* Leur taille passe la médiocre. Leurs cheveux son châtein obscur, & leur tein est aussi clair que celui des Bearnois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, se peut entendre aussi de leurs femmes, dont la maigreur ne va pourtant pas si loin. On ne peut pas convenir qu'elles soient belles, mais on ne sçauroit s'empêcher d'avouër qu'elles sont aimables, si la nature leur a été chiche en gorge & en front, elle leur a prodigué de gros yeux étincelans, si pleins de feu qu'ils brûlent sans quartier, depuis les pieds jusqu'à la tête, les gens qui s'en s'aprochent. Elles sont très-obligées à *Theuno* femme de *Pithagore*, de leur avoir apris que les personnes de leur sexe ne sont nées que pour l'agréable métier d'aimer, & d'être aimées. Cette douce morale s'accorde parfaitement bien avec leur complexion. Aussi la pratiquent-elles à merveilles. Car dès le matin elles courent aux Eglises, plûtôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis. Elles n'ont pas plûtôt dîné qu'elles vont chez leurs amies, qui se rendent service réciproquement dans leurs galanteries, en favorisant l'entrée

de leurs amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit ici de finesse, car la vertu des femmes consiste ici plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs maris sont clairvoians, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voiage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Convent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une fille par son propre frere, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque tems un commerce amoureux. Il partit exprès de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait ici que dix-huit ou vingt assassinats de guet à pend depuis que j'y suis; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guére de nuit en Hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vrai que ce sont des gueux & des misérables de deux Paroisses de la Ville, qui s'insultent de cette maniere-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les criminels condamnez se prévalent des priviléges du Roiaume pour prolonger l'exécution d'un terme à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en sont quittes pour les Galéres, d'où ils sortent

ensuite par mille sortes de voies. De sorte que si quelque forte partie ne presse les Juges, ils se sauvent toûjours de la corde. On ne sçait ce que c'est que de voler dans les ruës, & ces meurtres ne se font jamais dans cette vûë-là. Je me suis souvent retiré seul de chez le Vice-Roi à onze heures, ou à minuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vrai que j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que les gens de qualité me donnérent de marcher toûjours accompagné, de peur que ces assassins ne me prissent pour un autre. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque distinction, à moins qu'ils ne se trouvent envelopez dans quelque intrigue amoureuse; car alors on court risque d'être poignardé dans les ruës en plein midi. Il faut donc être sage ou s'abandonner aux courtisanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moiens le premier est le meilleur, puisqu'il conserve également la bourse & la santé. La noblesse d'Arragon est assez riche; mais elle le seroit davantage si les Païsans de ce Roiaume étoient aussi laborieux que les nôtres. Ces paresseux se contentent de faire labourer leurs Terres, semer, & recueillir leurs grains, par des * *Gavachos* dont l'Espagne est infectée. La populace conjecture que la France est le plus mau-

* Epitéte qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne signifie rien du tout.

vais Païs du monde, puiſque les François le quittent pour venir dans le leur. Il eſt vrai que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Métiers, ſans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau ſont preſque tous Bearnois, où Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve ici quelques Marchands Bearnois, qui ſe ſont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, ſe fait encore aſſez ouvertement. Si les Arragonois avoient du ſang aux ongles, & qu'ils vouluſſent enrichir leur païs, il leur ſeroit facile d'en venir à bout. La Riviére d'Ebre eſt navigable pour des Grands bâteaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* juſqu'à prés de *Mirandébro*. Cinquante perſonnes qui ſont décenduës m'ont aſſûré qu'il y reſtoit en Eté trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs ſon courant eſt trés-paiſible; tellement que la ſeule dificulté ne conſiſte qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bâteaux en la remontant. Les François emmenent ici quantité de Mules & de Bidets, ſur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules ſervent pour tirer les Caroſſes & les * *Galeras*, car celles d'Eſtramadure ſont chéres, & ne réüſſiſſent pas ici,

* Grandes Charetes, qui portent 80. quintaux & qui ſont tirées par huit Mules.

comme dans les Païs Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Païsans s'en servent à des usages diferens. Les Caroſſes de ce païs ont, à peu prés, la figure des Coches de France, & ils vont d'une ſi grande lenteur, qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Eté. La Mode d'aller en viſite à Cheval eſt ici comme en Portugal, & les Gentilshommes & les Officiers de guerre ſont habillez à la Françoiſe; ils trouvent que l'habit à l'Eſpagnole eſt inſuportable, à cauſe de la *Golilla*, qui eſt une eſpece de Carcan, où le cou ſe trouve tellement enchaſſé, qu'il eſt impoſſible de baiſſer ou de tourner la tête. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers, quoiqu'ils ne le ſont pas dans le fond. Je trouve à l'heure qu'il eſt, celui des nôtres cent fois au deſſous; les Eſpagnoles ne ſçauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille, leur grandeur, & leurs cheveux, paroiſſent tels qu'ils ſont; car elles ne portent ni coëffes, ni talons, ni corſelets de baleine. Si les Françoiſes étoient obligées de prendre cette mode-là, elles ne tromperoient pas tant de gens, par leurs tours de cheveux, leurs talons, & leurs fauſſes hanches. Il eſt vrai qu'on pourroit un peu reprocher aux Eſpagnoles de montrer à découvert la

moitié de leurs bras, & de leurs épaules ; mais en même temps il ne faudroit pas épargner les Françoises, qui affectent d'étaler deux piéces plus tentatives & plus animées. Car dés qu'on alléguera que les unes scandalisent par derriére, on aura le même droit de répondre que les autres scandalisent par devant. Au reste, si les Femmes sont gênées, elle ont l'agrément d'être fort considérées. Car dés qu'elles passent dans les ruës à visage découvert, en Caroſſe, ou à pied, on s'arrête pour leur faire une révérence ; à quoi elles répondent par une inclination de tête, sans plier le genou. Leurs Ecuiers, qui sont des Vieillards hors de soupçon, leur donnent la main nuë, car c'est la mode Espagnole. Ce sont les seuls qui aïent l'avantage de toucher leurs mains, car quand un Cavalier se trouve par hazard dans une Egliſe auprès du Benitier, & qu'une s'y presente, il trempe son Chapelet dans l'eau benite, pour lui en offrir. Il en est de même à la danse, ce qui n'arrive guére souvent. Car le Cavalier & la Dame ne se tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de-là combien le salut du baiſer y paroît choquant. Il faut que je vous faſſe connoître que les Espagnols ne sont pas si farouches qu'on le publie, en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je

voïois très-souvent chez le Viceroi, & dans les Académies, m'aiant honoré d'une visite, je répondis à son honnêteté de la même maniére. Il me reçût au haut de l'escalier, & m'aiant conduit dans une Salle où nous nous entretînmes une demi-heure, je lui demandai comment se portoit son Epouse, mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Aprés cela voiant paroître le Chocolat & les biscuits, ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans la Chambre de sa Femme, qui s'étant tenuë debout pour recevoir nos révérences, s'assit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaises. Je lui dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honneur de la saluër ; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami ; ensuite aiant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec lui. Nous nous promenâmes pendant ce tems-là dans son Jardin, & aprés avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes

dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment après la Dame parut, entra, & après avoir salué à sa maniere, elle prit sa place d'un côté de la * Table, & nous de l'autre. On servit d'abord des Melons, des Raisins, des Pavies, & des Figues; ensuite on nous donna chacun nos *pitame* à la maniere des Moines, consistant en ce qui suit; des cotelettes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon aussi rôtis dans le second, un lapreau en pâte dans le troisiéme, une fricassée de poulets dans le quatriéme, des † Oronges environnées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquiéme; & une Tourte d'abricots dans le sixiéme. Après-quoi l'on porta des boüillons jaunes comme le safran, dont ils étoient remplis. Voilà, Monsieur, en quoi consistoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre conversation ne roula que sur les Françoises. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de joüer, & de se promener avec elles, exposoit les plus sages & vertueuses à être deshonorées par des indiscrets, & des médisans; qui pour se faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles

* Table séparée par dessous avec des planches, afin que les pieds des Conviez ne se touchent pas.

† L'espece des champignons rouges dessus & jaunes dessous.

qui leur réſiſtent. Enfin, après avoir bien déclamé contre les Maris, qui digérent paiſiblement ces affronts, au lieu de ſe venger, nous ſortîmes de Table. Elle fit ſon ſalut ordinaire, en ſe retirant dans ſa chambre. Cependant je fis auſſi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toûjours devant moi, juſqu'à l'eſcalier, où il s'arrêta du côté gauche, afin de me laiſſer la main, en lui diſant adieu. Il attendit que je fuſſe au pied de l'eſcalier pour recevoir un coup de chapeau; enſuite nous nous perdîmes de vûë l'un & l'autre. Je vous raconte cette avanture pour vous faire connoître la maniere dont les Eſpagnols en uſent envers leurs Amis. Si cent Gentilshommes m'avoient régalé, il n'y auroit aucune diférence de ce que je vous ai dit, ſi ce n'eſt, peut-être, en la bonne chere. Car pour la cérémonie, c'eſt toûjours la même choſe chez les uns, comme chez les autres. Ainſi, par cette Deſcription vous ſçavez tout ce qui ſe pratique en Eſpagne, en pareille occaſion. Je croi vous avoir dit que les Eſpagnoles nous traitent d'indiſcrets; elles n'ont, peut-être, pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Eſpagnols qu'un fou de Poëte a faits ſur cette matiere, il y a cinquante ans.

Los discretos Espagnoles.
Los maridos Zelozos,
Hazen en Collados Gozos
Orejas de Caracoles.
No son tales los Francezes,
Tanto no pueden cubrir,
Antes mas quieren mil vezes,
No hazer, que no dezir.

Cela veut dire en bonne prose ; que *les discrets Espagnols aident aux Femmes à coëfer leurs Maris, par des embraßemens secrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher, car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup, que de ne pas le dire.* Voilà, Monsieur, à peu près, le raisonnement de ce Huron, qui prétend que nous faisons gloire de paier les faveurs des Dames avec une ingratitude qui ternit leur réputation de fond en comble. Cet avis peut leur aprendre à ne se pas fier à des évaporez. Une Femme d'esprit ne sera jamais embarrassée à connoître le Caractere d'un homme, lorsqu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens sont foux, cependant les Dames les préférent aux gens sages, parce que la Sagesse ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiscrette des jeunes Cavaliers fait un tort considérable à leurs Maîtresses ; mais les Femmes de chambre & les

Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes se perdent souvent elles-mêmes pour ne pas prendre assez de précaution envers leurs Domestiques. J'apelle une femme sage celle qui sçait bien cacher ses folies. C'est un des premiers talens des Espagnoles. Lesquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris, car enfin le coup ne fait que le cocu, au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot, je finis ma lettre, en vous priant de m'écrire à *Bilbao*, où je dois aller au premier jour. Delà je côtoierai par terre ou par mer, les côtes maritimes jusqu'en Portugal, afin de connoître les Ports & les Havres dont on m'a parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaisir que si je voiois les plus belles Villes du monde. Cela vous fait voir qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A SARAGOZA, le 8. Octobre 1695.

FIN.

E 728
L 184v
2,3